Des Saints Du Christ le 24 septembre 1874, Entrée en Postulat, Prend voile de Sœur Marie Léopoldine. Pendant son noviciat, elle fut sans à tour employée aux soins Des malades, à l'aide de, elle remplit ses différents emplois avec zèle et Dévouement; elle souffrait quand elle voyait souffrir les autres, aussi était elle attachée-née et prévenante près Des malades. A l'aide elle se faisait aimer Des petites enfants, qui trouvaient en elle, avec la gaieté et l'enjouement de toute et la tendresse D'une mère. Son temps D'épreuve terminé, elle fut en fin admise à faire à son Dieu le sacrifice entier et irrévocable De tout son être; ce fut le 8 Avril 1876 que notre Sœur Léopoldine s'agenouillant aux pieds Des saints autels, renouvela la formule Des vœux qui liaient pour toujours sa vie à celle De Jésus. Dans ce moment suprême, avec elle Demandait avec sa ferveur De trois fois, la grâce De mourir avec l'expiration De ses cinq années, si elle ne Devait pas être un jour une sainte religieuse. Sa prière Devait être exaucée trop tôt pour sa Communauté.

Après sa consécration, elle fut envoyée à la petite Communauté De St Jacques à Bergerac pour occuper D'une petite classe, emploi que elle remplit De son mieux pendant D'une année, De là, elle alla à Thiviers, sous Périgueux où cette Société Dévouement ne se Démentit pas un seul instant, toujours occupée soit De son école, soit Des malades De l'hospice, elle s'oubliait sans cesse pour les autres. Sa nature vive ardente et trop aimante cependant D'elle une victime et une lutte continuelle, mais soutenue et encouragée par le Pain De l'Eucharistie elle savait et Pouvait continuellement sa nature, afin De rester femme Dans le vrai Du sacrifice qu'elle avait embrassé, elle savait souffrir seule et en silence, sans vouloir le faire rendre à celles De ses sœurs qui auraient pu involontairement quelquefois le fait qu'elle avait à souffrir. Si parfois la faiblesse De la nature, jointe à la force Des passions, l'ont fait succomber, elle a eu le courage De se relever et aider Du conseil De ses supérieures, en qui elle avait une grande confiance et une entière ouverture De cœur, elle a su dompter sa nature rebelle et se trouver le chemin Deux sans aucun et très facile à se trouver.

Les vacances De 1879, étant Revenue, Sœur Léopoldine entre au Noviciat et y reste jusqu'à sa mort. Après la première retraite qu'elle fit avec, disait-elle était heureuse Des sacrifices qu'elle avait eu à faire, aussi disait-elle sans cesse Si le bon Dieu le voulait, que je serais donc heureuse de mourir bien vite, maintenant que j'ai fait ma retraite, je ne tiens plus à la vie, et comment pourrais-je y tenir!.....

Gardée à la Maison-Mère, rue Basile, notre chère Sœur se Prend à son emploi avec courage, mais ce ne fut pas pour longtemps, au mois de Décembre suivant, elle fut prise subitement D'un rhumatisme articulaire, qui lui rendait chaque mouvement très douloureux, à ce mal se joignit un point De côté qui occasionna à plusieurs reprises notre chère Sœur, garder avec la chambre jusqu'à Février, février D'une grande souffrance elle fut mieux sans cependant être bien forte, Pâques vint le 4 Janvier la fièvre reprend accompagnée De Douleurs très fortes, surtout au côté, nous avons [illegible] Dieu pour tout faire supposer que cette maladie serait grave, notre chère [illegible] ne nous permettaient de ne pas la reconnaître, Dès lors le 4 Janvier De

son mieux ; elle se soumettait aveuglément à toutes les prescriptions du médecin, et n'apportait aucune résistance à ce qu'on demandait d'elle, bien que parfois cependant il lui en coûtât beaucoup. La souffrance était bien accueillie par elle, pourvu, disait-elle, je puis expier tout ce que j'ai fait de mal.

La fièvre persistant avec beaucoup d'intensité, on comprit bientôt que la maladie serait mortelle. Les soins les plus assidus lui furent prodigués, mais ce fut en vain. Dieu dans sa miséricorde infinie, avait jeté les yeux sur cette âme, qui voulait tant être à Lui, mais qui, redoutant sa faiblesse, désirait de ne pas rester sur la terre. La fièvre typhoïde faisant des progrès très rapides, on administra à notre chère mourante le sacrement de l'eucharistie-viatique le 20 janvier ; elle communiait alors à jeun ses adieux ; le soir de ce même jour, Monsieur l'Abbé Deschamps, supérieur du collège de Bétheny, vint l'entendre et l'absoudre une dernière. Comme elle fut heureuse après cette visite ! elle ne pouvait assez le dire ; sous cette témoignait sa reconnaissance à Dieu, et à celui qui lui avait rendu la paix de l'âme. A partir de ce moment sa raison disparut presque entièrement, elle n'avait plus connaissance de rien ; elle resta ainsi le mercredi, et le jeudi matin à 7 h. ½ pendant la célébration de la Ste Messe, notre bonne petite Sœur Lazare rendit son âme à Celui, qui lui avait accordé de si grandes grâces, et qu'elle avait aimé, mais cependant qu'elle n'en avait eu le désir. Ce fut le

22 Janvier 1880.

Sœur Marie Chirel.

Montpezat.

Martine Chirel en religion Sœur Marie, fille de Jean Chirel et de Martine Jouvin ; naquit à Montpezat le 24 Juin 1799. Ses parents l'élevèrent dans des sentiments chrétiens. C'étaient d'honnêtes gens, qui ne pensaient pas à leur petite fille de s'éloigner d'eux, car elle était d'un caractère très affectueux, ce qui leur donnait des craintes, quand ils ne la voyaient pas, là, tout près d'eux. Son père qui était tailleur, la forma peu à peu, à la couture ; bientôt elle partagea son temps, tout en se préparant à sa première Communion, qu'elle fit avec une grande ferveur. A partir de cette époque, elle se trouvait heureuse de se trouver au pensionnat que tenait Mlle de Marin. Quelle joie pour elle, lorsqu'elle pouvait réciter le Chapelet aux côtés de sa Sœur aînée, la Sœur Rosaire ! Hélas elle n'entendait dans son cœur, le désir d'entrer en religion, dans le but, elle disait sans cesse : nous n'avons pas de vocation, nous sommes à l'église, mais en travaillant, et en allant à la prière avec son excellente Mère, elle se disait : un jour viendra où les Sœurs de Montpezat voudront encore une sœur converse ? car elle avait vu

encore qu'une vieille servante, qui avait quitté l'hopital à la révolution de 93, et qui rentra sous le Consulat, comme les religieuses. Sœur Marie vit donc se réaliser le plus ardent de ses désirs, le 26 du mois d'Avril 1825. En se revêtant de l'habit religieux, elle sembla déjà formée à la vie d'une véritable épouse de Jésus-Christ; ne soupirant plus qu'après le beau jour de sa profession, qui eut lieu le 21 Novembre 1827, sous la présidence du Vénérable Monsieur Lasserre, Vicaire Général du diocèse. Dès lors on la vit marcher avec ardeur, dans la voie de la perfection; tous les jours elle se trouvait la première aux exercices de la communauté. Le joug du Seigneur lui paraissait léger; on la voyait toujours de la même humeur, et sa ferveur ne se ralentit jamais. Elle était d'une grande activité, et elle se faisait un vrai plaisir de rendre quelques services aux religieuses; bonne, prévenante, charitable, elle se faisait aimer de tous ceux qui la connaissaient. Sa foi vive, son amour pour Dieu et sa tendre dévotion pour la très sainte Vierge étaient admirables.

Le 18 Mai 1879, cette chère sœur fut frappée d'une attaque de paralysie, qui la força à rester constamment au lit ou sur son fauteuil; elle si vive, si agissante c'était une double épreuve, dont elle se plaignait parfois; mais aussitôt elle disait: « Le bon Dieu le veut, et moi aussi. » Ce qui la soutenait, c'était la Sainte Communion, qu'elle faisait tous les huit jours et les jours de fête. A son âge avancé (81 ans) Sœur Marie avait la ferveur d'une novice; c'était pour elle un bonheur d'entendre parler du bon Dieu. Une des sœurs de sa communauté se plaisait à aller tous les dimanches, lui expliquer l'évangile du jour. La pauvre infirme pleurait de joie et ne pouvait assez la remercier. Cette âme si droite appréhendait vivement les jugements de Dieu; mais la pensée de la Ste Vierge, qu'elle aimait tant, lui rendait le courage et la remplissait de confiance. Le 18 février 1880, elle se confessa comme pour mourir, et dit à la sœur infirmière, qu'elle la priait de faire ses réparations à la communauté, elle qui avait été toujours si édifiante!... La sœur lui dit alors: « Vous souffrez davantage?... » Oh! non, mais je crois que je mourrai bientôt. » En effet, le lendemain 19, elle mourut subitement d'une seconde attaque. Sœur Marie avait passé cinquante cinq ans, dans la vie religieuse.

19 février 1880.

Sœur Chilland

Beaumont.

Allocution faite à ses obsèques.

Je répondrai certainement à l'attente et aux désirs de tous, en adressant quelques paroles dans cette triste cérémonie, où nous rendons nos derniers devoirs à celle qui a si longtemps mené parmi nous une vie pleine de dévouement et de charité. Elle a vécu plus de 45 années, dans la communauté de Beaumont: Nous l'avons

une constamment à l'œuvre, avec un zèle aussi ardent le dernier jour que le premier. Qui ne connaissait Sœur Chilland, qui n'avait été soignée par elle, ou n'avait reçu d'elle quelque service ?... qui n'avait été témoin de son empressement, de son bonheur à s'occuper des pauvres et des malades !

Naguère, la voyant plus fatiguée que les pauvres mêmes qui se convalescaient à l'hospice, on lui disait, qu'il serait bientôt temps de se reposer des soins et des travaux auxquels elle se livrait tous les jours ; elle répondit : « Je suis prête à obéir à mes supérieurs, mais j'ai fait vœu de stabilité au service des pauvres. »

O bonne Sœur ! vous avez été exaucée, votre courage et votre énergie ont été aussi stables que vos vœux, et la mort vous a frappée au milieu de vos fonctions si aimées d'infirmière et de servante des pauvres. La mort seule vous a donné du repos, et ce repos est celui du ciel.

Notre bonne sœur, sans doute, était affaiblie par l'âge, mais rien ne faisait prévoir une fin si prochaine. Dimanche dernier elle assistait au saint Sacrifice, et y recevait le Dieu qui soutenait sa vieillesse. Peu après, elle éprouvait une indisposition légère, qui les jours suivants, ne parut pas s'aggraver. Hier matin, un peu avant l'aurore, le danger se révéla tout à coup. Un affaiblissement général faisait les plus rapides progrès ; à sept heures, elle recevait les derniers sacrements ; à dix heures et demie, elle rendait son âme à Dieu, avec ce naturel, cette simplicité, qui, avec la bonté, avaient distingué sa vie toute entière.

Lorsque en me recueillant, je cherche un texte sacré, que je puisse lui appliquer, je n'en trouve pas de plus convenable que celui-ci : « Ne soyez pas épargnant à visiter les malades, car c'est ainsi que vous vous ferez aimer des autres, et que vous vous affermirez vous-même dans la charité ». L'amour des pauvres, le soin des malades, voilà le résumé de cette longue existence, marquée ainsi du sceau divin de la charité de Jésus-Christ, dans laquelle elle sera continuellement affermie ; voilà le secret de cette douce et respectueuse affection qu'on ne pouvait s'empêcher de ressentir pour elle.

Née d'une famille noble du Périgord, elle se distingua dès son enfance, par sa piété, par son goût et son habileté à secourir le prochain. Cependant elle entra dans le monde par une alliance qui lui ouvrait encore plus les accès de la plus haute société. Monsieur Chilland de la Peyrandie, son beau-père, était pair de France ; il était heureux de se retrouver sur sa belle terre, le soin de faire les honneurs de sa maison. Elle aurait pu avoir souvent ses entrées chez les Ministres et à la cour. Mais ce reste de guenille dans du monde répandait moisi à ses goûts ; elle avait déjà appris à juger les grandeurs humaines et elle avait sans cesse présente à l'esprit la grande maxime : « Vanitas, vanitatum et omnia vanitas. » Un acte de charité, un service rendu au prochain, à quelque pauvre, étaient chers à son cœur.

Avec les œuvres de pénitence et de piété, elle mettait en pratique le conseil de l'Esprit-Saint : « Ouvrez en même temps votre main aux pauvres, afin que votre sacrifice d'expiation et

votre offrande soit entièrement parfaite et digne de Dieu." Elle savait trouver au dessous d'elle des emplois nombreux où s'exerçait sa charité selon la parole de la Sagesse. "Ne manquez pas de consoler ceux qui sont dans la tristesse, et de marcher avec ceux qui pleurent". Les épreuves de la vie, ne lui manquèrent pas, elle les supporta avec une égalité d'âme admirable. Bientôt celui que Dieu lui avait donné pour Epoux lui fut ravi; restée seule auprès d'un beau-père vieillard et infirme, elle lui prodigua les soins les plus délicats. Pendant dix-huit mois elle ne prit, pour ainsi dire aucun repos, ni le jour, ni la nuit. Ce temps de sa vie ne fut pas perdu pour sa vocation véritable. Dans les desseins de la Providence, il devait en être une préparation. Elle avait appris à s'oublier elle-même, pour ne se préoccuper que des autres.

Devenue veuve et libre d'elle-même, rien ne put la retenir dans le monde; elle entra à Ste Marthe, et la grande Dame du monde ne fut plus qu'une humble sœur n'aspirant jamais qu'aux emplois les plus petits. Sa bonté n'en devint que plus sensible à tous; dans le monde on l'avait appelée la bonne Dame, en religion, il fut impossible de la désigner autrement que par ces mots: "La bonne Sœur!" Elle consacra une partie de sa fortune à la maison du Touin. Il n'y avait pas de salle d'asile à Périgueux, elle voulut en fonder une et la diriger elle-même. Elle part pour Paris, se présente au Ministère, Mr Guizot surpris de la revoir n'aspirant plus qu'à la faveur de se consacrer aux plus petits enfants, se fait instruire de la manière de diriger une salle d'asile, passe un examen, obtient du Gouvernement les autorisations nécessaires, et revient triomphante à Périgueux. L'asile était fondé, elle en fut comme la prise fondamentale. Que de fois, j'ai rencontré des personnes laïques ou prêtres, qui m'ont demandé des nouvelles de la bonne Sœur Chillaud, la première maîtresse de leur jeune âge! Dieu la réservait pour Beaumont; elle y fut envoyée en 1854. D'abord elle s'occupa des enfants; mais bientôt l'hospice lui fut confié. Les pauvres, les malades, c'était son désir et son bonheur. Il semble que dès-lors, elle a trouvé sa véritable carrière.

Elle y a marché vingt-cinq ans, jusqu'à ce qu'elle y soit tombée pleine de jours et de mérites!! Que pourrais-je dire à sa louange? son éloge est dans toutes les bouches, il restera dans tous les souvenirs.

O bonne Sœur! recevez nos regrets, nos larmes, nos prières, comme le témoignage de notre amour et de notre reconnaissance. Je vous les offre au nom des membres survivants de votre famille naturelle, dont vous étiez toujours restée la conseillère et l'amie dévouée; au nom de votre famille spirituelle, la Congrégation des Sœurs de Sainte-Marthe, des anciennes et des nouvelles; de la communauté de Beaumont, que vous avez constamment édifiée par vos vertus, et dont vous aviez fait la patrie de votre cœur et de vos plus chères affections; au nom des pauvres, vos amis de préférence, qui font votre plus glorieux cortège et seront votre plus belle couronne au ciel; car si un verre d'eau froide offert à un pauvre au nom de Jésus-Christ, ne doit pas rester sans récompense, que sera-ce d'une si longue vie consacrée au service du prochain?..... Au nom des familles, car toutes ont reçu de vous quelque service; au nom de tous ceux qui s'occupent des malades et des pauvres, et qui trouvaient en vous un secours et un auxiliaire dévoué; en nom

mon enfin, car en ce moment, comme Pasteur de la paroisse, je sens mon cœur rempli du sentiment de la reconnaissance générale et de la douleur universelle.

Du haut du ciel, votre cœur envié à la source de la Bonté infinie aura pitié de nous ; vous prierez pour nous, vous aimerez davantage encore les pauvres. Faites sur la terre, ne sommes-nous pas tous des pauvres, par rapport au salut ? Seigneur ! que votre volonté soit faite !... en nous privant d'un secours, vous nous donnez une espérance !...

Le Mars 1880.

Mère Verdier

Montpezat.

Jeanne Fabret, dite Jean Verdier, naquit le 18 janvier 1791, à Gourdon (Lot) son père Etienne Fabret et sa mère Jacquette Brunie, appartenaient à une famille honorable, et ce qui est plus devant Dieu, étaient tous les deux d'une piété qui rappelait celle des premiers temps de l'Eglise. Son père avait huit sœurs religieuses, dont deux à Paris aux filles de St. Vincent ; deux à l'hôpital de Toulouse ; deux à l'hôpital de Montpezat ; une, au Bon Pasteur à Sarlat ; et la huitième à Fugeac. Il avait aussi un frère Prêtre, le digne et très vénérable curé de Peyrignac, près Gourdon. Jeanne était l'aînée de huit enfants, dont quatre moururent au berceau. Dès ses premières années, elle montrait ce qu'elle serait un jour. Elle avait un caractère vif, un cœur porté à la compassion et à la générosité, une piété ardente, et une horreur extrême pour tout ce qui offrait du danger à son cœur innocent. Elle eut pour maîtresses deux religieuses que la révolution avait chassées de leur couvent. Toute jeune encore elle avait compris les déceptions du monde, et ne se plaisait qu'auprès de ses pieux parents. J'ai dit qu'elle avait un cœur porté à la compassion : elle n'avait pas dix ans, que déjà, elle dérobait les petites chemises de ses sœurs, pour les donner à une femme pauvre qui les lui demandait. Si elle cueillait des fruits, elle choisissait toujours les moins bons pour elle, et donnait les meilleurs à ses petites amies.

Jeanne perdit de bonne heure sa vertueuse mère, elle n'avait que dix ans, pendant plusieurs jours, elle fut inconsolable, car elle croyait que c'était elle qui avait causé sa mort. « C'est moi qui ai fait mourir maman ; je la savais tant inquiète ! » Le bon Monsieur Fabret lui dit : « Non, mon enfant, c'est le bon Dieu qui a voulu la mettre au ciel. » Alors la pauvre petite se consola un peu. Bientôt elle partit pour Toulouse, où elle avait deux tantes religieuses à l'hôpital de la grave ; elle y resta deux ans, puis elle revint à Gourdon, pour faire sa première communion, parce que le Prêtre qui dirigeait l'hôpital était tombé malade ; Jeanne Fabret avait alors quatorze ans. Déjà elle dirigeait la maison, soignait ses deux sœurs, qui devaient plus tard, comme elle, se consacrer à Dieu, au ser-

vent de Montpazier. Lorsque son père mourut, il laissa sous la tutelle de son frère, le vénérable curé de Peyrignac, ses trois filles, et son fils, le respectable Monsieur Salut, aujourd'hui capitaine retraité. Le départ de Jeanne fut bientôt pris ; elle dit à son oncle, qu'elle voulait se faire religieuse et qu'elle désirait aller à Montpazier, emprès de sa tante pour y servir Dieu et les pauvres. Son oncle la reçut fort mal, lui disant qu'elle était un petit diable ; qu'elle serait religieuse, comme lui Pape. Sans se décourager, elle alla trouver son oncle Sicton, Monsieur Géris, prêtre ecclésiastique de Gourdon, et le pria de l'accompagner à Montpazier, ce qu'il fit. C'était en 1811, elle avait alors seize ans. Elle nous a dit depuis, qu'alors elle travaillait de joie et de bonheur de se voir séparée du monde et destinée à être épouse de Jésus-Christ. Mère Bousquet, qui était supérieure de la communauté, comprit qu'elle avait trouvé dans la jeune aspirante, un sujet hors ligne ; elle lui fit prendre l'habit deux ans après, sous la présidence de Monsieur Lentilhac, curé de Montpazier, et quatre ans après, en 1817, elle fit profession. Ce retard venait de ce qu'on ne savait pas comment faire cette cérémonie ; car c'était la première fois, depuis la révolution, qu'on voyait une consécration religieuse dans la communauté. Mère Bousquet se trouvant fatiguée, et reconnaissant dans cette jeune sœur des qualités supérieures, se déchargea, peu à peu, sur elle, de la direction de son établissement. Nommée assistante à l'âge de 28 ans, Mère Verdier, travailla avec une telle activité, qu'avant son retour de Supérieure, qu'elle eut à 47 ans, elle avait considérablement augmenté les bâtiments et les propriétés de la communauté.

Outre les rares qualités dont Dieu avait doué Mère Verdier, pour l'administration du temporel, elle avait reçu en partage, le germe des grandes vertus qui font les saints ; une foi vive, qui lui faisait sacrifier des sommes d'argent, pour empêcher l'offense de Dieu. Dans des temps calamiteux, comme lorsqu'elle apprit que Pie IX était persécuté, elle fit faire des neuvaines et des communions plus fréquentes, pour le triomphe de l'Eglise qu'elle aimait passionnément.

Que dirons-nous de sa charité ? elle était admirable ! Il suffisait qu'une personne l'eut insultée, accablée d'injures grossières, pour que, quelques jours après (ce qui est arrivé plusieurs fois) elle s'empressât de lui envoyer, ce qu'elle avait de meilleur, comme elle l'aurait fait à un de ses amis le plus dévoué ; et cela lui coûtait peu. Et pour les pauvres ? elle ne pouvait jamais assez donner. Que n'a-t-elle pas fait pour les temples du Seigneur ! pour la communauté pauvre ; pour les séminaires ; pour le salut des âmes auquel elle travaillait particulièrement, pour la fondation d'une mission, pour la paroisse de Montpazier ; son église lui doit ; son beau chemin de croix, son ostensoir, les statues du Sacré-Cœur, de la Ste Vierge et de St Joseph. La propagation de la foi, le denier de St Pierre, toujours accompagné d'un don de 100 fr sont autant de témoignages de son zèle et de son ardente charité.

Dans toutes ses œuvres, elle n'avait que Dieu en vue ; elle se mettait sous en peine

de l'approbation des hommes, pas plus que de leur blâme : « Je crains Dieu, cher abbé, et n'ai point d'autre crainte » telle était sa maxime favorite. Reconnaissant les rares qualités dont Dieu l'avait douée, elle disait souvent : « Le bon Dieu se sert des plus faibles instruments pour faire les plus grandes choses ; c'est ainsi qu'il a agi pour cette maison ; je ne suis rien, c'est Lui qui a tout fait ici. Oh ! oui, sa Providence s'est montrée dans bien des circonstances, soit pour les recherches que nous avons faites, soit dans les vocations religieuses. C'est Dieu qu'il faut bénir, louer et remercier ». Dans ses derniers jours, elle le répétait souvent et ne supportait pas qu'on la louât.

Son humilité était profonde : on l'a vue bien des fois, après un moment de vivacité, se mettre à genoux aux pieds d'une sœur converse, lui faisant des excuses, des paroles trop vives qui lui étaient échappées. Lorsqu'elle se fut démise de la supériorité, en Septembre 1879, elle voulait que Mère Emilie eût toujours la première place ; celle-ci, et toutes les religieuses s'y opposaient vivement et lui disaient qu'elles la regardaient toujours comme leur bonne Mère.

La patience qui est le couronnement de toutes les vertus, a brillé d'une manière admirable dans les trois longs mois de souffrances de cette Vénérée Mère ; et comme l'a dit notre saint Evêque, le bon Dieu qui l'avait bien aimée pendant sa vie, la beaucoup aimée dans ses derniers moments, en lui faisant recevoir tous les sacrements en pleine connaissance, et en lui accordant cette merveilleuse patience, qu'elle a montrée dans des douleurs si cruelles. Jamais une plainte, toujours son regard élevé vers le ciel, à chaque nouvelle crise. Elle était toute plongée dans l'éternité ; un mois et demi avant sa précieuse mort elle ne parlait que de cela. Elle demandait à chaque instant M^r le Curé, pour recevoir une nouvelle absolution, ou faire la sainte Communion. Soutenue et encouragée par cette divine nourriture on l'entendait dire : « Dieu le veut, au Ciel, au Ciel !... ah ! prier, prier pour moi ; je ne vous oublierai pas là-haut. » Telles étaient ses paroles.

Le Dimanche 9 Mai, on comprit qu'elle s'approchait de son éternité, alors on commença une neuvaine pour obtenir que le bon Dieu abrégeât ses souffrances tant elle faisait pitié !... Elle avait une fièvre qui redoublait à chaque instant et cela dura jusqu'à son dernier moment. Tout le jour de la Pentecôte elle était haletante, ne pouvant plus faire que des signes et montrant toujours le ciel. Elle bénit plusieurs fois les religieuses et les enfants, s'unit aux prières qui se faisaient tout le jour auprès d'elle. Le lundi, dernier jour de la neuvaine, elle fut très accablée et le soir à 10 heures 40^m, après avoir suivi les prières de la recommandation de l'âme, tenant le cierge bénit dans sa main, elle expira doucement, sans agonie et en parfaite connaissance. Elle allait donc voir réaliser les espérances qu'elle avait fondées dans ces paroles de Notre Divin Maître, et qu'elle avait souvent citées, en faisant ses bonnes œuvres : « Venez, les bénis de mon Père, car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; etc. »

Il semble que Dieu s'est plu à glorifier sa fidèle servante, dès cette vie, car son corps est resté exposé pendant 36 heures, sans laisser exhaler aucune odeur, tandis qu'on avait craint que la gangrène s'y mît et empêchât de disposer à la vénération des fidèles.

Enfin, Mère Verdier est morte avec la consolation d'avoir grandement travaillé à la prospérité temporelle de sa communauté; mais surtout d'y avoir fait régner la plus grande régularité, si bien qu'on pouvait la comparer à un cloître.

Mère Verdier avait une dévotion très-grande envers la sainte Vierge, Saint Joseph et l'Ange Gardien. C'était elle qui avait inauguré à Montpazier, les exercices du mois de Marie; on les faisait publiquement à la chapelle de la communauté, depuis de longues années, lorsque le successeur de Mr Pourquéri, le vénéré Mr Laulanie dit à la bonne Mère, que ces exercices publics auraient lieu, désormais à la paroisse, et que le couvent pourrait avoir les siens en particulier. Ce qui se fit en effet.

Elle aimait St Joseph d'un amour très-grand, il y avait plus de 40 ans qu'elle faisait seule, les prières du mois de ce bon saint, se plaisant à raconter aux religieuses les exemples de chaque jour, lorsqu'on parla pour la première fois de cette dévotion dans le diocèse, et qu'il fut inauguré à Montpazier par des exercices publics, comme on avait déjà fait pour le Sacré-Cœur.

Enfin elle avait une dévotion très-grande envers son Ange Gardien, elle récitait ses litanies presque tous les jours et l'invoquait dans tous ses voyages elle se plaisait à parler aux sœurs et aux enfants de la protection spécial de cet esprit céleste.

Le 17 Mai 1880.

Pour Dussutour

Monpont.

Allocution faite à ses obsèques.

Nous allons dans un instant, mes Fs accompagner à sa dernière demeure notre chère et vénérée Sœur Marie Dussoutour; mais son âme a déjà paru devant Dieu, et la vie de cette digne épouse de Jésus-Christ, si pleine de bonnes œuvres, si riche de mérites, nous donne la consolation et l'assurance qu'elle n'aura pas eu à redouter la sévérité de son Juge, mais qu'elle recueillera bientôt si elle ne la recueillie déjà, la récompense promise à la servante fidèle.

Née à Thiviers, au sein d'une famille chrétienne, orpheline dès ses plus jeunes ans, elle répondit de bonne heure à la voie de Dieu qui l'appelait à le servir uniquement et qui lui promettait, en échange de son sacrifice, de remplacer une mère chérie, un père vénéré. Je serai votre père, avait dit le bon Maître à la jeune orpheline, de sa voix la plus douce et la plus tendre, je serai votre père; si ce n'est pas assez, je serai votre mère, et comme votre mère, vous a nourrie de son lait, je vous abreuverai de mon amour. Et pendant que la jeune vierge se consacrait au Seigneur et s'unissait à l'Epoux céleste, son jeune frère gravissait les premiers degrés du sanctuaire, prenait lui aussi le Seigneur pour sa part

de son héritage, et promettait au diocèse de Périgueux un Prêtre éminent, dévoué, d'une intelligence d'élite, qui devait, hélas! trop tôt s'éteindre, au grand détriment des âmes appelées à bénéficier de ce trésor si riche de lumière et de science.

La mort de l'abbé Dussutour, qui voulait bien m'honorer de sa confiance et de son amitié, fut le plus grand sacrifice que le Seigneur put demander au cœur de notre pauvre sœur, après la perte de ses parents bien-aimés; mais dans cette séparation si déchirante, comme dans toutes les autres épreuves que la Providence lui ménageait pour le bien de son âme, la chrétienne, la religieuse s'affirment hautement et le malheur ne fait que mieux éclater sa foi vive, son espérance ferme, sa résignation filiale et son abandon complet à la volonté divine. C'est ainsi que le cœur du chrétien, comme le cèdre, ne répand jamais plus de parfum que lorsqu'il est foudroyé.

A peine notre chère sœur a-t-elle prononcé ses vœux, a peine est-elle devenue l'épouse de Jésus-Christ, qu'elle aspire à le servir dans la personne des pauvres. Admirable sacerdoce que celui de la Vierge consacrée! Vierge et mère, la charité, comme la mère de Jésus, doit avoir les mains pures et le cœur dévoué pour soigner et pour servir les membres souffrants de l'Homme-Dieu. — On se rend aux désirs de ce cœur impatient de se dépenser au profit des pauvres, des malades, de tous les déshérités de ce monde; et attachée pendant plusieurs années au dépôt de mendicité de Périgueux, notre chère sœur Dussutour prodigue à ces pauvres vieillards tous les trésors de dévouement et de charité dont le Seigneur a si richement approvisionné son âme.

Mais sa santé s'épuise, ses forces diminuent, la sollicitude des supérieurs s'alarme, la science consultée, répond qu'un changement de lieu, de climat, d'occupation est nécessaire; la volonté de Dieu se manifeste suffisamment et la jeune sœur se sépare de ses pauvres, de ses vieillards si tendrement aimés pour aller au petit séminaire de Bergerac donner ses soins à ces chers petits enfants, les bien-aimés du Sauveur, et qui sont toujours les plantes les plus précieuses de ce champs du Père de famille dont toute mère chrétienne et dévouée est appelée à soigner la culture. C'est un nouveau genre de vie, c'est une nouvelle scène qui s'ouvre au dévouement, à l'intelligence, à l'activité de notre digne sœur, et ici, mes F. tout notre jeune clergé, le diocèse tout entier applaudirait à ma faible parole exaltant les services rendus et ce dévouement de dix-huit années à l'œuvre nouvelle que le bon Dieu lui confie dans cette sainte maison d'où sont sortis, pour le salut des âmes, de dignes prêtres et de saints religieux.

La vie de notre chère sœur est une suite non interrompue d'épreuves et de sacrifices; c'est la mort qui frappe à coups redoublés au sein de cette famille patriarchale, composée, de dix enfants, qui avait fourni à l'église une si riche dîme dans la personne de l'abbé Dussutour et de notre digne religieuse. Ce sont des brisements de cœur continuels quand la volonté de ses supérieurs lui fait quitter les divers emplois, les diverses maisons où son cœur aimant prend si vite racine. Après le séminaire de Bergerac, c'est au Lycée de Périgueux

ou son expérience, son dévouement, son attitude rendent sa présence nécessaire. C'est la communauté du Burgue, c'est l'hôpital de Mussidan, c'est enfin notre chère communauté de Monpont qui devait être sa dernière étape, et c'est là que devaient s'écouler les trois dernières années de sa vie, près d'une supérieure qu'elle aimait, qu'elle appréciait si bien. Depuis longtemps, mes frères, la santé de notre chère Sœur Dumoutoux était profondément altérée et il fallait toute l'énergie de cette âme si fortement trempée pour pouvoir encore y satisfaire dans une si large mesure, cet attrait puissant qui a donné sa vie pour les pauvres malades et pour toute souffrance que découvrait sa vive et ingénieuse charité.

C'est un coup de foudre qui nous a ravi cette chère sœur, mais ne nous plaignons pas. Il y a dans certaines morts des mystères cachés de miséricorde et des coups de grâce où l'œil de l'homme ne voit que des coups de justice. Mais sous l'un dernier éclair, Dieu quelquefois se révèle à des âmes dont le plus grand malheur avait été de le ignorer, et le dernier soupir compris de celui qui sonde les cœurs peut être un gémissement qui appelle le pardon.

Mes frères, notre chère Sœur Dumoutoux, n'a point été surprise ; vierge prudente, à la lueur de la lampe de la charité, elle attendait l'Epoux céleste ; la pensée de la mort, cette pensée sainte et salutaire, au dire de l'Esprit Saint, lui était habituelle. Suivant une sainte pratique, à la fin de chaque semaine, elle faisait une sérieuse préparation à la mort, et le bon Dieu semblait lui avoir donné, depuis quelques mois, le pressentiment de sa fin prochaine ; nous en avons la preuve dans une page intime que Dieu seul devait lire et qui nous révèle tous les trésors de mérites que cette âme sainte s'empressait de recueillir, comme une riche gerbe que se hâte de ramasser le moissonneur avant la venue de la nuit.

Conservons le souvenir de cette digne servante de Jésus-Christ ; à son exemple, aimons, pratiquons la charité, la vertu par excellence, la vertu de prédilection du cœur de Dieu ; c'est tout le secret pour que notre mort comme la sienne, soit sainte et précieuse devant Dieu. Prions aussi pour cette chère sœur, afin que si la pénitence de ses imperfections et de ses fragilités n'a pas été complète, et pleine au Dieu de toute miséricorde d'abréger pour elle le temps de l'expiation et de lui ouvrir bientôt ses tabernacles éternels. »

Requiem æternam dona ei, Domine, et lux perpetua luceat ei.

Le 6 Juin 1880.

Sœur Marie-Sophie Merles.

dite Sœur Beaumont

L'esprit saint nous dit que la mémoire des justes sera accompagnée de louanges ; et par ces paroles, il exhorte les témoins qui ont eu une connaissance plus intime de ceux qui sont sortis de ce monde en laissant une renommée de vertus,

à leur payer un juste tribut d'éloges; or, le meilleur éloge du juste, c'est sa vie simplement racontée.

Née sur la paroisse de la Bouquerie d'une famille honorable que son travail a mis peu à peu dans une honnête aisance, Irma Jeanne Merle donna dès son enfance d'heureuses marques de dévotion et de piété. Ses parents qui n'avaient pas d'autre enfant, avaient concentré en elle toute leur affection. Ils ne négligèrent pour l'élever ni soins, ni sacrifices; elle y répondit toujours aussi bien qu'ils pouvaient le désirer. Ils nous ont assuré que jamais elle ne leur avait causé la plus petite peine. Quoique d'un tempérament vif et plutôt porté à l'indépendance qu'à la docilité, elle était soumise, douce, prévenante pour ceux qui l'entouraient d'une tendresse sans cesse croissante. On la confia de bonne heure au pensionnat de jeunes filles tenu à Beaumont par les Sœurs de Ste Marthe du Périgord. Elle s'affectionna tellement à cette maison qu'on peut dire qu'elle n'en n'est jamais sortie que pour entrer au Noviciat. On remarqua en elle une application constante, une modestie qui repoussait avec horreur les plus légères apparences du vice, des sentiments élevés et généreux, du dévouement pour ses amies et ses compagnes, et surtout une volonté ferme et énergique. Elle était du nombre de ces rares enfants, dont les maîtresses aiment à dire, non toutefois sans la crainte de quelque danger pour l'avenir: Cette fille a du caractère. Combien sont faibles, légères, volages, indécises, si ce n'est pour les choses qui leur plaisent, et qui ne savent se déterminer au bien que par caprice ou par hasard. La jeune Irma se montra toujours décidée, et si plus tard à cause même de cette décision précipitée, elle s'attira le reproche de vouloir conduire plutôt que de se laisser conduire, elle montrait bientôt à suivre la volonté de ceux qui la dirigeaient, la même ardeur qu'elle avait fait paraître dans les choses où sa prompte initiative l'avait d'abord engagée.

La jeune élève que ses bonnes maîtresses suivaient d'un œil vigilant pour la présence des écarts où ses qualités mêmes auraient pu facilement l'entraîner, croissait en âge; la religion présidait au développement de son esprit et de son cœur. Que de fois les hommes d'expérience ont remarqué qu'il y a certaines vertus bien voisines de certains défauts, et ajoutons que ce ne sont pas les plus communes, ni les moins précieuses. Hélas! avec ce mélange, cette confusion que le péché originel a tristement jetés dans notre nature déchue, que faut-il pour faire dégénérer le bien en mal, la vérité en erreur? Un degré de plus, un degré de moins. Il suffit de s'arrêter un peu trop tôt, ou de s'avancer un peu trop loin dans la voie où l'on était entré, sous les plus heureux auspices. Par cette observation si importante pour l'appréciation du mérite, nous voulons dire que la jeune Irma douée d'une volonté ferme a du faire pour la contenir des efforts et livrer des combats qui, au jugement de Dieu, ne sont pas ses moindres titres à la gloire et à la récompense dont elle jouit maintenant au ciel. Pour piquer leur lenteur, Dieu dit à un grand nombre: Ne soyez pas d'un esprit pusillanime: Irma pour échapper au danger d'une volonté présomptueuse et opiniâtre, avait plutôt besoin d'entendre cet autre avertissement: Arrête-toi, prends conseil et obéis.

Depuis deux ans environ, elle avait quitté le pensionnat, mais elle revenait très-souvent voir ses anciennes maîtresses, et tenait à l'honneur d'appartenir à la Congrégation des Enfants de Marie. Dans ses paroles, sa tenue, sa conduite, elle témoignait peu de goût pour le monde dont elle restait éloignée. Personne toutefois n'avait eu le pressentiment de ce qui devait arriver. Quel ne fut pas l'étonnement de la supérieure de Beaumont de la voir un jour venir à elle pour lui déclarer qu'elle voulait entrer au couvent et passer quelques mois à la communauté avant de se présenter au Noviciat de Périgueux. Ses parents qui l'aimaient de plus en plus, lui opposèrent une résistance telle qu'elle put la prendre pour un refus formel. C'est en vain qu'ils lui allégueront leur position, leur âge déjà avancé, l'isolement où elle les laisserait, l'espoir d'un établissement avantageux pour elle, la faculté qu'on lui laissait de suivre ses goûts religieux. A tous ceux qui cherchaient à faire briller à ses yeux les espérances mondaines, et les rêves d'avenir les plus séduisants pour la jeunesse, elle répondait que son cœur avait entrevu une autre beauté et d'autres charmes, qu'elle aspirait à une famille composée d'indigents soulagés, de malades soignés, d'enfants élevés; réalisant ainsi le conseil que Dieu donne surtout à ceux que les inspirations d'en-haut retirent des vanités du monde : « Dites à la sagesse, vous êtes ma sœur; et à la prudence, vous êtes mon amie. »

Elle céda néanmoins pour égards pour ses parents jusqu'à l'époque de sa majorité, mais alors, elle leur déclare de nouveau sa résolution. Ils consentirent du moins à un essai provisoire dans la communauté de Beaumont. A peine y était-elle reçue, que sa mère pressée par ses regrets, vint pour la ramener. La jeune fille eut recours aux prières et aux larmes, et tout-à-coup, s'inspirant de sa franchise habituelle, elle se transporta à un meuble de l'appartement où se passait l'entrevue, comme pour dire à sa mère : Vous ne m'entraînerez qu'avec la maison même. Elle triompha, la mère se retira pleurant sans doute, mais avec fond fière du courage qui venait de la vaincre.

Au lieu de reprendre le chemin de la maison paternelle, la jeune victorieuse se dirigea vers le noviciat, sa conquête. Sa vocation y affermit dans la route préparation aux vertus de la vie religieuse. On n'eut jamais à reprendre son zèle; il n'y avait qu'à contenir son ardeur quelquefois impatiente, et à régler son courage habituellement très-vif. Enfin, au comble de ses désirs, à vingt-deux ans, Marie Marie devint sœur Marie Sophie, et elle se trouva que la sagesse à laquelle elle avait dit en répondant à son appel, vous êtes ma sœur, vous serez mon amie, devint aussi son nom. (En grec Sophie veut dire Sagesse)

Elle fut envoyée à Bergerac, à la communauté du Bourg de la Madeleine. Jusque là sa santé, quoique faible, n'avait pas inspiré de sérieuses craintes. Bientôt la maladie se déclare et fait des progrès rapides. Cependant son courage ne faiblissait pas. Par obéissance elle interrompit sa classe, et dans l'espérance d'un calme plus complet, elle fut ramenée à la maison du Noviciat. Hélas! ni le repos, ni les soins, ni les ressources de l'art ne purent enrayer la marche du mal impitoyable. Cependant tout espoir ne paraissait pas perdu, sœur Sa-

demande, et pour la consolation de ses parents affligés qui comptaient sur l'heureuse influence de l'air natal, on lui permit d'aller passer quelques jours dans sa famille. C'est là qu'une mort plus prompte que toutes les prévisions l'attendait pour lui faire accomplir à elle comme aux auteurs de ses jours, son second sacrifice, sous le même toit où son âme généreuse avait résolu le premier. La fatigue du voyage, les chaleurs excessives de la saison déterminèrent une crise suprême. Quelle douleur pour ses parents qui ne pouvaient en croire leurs yeux en la voyant dépérir à chaque instant davantage, au lieu de revivre!.. Nous les avons vus comme stupéfaits de l'impuissance de leur tendresse à retenir au moins quelques jours encore dans la vie leur fille si chère.

La malade reçut deux fois, avec tous les sentiments de la piété, la sainte communion. La veille et le matin de sa mort, elle s'écria: « Je meurs, je sens la mort m'envahir, il est bien pénible pour moi de mourir, hors de ma Communauté, mais j'y suis de cœur!....

Le 13 Septembre on vint à onze heures nous prévenir que le danger était plus grave. Nous accourûmes en toute hâte, nous reçûmes encore sa confession. Malgré ses souffrances elle était calme et résignée. Elle suivit puissamment les prières de l'Extrême-Onction qu'elle avait réclamée avant notre arrivée, se recueillit profondément au moment de recevoir l'indulgence plénière, renouvela sa résolution de mourir religieuse conformément à ses vœux. Nous lui mîmes, sa croix, son Chapelet, son Scapulaire dans la main, elle ne cessa plus de les serrer. Sa poitrine oppressée par les respirations pénibles et saccadées de l'agonie, lui permettaient à peine de prononcer quelques paroles. En ce moment une scène touchante émut tous les assistants. Le père se tenait penché sur le front de son enfant, et le couvrait de baisers. Pauvre père il cherchait encore, à force de prières et de tendresse à disputer sa fille à la mort. Vains efforts! Tout-à-coup, il éclata en sanglots et sortit éperdu de la chambre. La mourante s'en aperçut et par un mouvement que sa mère, assise à son chevet, comprit aussitôt, elle rappela son père; comme il tardait un peu pour surmonter sa douleur, elle fit effort pour dire: « qu'il rentre! » Ah! je n'en doute pas; par cette dernière parole et ce dernier regard qu'elle voulait jeter sur son Père, elle désirait enfin obtenir une grâce qu'elle sollicitait depuis longtemps. Elle avait déjà reçu une promesse consolante. Comment n'aurait-elle pas été exaucée. La conversion devait être complète, et dix jours, après celui qu'elle avait tant aimé, et pour lequel elle avait répandu de si ferventes prières faisait la 1re communion pour elle à son second service funèbre. — Il était temps de commencer les prières des agonisants: « Partez, âme chrétienne lui fut-il dit, quittez l'exil, allez à la patrie; que le Chœur des Vierges vienne à votre rencontre. » Son visage, ses yeux surtout, prirent une expression de sérénité angélique. — Sœur Sophie dormait du sommeil des Justes. Jusque là nous n'avions cessé de tenir la croix sur ses lèvres, la croix son espérance et son salut. Agenouillé devant l'épouse du Christ, introduite au festin des noces, nous avons ressenti la vérité de ces paroles de nos Sts Livres: « C'est une grande gloire de suivre le Seigneur, car c'est Lui qui donne des jours sans fin. » Oh! ma fille, vous avez suivi le Seigneur, cette gloire est la vôtre. Dieu vous a laissée peu d'années en ce monde, mais il vient de vous donner le jour long et sans déclin qu'on appelle l'Éternité!....

Le 13 Septembre 1880.

Sœur Marie Agnès Rousseau.

Noviciat

Marie Rose Rousseau naquit à Mareval, Hte Vienne, le 25 Septembre 1857. Sa famille jouissait à juste titre de l'estime publique. Son Père, instituteur dévoué, vit encore dans le souvenir de ses élèves, et sa mère, confiée aux soins de son oncle Monsieur Chambre, curé de la paroisse, donna toujours l'exemple d'une piété solide et éclairée. Plus privilégiée que Marie, Louise sa sœur aînée, connut le bonheur de vivre entre son père et sa mère, entourée de leurs soins, comblée de leurs caresses. Pendant qu'on préparait un second berceau dans cette maison si heureuse jusque-là, la mort y portait le deuil et la tristesse. Elle frappa d'abord Monsieur Rousseau, qui succomba après une maladie de quelques mois; deux ans après, Madame Rousseau inconsolable de sa perte, fut ravie à la tendresse des siens. Les jeunes orphelines trouvèrent à la fois dans leur oncle un tuteur vigilant qui sut sauvegarder leurs intérêts, un second père, qui les aima et les protégea jusqu'à sa dernière heure, qui ne tarda pas à sonner; les deux sœurs étaient alors en pension à Nexon. Marie à peine âgée de six ans, comprit, quoique bien jeune, la grandeur du coup qui la frappait, elle pleura longtemps celui qu'elle aimait uniquement; pour elle il résumait sa famille entière. Cependant il est une autre affection que Marie garda bien vive jusqu'à la fin de sa vie, ce fut celle qu'elle voua à sa nourrice, qui, de son côté la chérissait comme son enfant. Elle trouva auprès de cette digne femme de quoi consoler un peu son cœur, de nouveau brisé par le départ de sa sœur, pour le Noviciat des Sœurs de l'Instruction Chrétienne; mais son intelligence encore trop novice, dans les choses spirituelles, traita cet acte d'abandon; Marie avait donc besoin, que de pieux conseils, et une direction maternelle vinssent lui aider à recevoir chrétiennement, cette suprême épreuve. Elle trouva l'un et l'autre auprès de nos Sœurs de Piégut, qui surent lui apprendre à pardonner cette apparente indifférence, et satisfaire l'âme de leur nouvelle élève qui sentait le besoin de retrouver un intérêt plein d'affection et de dévouement. Rose (c'est ainsi que Marie fut appelée au Pensionnat) avait alors onze ans. Dès son arrivée, elle se mit au travail, avec toute l'ardeur que laissait à sa disposition une nature lente, mais secondée par une mémoire heureuse; un grand attachement à ses maîtresses et beaucoup d'amour-propre, il produisait chez elle l'esprit de domination; toujours à la tête de ses compagnes, elle briguait leur faveur, aimait à donner l'impulsion des jeux et exerçait un petit empire au Pensionnat. Il est juste de dire qu'elle n'en abusa jamais; elle fut toujours une élève docile, avec un caractère indépendant et plein de reconnaissance pour les personnes qui lui faisaient du bien.

Peu de temps après son entrée à Piégut, elle eût le bonheur de faire sa première Communion; elle eût en ce beau jour la pensée qu'elle serait plus tard religieuse, et religieuse de Ste Marthe; quelque temps après, cette pensée se changea en un vif désir dans une retraite donnée aux élèves du Pensionnat. Fidèle à la grâce du moment, elle persévéra dans son pieux dessein, qu'elle fortifiait chaque semaine en s'approchant de la sainte table. En vacance, elle fut toujours vraiment édifiante; du témoignage du Prêtre savant et vénérable placé alors à Mareval, elle était le modèle de sa paroisse, par son assiduité aux offices, sa modestie surtout. On n'eut jamais à lui reprocher ces petits écarts, qui se rencontrent le plus souvent chez les jeunes filles. Sa toilette fut toujours des plus simples; et alors qu'elle pouvait disposer de son temps, elle le passait à prier, à étudier, à lire de bons livres, à travailler un peu. Elle avait une grande répugnance pour l'ouvrage manuel et les soins du ménage; néanmoins, elle s'y prêtait d'assez bonne grâce, pour aider une de ses cousines, chez qui, elle passait quelques mois chaque année.

A dix-huit ans elle obtenait son diplôme et entrait au Noviciat six mois après. En y arrivant, elle avait le désir de travailler énergiquement sur elle-même, pour devenir une religieuse dans toute l'acception du mot, et les nombreuses luttes qu'elle eut à y subir, prouvent que Dieu avait eu sa bonne volonté pour agréable. Elle avait besoin d'humilité, il permit que son amour-propre eût à souffrir de ses propres faiblesses; son désir de dominer la fit tomber également dans quelques fautes qu'elle regretta beaucoup. Elle disait dans ces moments d'expansion: « Je n'ai point donné le bon exemple à mes compagnes, je le regrette, si j'avais su!....

Pendant son postulat, elle fut envoyée à Bélvès, et admise à la prise d'habit à son retour. Rose, nommée désormais Sœur Agnès, redoubla d'efforts pour assouplir son caractère, mais il lui manquait pour réussir dans ce travail si pénible, peu de simplicité et d'ouverture à l'égard de ses supérieures. Elle se blâmait intérieurement, et souffrait difficilement qu'on la reprît; aussi ne put-elle faire profession qu'après un an et demi de Noviciat. Les six derniers mois furent employés d'une manière efficace, et notre jeune Sœur les regarda depuis, comme les plus heureux et les mieux remplis pour l'éternité.

Plus son temps d'épreuve avait été rude et prolongé, plus aussi ressentit-elle le bonheur de s'unir à son Dieu par les vœux de religion. C'est que, malgré ses faiblesses elle l'aimait sincèrement, et son grand esprit de foi, l'eût aidée à élever un bel édifice de vertus sur ses imperfections, si le Seigneur ne l'eût rappelée sitôt à lui. Encore deux ans, et il cueillera cette fleur, qui ne s'est pas encore changée en un beau fruit, mais qui répand le parfum qui plaît à l'Epouse des Vierges: la pureté du cœur. De l'avis de tous ceux qui connurent Sœur Agnès dans le monde, son âme était innocente et agréable à la Ste Vierge, qu'elle appelait sa mère, et qui la protégea au milieu de la corruption du siècle.

Sa première année de vie religieuse se passa au Pensionnat de Périgueux, où elle fit avec zèle la classe de cinquième. Elle aimait beaucoup les petits enfants, aussi lorsqu'aux vacances suivantes, elle dut quitter ses chères élèves, ce lui fut un grand sacrifice. Elle était appelée à Ribérac pour y remplir des fonctions un

peu plus difficile ; elle devait y faire les deux premières classes. Elle s'acquit l'affection de ses élèves, qui lui gardèrent un pieux et reconnaissant souvenir.

Au mois de juillet, les premiers symptômes d'une maladie de poitrine se produisirent par des accès de fièvre réglés, mais rien ne désignait encore le mal dont elle était atteinte. Néanmoins, elle cessa la classe à partir de ce moment, et ses sœurs alarmées lui prodiguèrent leurs soins. quelques semaines plus tard, elle fut conduite à Périgueux, pour essayer par un repos absolu de remettre cette santé ébranlée. Espérant que l'air natal, aurait une grande vertu, les Supérieures l'envoyèrent passer quelques jours près de sa sœur, religieuse à Châlus ; mais au lieu du bien que l'on espérait, elle en revint encore plus souffrante. Les nuits étaient mauvaises ; une toux presque continuelle l'empêchait de se reposer ; bientôt elle fut prise de sueurs nocturnes, qu'aucun remède ne put arrêter. Deux mois se passèrent ainsi, sans grand changement, apparent du moins, car à bien dire il n'en était pas ainsi ; bientôt le médecin déclara le mal mortel. Ces prévisions ne tardèrent pas à se réaliser ; vers le 24 Novembre, ses forces diminuèrent sensiblement, elle ne put plus quitter le lit ; la fièvre augmenta ; elle parlait peu et envisageait la mort avec peine ; il était facile à comprendre qu'elle y pensait le moins possible ; le 30, au matin, sa figure changea si vite, que ses sœurs inquiètes lui parlèrent de recevoir l'Extrême-onction ; à cette annonce, la nature s'alarma un moment, il lui en coûtait de mourir, si jeune ; alors qu'elle aurait tant désiré travailler pour sa Congrégation ; après quelques minutes de lutte intérieure la grâce triompha, elle reçut avec reconnaissance le sacrement des mourants ; il était temps ; le lendemain soir, elle expirait doucement, après une nuit agitée par les convulsions de la mort. Ce fut le 1er Décembre 1880.

Puisse son âme pure et innocente, jouir bien vite du bonheur promis aux fidèles épouses de l'agneau sans tache.

Le 1er Décembre 1880

Sœur Emilie Capmas

Montpezat.

Marie Rose Amélie, naquit à Gourdon, Lot, le 13 Août 1813, de parents aussi distingués par leurs vertus, que par le rang distingué qu'ils occupaient dans la société. Son père, Monsieur Capmas Yon, était avoué au tribunal de Gourdon ; et sa Mère, Marie Louise Serres, était une femme d'une rare piété.

Avant sa naissance, sa pieuse Mère la consacra à Notre Dame de Rocamadour, et lui inspira, plus tard, une grande dévotion envers la Ste Vierge, dévotion qu'elle a conservée jusqu'à la mort. De bonne heure, elle fut précieuse des faveurs du ciel. Elle était d'un caractère vif, enjoué, affable, ce qui la faisait aimer de toutes les personnes

qui la connaissaient. Madame Capmas ne pouvait se séparer de sa chère Enfant, dont le caractère lui faisait craindre qu'elle se livrât à la légèreté. Elle lui donna les premières instructions religieuses et la prépara à sa première Communion, qui fut un des plus beaux jours de sa vie. Ensuite elle fut mise en pension chez les dames Blanches, à Cahors, où elle avait son grand [illegible] grand mère qui l'aimaient beaucoup. Mais notre petite Amélie se dégoû[illegible] pension, à cause de la sévérité d'une de ses maîtresses pour une élève qui avai[illegible] justement. Amélie revint à Gourdon, elle avait alors 14 ans. Sur ce [illegible] Mère Verdier vint à Gourdon, son pays natal, et fit une visite à Messi[illegible] Capmas, amis de sa famille, et leur demanda leurs filles; Amélie et Sylvie, en qualité de pensionnaires. Madame Capmas se plaignait à la bonne Mère de la légèreté et de la trop grande gaîté d'Amélie. Mère Verdier, avec ce tact fin qui la distinguait répondit: « J'aime beaucoup ces caractères-là. » C'en fut assez pour gagner le cœur de notre chère Enfant. Il fut donc décidé qu'à la fin des vacances, elle entrerait à la pension, avec sa sœur Sylvie. Elles arrivèrent au mois de Novembre 1828. Quelle joie pour Amélie, qui se sentait déjà appelée à la vie religieuse! A cette époque de sa vie, elle était réellement charmante; elle réunissait les plus précieuses qualités de l'esprit et du cœur. La taille, sa figure, tout son extérieur était fait pour lui attirer les hommages du monde. Son père en était idolâtre, et toute la famille avait pour elle une affection particulière; jusqu'à sa mort, on a pu voir jusqu'à quel point elle en était chérie. A peine eût-elle passé quelques mois au Pensionnat, qu'elle eut gagné l'affection de toutes ses compagnes. La voix de Dieu se fit entendre, après deux ans de pension, et notre chère Amélie, fidèle à la grâce, s'en ouvrit à son directeur. Vers la fin de l'année scolaire 1830, elle écrivit à ses parents, qu'on lui permit de rester à la communauté pendant les vacances, parce que le bon Dieu l'appelait à la vie religieuse, et qu'elle serait aspirante et non pensionnaire.

En apprenant cette nouvelle, Madame Capmas partit aussitôt pour Monpazier, et en embrassant sa fille, elle lui dit qu'elle venait la chercher; que l'on ne voulait pas l'empêcher de suivre sa vocation, mais qu'on voulait l'éprouver. Quelle peine pour Amélie!.... Elle obéit. Pendant toute cette année qu'elle passa au sein de sa famille, tout fut employé pour lui procurer les satisfactions possibles. Elle soupirait sans cesse après le moment qui la ramènerait dans sa chère solitude. Ses pieux parents virent bien qu'il fallait faire le sacrifice de leur chère Enfant. Mère Verdier se rendit à Gourdon et l'arracha des bras de sa mère qui tomba évanouie; son père était plongé dans la plus grande douleur, la famille entière présentait le tableau le plus navrant. Rentrée dans la communauté, Amélie fut admise au Noviciat, comme postulante, avec trois de ses compagnes; elles rivalisaient de ferveur, sous la direction de Mère Verdier, qui leur prêchait le mépris du monde, la pureté d'intention. Sous cette fervente maîtresse, elles faisaient de rapides progrès dans la vertu. Amélie conservait toujours sa gaîté et son enjouement, aussi Mère Bousquet, Supérieure, disait à Mère Verdier: « Cette petite Amélie n'a pas une solide vocation; c'est un feu de paille. »

Notre entretien portait cependant sur un jeu cette bonne Mère répéta ses visites à Monsieur Lamare, Vicaire Général, s'empressa d'aller le trouver, et le pria d'amener Mère Bourgeat, qu'elle avait bonne vocation. Quelques mois après, le 2 Septembre 1832, elle prit l'habit. La semaine qui précéda cette fête elle changeait de robe tous les jours et pleurait sur celle qu'elle quittait. On ne pouvait apprécier sa joie lorsqu'elle eut revêtu les livrées de la pénitence.

Un an après, elle fit profession, avec une ferveur d'ange; elle voulait à tous les exercices de la communauté; elle était le modèle de ses compagnes et ne pensait qu'à travailler à sa perfection. Rien ne semblait lui coûter. Lorsqu'elle eut terminé son noviciat, on la chargea de la première classe de pensionnat. Là, comme partout, sa bonté et sa douceur la firent aimer de toutes ses élèves. Surtout elle voulait faire des saintes de ses chères enfants, ce qui ne l'empêchait pas de s'occuper sérieusement de leur instruction. On était obligé de modérer son zèle qui l'aurait portée trop loin, et aurait compromis sa santé qui fut toujours très délicate. Il y avait plusieurs années qu'elle remplissait cet emploi avec la plus grande édification, lorsqu'elle fut attaquée de la fièvre typhoïde qui fut bientôt réduite à l'extrémité; on lui administra les derniers sacrements, au milieu des sanglots de la communauté; elle seule était joyeuse, et ne voyait déjà que le ciel. L'aumônier, qui l'assistait sur son lit, en lui appliquant l'indulgence plénière: « Voilà votre passeport » Elle nageait dans la joie; mais dans la nuit, elle se trouva mieux, ce qui l'affligea beaucoup. Il fallut la consoler le lendemain lorsqu'on lui dit qu'elle était hors de danger. Dès qu'elle le sut elle reprit son premier emploi, à la grande satisfaction de ses chères élèves.

Il y avait deux ans qu'elle était occupée à cet emploi, lorsque elle fut nommée Maîtresse des novices le 11 Septembre 1845. Quel zèle! quelle charité! quel dévouement déploya-t-elle dans cette charge. La retraite du mois qu'elle avait mise en vigueur avant le temps, prit un nouveau lustre: c'était une fournaise ardente! toute la communauté était comme un noviciat, on chacun s'efforçait de marcher sur les traces de la grande âme qui dirigeait ses mouvements de son noviciat. Mère Verdier n'avait qu'à s'applaudir du choix qu'elle avait fait pour son noviciat. Son unique désir était un amour de Jésus. Aussi, que de bonnes vocations sont sorties de Montpezat, jusque aujourd'hui où la réunion s'est faite à la Maison Mère de Périgueux!

En 1848, Sœur Mélanie ayant été nommée Maîtresse des novices, Sœur Lamy fut envoyée à Cahors, pour partager avec Sœur Louise Bourgeat la sollicitude de la communauté de ce petit bourg, et qui, sous de si habiles mains, devint très florissante. Quels sacrifices pour cette chère Sœur! quitter une première fois sa famille, et le quitter une seconde fois, pour aller avec Mère Verdier, que Sœur Lamy avait choisie pour sa mère, et qu'elle aima de la plus tendre affection. Elle avait tout sa chère Sœur Sylvie, et sa chère maman, pour l'entourer, rien ne lui coûtait; mais, il fallait quitter Mère Verdier, que Sœur Lamy aimait comme sa mère, comme son bienfaitrice particulière. Notre bonne Sœur Louise fit généreusement le sacrifice que le bon Dieu lui imposait. La communauté en fut aussi

un bien grand, car elle perdait celle qui en faisait toute la joie, et la plus douce consolation.

Pendant les trois années qu'elle passa à Cahuzac, comme simple religieuse, elle fut la joie, le bonheur de la Supérieure qui à son départ, lui dit en présence d'une de ses sœurs. « Ah! chère sœur Emilie, votre départ abrégera ma vie ... mais Dieu le veut, je me soumets ! » C'étaient deux grandes âmes qui s'étaient comprises, et qui savaient le plus grand bien dans la Comté de Cahuzac et dans tout le pays des environs. Ce départ fut déchirant !.... Notre chère Sœur Emilie avait passé le premier temps de sa vie religieuse, maintenant elle allait la consumer des flammes de l'amour sacré, qui ne vit que de sacrifices. Après avoir de nouveau édifié à Montpazier, pendant huit années, elle fut appelée de nouveau à Cahuzac en 1879, en qualité de Supérieure. On peut voir par une lettre de Monsieur le Supérieur, combien elle eut besoin d'être encouragée pour accepter cette charge dont elle se croyait si indigne et si incapable de remplir les devoirs. (Voir à la fin, les notes de Mlle Aimé de Cahuzac.)

Cette notice est un faible aperçu de ce qu'elle fut dans cette paroisse, pour la gloire de Dieu, le salut des âmes et le soulagement de toutes les misères. Il y avait deux ans qu'elle dirigeait la communauté, lorsque la fièvre typhoïde la réduisit à un état si alarmant, que le médecin déclara que, si elle ne quittait pas Cahuzac, la fièvre pernicieuse allait la saisir, et ce serait fait d'elle. Aussitôt elle fut transportée à Montpazier, où elle se remit après qu'elle eut fait le vœu d'aller à Lourdes. Elle avait reçu la Confirmation, le 9 du mois d'août, avec un calme qui rappelait les sentiments qu'elle avait exprimés, il y avait 31 ans. Elle ne fut pas parfaitement guérie; car à partir de cette époque, sa vie fut un tissu de souffrances; mais on la voyait toujours le sourire sur les lèvres, oubliant ses maux, pour ne s'occuper que de ceux des autres. Plus souffrante elle-même que celles qu'elle s'efforçait de soulager, jamais elle ne témoignait le moindre ennui, quoique bien souvent elle eût de la peine à se soutenir. Toutes les religieuses, qui l'environnaient sincèrement, la pressaient de se soigner; mais elle leur répondait : « Je n'ai envie que de une chose, c'est de souffrir toujours. » Son aspiration favorite était celle-ci : « Volonté de mon Dieu, vous êtes mon amour ! » Depuis trois ans ses souffrances allaient en augmentant; à ce fut que le 2 octobre qu'elle fit consulter à sa chère sœur Sylvie le mal qui la consumait. Elle s'était frappé au sein gauche, il y avait trois ans, et il s'y était formé une tumeur qui l'avait réduite à l'état où elle se trouvait. Aussitôt que sœur Sylvie connut le mal, elle écrivit à son neveu, docteur en médecine, employé dans un des Établissements de Paris, et qui se rendit immédiatement. Il fut décidé que la chère malade ferait le voyage de Paris où on lui ferait l'opération. Cependant notre chère Mère Emilie voulut tenter un miracle, avant de se mettre entre les mains des médecins : elle voulait éviter une opération, par amour pour cette même vertu. Elle fit donc le voyage de Lourdes, qui fut des plus heureux mais n'obtint pas sa guérison. Il fallait partir pour Paris; elle le fit avec une entière résignation et joyeusement, quant à l'extérieur. Elle se prépara à la sainte opération par une communion quotidienne de deux jours. Elle choisit un samedi pour

subir la cruelle acatrie, qui devait la conduire au tombeau. Tout fut fait parfaitement de la part du grand Docteur, et il semblait qu'on avait un grand espoir; mais le treizième jour elle succomba, après avoir souffert comme une martyre, disant toujours: « Je suis sur les plaies de Jésus. » Les dernières heures de sa vie furent comme une extase; elle ne parut plus souffrir; ses yeux se fixèrent au ciel, et on l'entendait dire: « Mon Jésus! vous êtes tout à moi, je suis aussi toute à vous. » Ce furent les seules paroles qu'elle prononça pendant ce temps; puis elle expira doucement le jeudi, 2 Décembre, à 4 heures du matin. La mort en la frappant, ne put lui ravir son bon sourire, elle l'emporta dans la tombe. Le jour même de sa mort, à 11 heures du soir, la communauté reçut la fatale nouvelle; ce fut comme un coup de foudre pour toutes les religieuses.

A peine la nouvelle de sa mort se fut-elle répandue dans la ville que ce ne fut qu'un cri. Pendant trois jours, tout le monde fut dans la consternation et dans les larmes. On s'assemblait dans les rues pour parler de sa bonté, de ses vertus: c'était un deuil général. La chère dépouille fut enfermée dans un double cercueil de plomb et de chêne. Partie de Paris le vendredi soir à 9 heures, elle arriva au Got à 2 heures le samedi. A Périgueux, la Supérieure Générale et quelque autres sœurs accompagnèrent le char funèbre, qui n'arriva à Monpazier qu'à 6 heures. Les restes précieux furent alors déposés dans la chapelle de la communauté, au milieu d'un concours de peuple, que l'on eut de la peine à écarter pour pénétrer dans la chapelle.

Le lendemain, dimanche, à une heure après midi, eurent lieu les funérailles qui furent un triomphe pour la religion et une ovation à la vertu de notre chère Mère Emilie. C'était tout un peuple en larmes et une famille religieuse dans la désolation. Toutes les classes y étaient représentées, bien que ce fut un dimanche, un nombreux clergé s'y était rendu; tout s'était réuni pour faire honneur à cette bonne Mère.

Ses vertus. Amour de Dieu.

L'amour de Dieu fut le mobile constant de sa vie. Son cœur était un foyer brûlant d'où s'échappaient les plus vives flammes et souvent à son insu. Elle était heureuse lorsqu'elle trouvait une âme éprise de l'amour de Jésus, de l'Epoux sacré des Vierges. Alors s'épanchait de son cœur, cette liqueur céleste dans l'âme qui partageait ces doux entretiens. Son visage paraissait comme celui d'un ange; tout son être se transfigurait. C'était elle qui préparait les élèves à la première Communion et quel zèle! quelle ardeur! On eut dit un séraphin. On l'a vue jusqu'à la dernière année de sa vie, avec la fièvre, faire l'instruction aux enfants de la première Communion. En la voyant si souffrante, on voulut l'en empêcher; mais elle insista les larmes aux yeux, disant que ce serait un soulagement à ses souffrances. Il fallut donc céder. L'amour de Dieu la consumait. La nuit ses pieux colloques lui causaient de longues insomnies que la laissaient ensuite très faible. Elle ne savait parler que de Dieu. Voyait-elle des fleurs ou des fruits, en se promenant au jardin, elle en tirait des symboles qui élevaient doucement les âmes vers le ciel; mais sa

conversation dans ce moment n'avait rien de grave ; c'était sur le ton de la plus douce gaîté et comme une personne qui s'amuse à vous jeter au visage des fleurs parfumées ; c'était ainsi qu'elle embaumait les âmes. Aussi à son dernier soupir a-t-elle dit avec vérité : « Mon Jésus est tout à moi, et je suis toute à Lui. » Son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes fut au-dessus de tout éloge et on se sent impuissante à en parler dignement.

Sa charité.

Sa charité pour le prochain, pour les pauvres fut admirable ; elle ne se lassait jamais de donner ; elle prodiguait ses soins, sa santé, son argent au soulagement des malades et des pauvres. Souvent plus malade que celles qu'elle servait, elle marchait toujours le sourire sur les lèvres, s'oubliant absolument, et cela jusqu'à la fin de sa vie, dont les trois dernières années furent un cruel martyre.

Son humilité.

Combien de fois l'avons-nous blâmée, traitée comme la dernière de toutes, lui à celle qui lui parlait de la sorte : « Vous avez bien raison, j'ai tort, j'aurais dû agir et parler différemment. » Tandis que la chose qu'elle avait faite méritait un éloge, ou au moins une approbation. Quant à ses bonnes œuvres, dont Dieu seul connaît le nombre, jamais elle ne s'en est parée ; elle se plaisait, au contraire, à faire croire que c'était la communauté. Comme elle avait de sa famille de quoi satisfaire sa charité, jamais il ne lui est échappé de rien prévaloir. Il en était ainsi de tout le bien qu'elle faisait. Tout était soigneusement gardé sous les feuilles de son humilité.

Sa patience.

On peut dire que la vie religieuse de notre chère mère Emilie n'a été qu'un long acte de patience, au moins durant trente-neuf ans ; car à partir de l'année 1839, époque où elle reçut le Extrême-Onction pour la première fois, jusqu'à sa mort, arrivée le 2 Décembre 1880, on l'a toujours vue souffrir ; soit dans son corps, soit dans son âme, soit par la tendre compassion qu'elle ressentait pour les maux ou les peines des autres. Elle voyait dans toutes ses afflictions la volonté de Dieu, et se plaisait à en parler, comme une personne qui en connaît, par expérience, le besoin et les avantages. Et lorsqu'elle nous voyait souffrir, elle nous disait : « Je veux que vous preniez pour votre respiration : Volonté de mon Dieu ! vous êtes mon amour ! elle répandra dans votre âme les plus douces consolations. »
C'était, en effet son aspiration favorite ; et sa conduite en était une vive expression. Elle voyait cette adorable volonté dans toutes ses épreuves, dans toutes ses afflictions et ses souffrances, et Dieu sait, quelles épreuves ! quelles afflictions ! quelles souffrances ! Oh ! bien, on la trouvait toujours calme, toujours patiente, et durant les trois ans qui ont précédé sa mort, bien qu'elle fût dévorée par une fièvre intérieure, qui ne la quittait pas, jamais il ne lui est échappé la moindre impatience ; toujours une résignation angélique, un sourire aimable. Elle acceptait tous les remèdes qu'on lui présentait, quelque dégoûtants qu'ils fussent, sachant bien qu'ils ne pouvaient lui être d'aucune utilité, puisque elle gardait le secret de son mal, au médecin qui lui prodiguait ses soins. Aussi méritait-elle de terminer sa sainte vie par un martyre.

Sa piété envers le Sacré-Cœur.

Le bonheur le plus grand pour Leur religieuse, ne se trouve-t-il pas dans les mystères du Saint Amour des Sacré-Cœur de Jésus ? Votre chère Mère Emilie le goûtait à toutes les heures, et elle aurait voulu le faire partager à toutes les personnes qu'elle rencontrait, surtout à ses chères filles. Elle disait souvent : Allez au Sacré-Cœur de Jésus, confiez-vous à Lui, vous êtes sûre que tout ira bien. Entrez dans le divin Cœur, pour Lui consacrer le vôtre, en Lui offrant toutes vos actions; sortez en plein du désir de le faire aimer, et de Lui plaire en tout; restez-y de nouveau pour y puiser la force dont vous avez besoin, lorsque la croix se présente à vous, avec toute sa pesanteur et que vous sentez que votre courage va faillir, alors rien ne vous coûtera. Dieu récompensait si bien ses paroles, que tout avançait comme elle l'avait promis. Remplie de zèle pour sa belle et si aimable Dévotion, elle s'empressait de la répandre, en inspirant leur confiance, des images du Sacré-Cœur. Elle recommandait à toutes les retraites d'en envoyer à leurs parents, amis et connaissances. Enfin quelques mois avant sa mort, elle demanda et obtint la faveur d'établir la Garde d'honneur du Sacré-Cœur dans la Communauté. Inutile de dire que le mois de Juin était son temps le plus particulièrement consacré à sa dévotion favorite : c'était un festin de fêtes, auquel elle conviait ses chères filles, les encourageant par son exemple, à la plus grande ferveur et à la générosité dans le sacrifice. Elle recommandait sa dernière fête avant le Sacré-Cœur, dans la confiance d'une récompense toute céleste, qu'elle et sa sœur Sylvie, trouvaient non leur frère aîné de Paris. Tous les mois, ils s'envoyaient leurs bouquets mystiques. Tantôt c'était un lys étendu sur une croix, symbole du sacrifice religieux; tantôt une rose blanche dont quelques pétales étaient empreints du sang divin, emblème de l'amour du Sacré-Cœur pour nous. Et de là, découlaient des vertus pratiques; c'était une fête perpétuelle pour ces deux belles âmes.

De la piété envers la très Sainte Vierge.

Nous avons dit que Mère Emilie avait été consacrée à la sainte Vierge avant sa naissance. A son baptême, elle reçut le nom de Marie; aussi eut-elle toute sa vie, une dévotion très tendre envers cette bonne Mère. Elle se réunissait à l'Amour d'une manière particulière dans la visitation que elle faisait, soit aux religieuses, soit aux élèves, il y avait toujours quelques paroles consacrées à la sainte Vierge. Et lorsque venait une de ses fêtes, elle la engageait à la célébrer par la communion. Dans ce moment, son visage s'enflammait, il semblait que elle voyait et que elle voulait le montrer à celles qui l'entouraient. Elle faisait en sorte que la chapelle fut magnifiquement ornée, et elle en regardait rien, lorsqu'il s'agissait de fêter la Reine du Ciel. Autrefois que à Loudun, elle avait obtenu, en 1873, un peu d'amélioration à sa santé, elle s'empressait d'y aller, mais la Ste Vierge, dans la soirée, avant le mois de Marie, ne voulait rien pour que le mouvement fut brillamment célébré. Une quelle fois on la voyait prier auprès de la bonne Mère : on eut dit un ange. Quand de pauvres gens venaient à elle, elle voulait aller une dernière fois à Loudun, pour y mourir, sous l'abri de la sainte Grotte que on lui demandait. Elle en voulait plutôt de courage et de sainte résignation.

De la piété envers Saint Joseph.

Mère Emilie a donné au Sacré Cœur de Jésus, et à la Ste sainte Vierge Marie, son

pour le chaste Epoux de sa divine Mère et le père nourricier de l'Homme-Dieu, une piété tendre et la plus grande confiance. C'est ce qu'on a remarqué dans notre chère Mère Emilie. Elle avait reçu de sa pieuse Mère, le germe de cette admirable dévotion, et on remarquait près du chevet de son lit, un tableau représentant le saint Patriarche tenant dans ses bras, le divin Enfant, qui presse de ses petites mains, le visage de son père adoptif. Précieux souvenir que Madame Capmas avait donné à sa chère Enfant, pour la placer d'une manière particulière, sous la protection de celui que Pie IX, a proclamé le patron de l'Eglise universelle. Lorsqu'elle voulut faire faire la chapelle de Caluzac, ce fut à Lui qu'elle s'adressa, le priant de lui envoyer des pensionnaires afin de pouvoir réussir. En effet, elle eut cette année-là treize pensionnaires. C'était beaucoup pour ce petit bourg. Aussi depuis en témoigna-t-elle sa vive gratitude à St Joseph, et fit elle tous ses efforts, pour la faire honorer et aimer, plus que jamais, surtout pendant le mois de Mars, qu'elle célébrait en son honneur par de pieux exercices. En cela, elle suivait l'exemple de notre Vénérée Mère Verdier, qui eut pour St Joseph un amour sans égal.

Ses résolutions du 24 Septembre 1878.

Nous avons sous les yeux les résolutions qu'elle écrivait la retraite de 1878 qu'elle avait faite à Périgueux.

1° Je chercherai en tout à faire la sainte volonté de Dieu.

2° Je me soumettrai à la Ste volonté de Dieu, dans toutes les épreuves qu'il lui plaira de m'envoyer.

3° Je mettrai mon bonheur dans les souffrances, ma gloire dans les humiliations, mon plaisir dans la mortification et mon unique soin à plaire à mon céleste Epoux, faisant tous mes efforts pour l'imiter.

4° Je ferai tout par amour pour Dieu, et pour le faire aimer de nos sœurs, de nos élèves, de nos pauvres et des personnes à qui je parlerai.

Sa sainte vie a été la pratique constante de ses résolutions.

Notes sur la vie de Mère Emilie, pendant qu'elle fut supérieure à Caluzac

Il est toujours difficile de faire l'éloge d'une religieuse, surtout quand cette religieuse a possédé des qualités et des mérites qui dépassent toute louange. Dès lors, pour parler dignement de votre sainte et bien regrettée Mère Emilie, il faudrait une voix bien autrement éloquente que la mienne. Toutefois à défaut de cette éloquence, j'espère trouver dans le souvenir impérissable que les bontés et les vertus de Mère Emilie ont si profondément gravé dans mon cœur, la lumière suffisante, pour vous donner une modeste esquisse du séjour de cette digne religieuse dans mon ancienne paroisse.

Sœur Emilie Capmas avait été désignée, pour venir diriger en qualité de Supérieure, le petit couvent de Caluzac, humble village du diocèse d'Agen. On ne pouvait faire un meilleur choix. Sœur Emilie appartenait à une notre famille du Lot, dans laquelle les traditions de foi et de sainteté ont été, et sont toujours héréditaires. Elle avait été élevée à l'école de Mère Verdier, cette religieuse selon le cœur de Dieu, dont la vie fut si édifiante et si remplie de bonnes œuvres. Sœur Emilie vint donc au milieu de nous, animée d'un grand

désir de travailler à la gloire de Dieu, et elle se mit à l'œuvre résolument.

Le couvent de Cahuzac avait alors le précieux avantage de posséder à la fois, une école primaire et un pensionnat assez bien aménagé, où Sœur Emilie avait passé trois ans, comme simple directrice, à la satisfaction des familles, et au grand contentement de leurs enfants. Son retour fut donc le sujet d'une grande joie. Sous son impulsion, aussi intelligente que dévouée, les deux écoles prirent un large développement, et la renommée de ses humbles vertus attira auprès d'elle, un assez bon nombre d'élèves; elles eurent jusqu'à treize pensionnaires. C'est alors que de concert avec ses dignes compagnes, elle s'appliqua très-sérieusement à orner l'esprit de ces enfants, de connaissances utiles et à déposer dans leur cœur, le germe des vertus chrétiennes. Qui pourrait dire la charité sans bornes, dont elle était toujours animée. Très assidue à visiter les malades, elle ne négligeait jamais de joindre aux soulagements matériels qu'elle leur portait, quelques unes de ces bonnes paroles qui remontent le moral et font accepter avec une résignation toute chrétienne les plus cruelles souffrances. Très-compatissante envers les pauvres, elle donnait toujours de son nécessaire aux membres souffrants de Jésus-Christ, qui imploraient son assistance. Enfin tout le temps qu'elle est restée à Cahuzac elle a été, pour tous, une Providence visible dont chacun de nous se plaît encore à redire les bienfaits.

Son humilité ne fut pas moins profonde que sa charité ne fut admirable, car elle vécut au milieu de ses religieuses sur le pied de la plus parfaite égalité, elle eut toujours le soin de leur témoigner ainsi qu'à ses élèves, cette aimable douceur que le divin Maître, nous recommande sans cesse, et par ses leçons, et par ses exemples. Et dans les circonstances délicates où elle a pu se trouver, elle n'a cessé d'attribuer à l'habileté et à la modération des autres, la solution de certaines difficultés qui n'était due pourtant qu'à son habileté, à sa modération, et à son intelligence.

Enfin à une piété des plus ferventes, Sœur Emilie joignait un zèle des plus ardents pour la gloire de Dieu. Ce fut grâce à son initiative et à ses pieuses largesses, que le couvent de Cahuzac devint le possesseur d'une gracieuse chapelle qui fait encore l'admiration de tous. L'autel, la sainte table, les jolies peintures qui décorent cette chapelle, tout est un don de sa main bienfaisante, et tout proclame dans ce sanctuaire béni que la belle âme de Sr Emilie fut véritablement dévorée du zèle de la maison de Dieu.

Tel a été dans la paroisse de Cahuzac, le séjour de Sr Emilie. On peut dire que cette sainte religieuse a passé au milieu de nous, comme notre divin Maître, en faisant le bien. Ne soyons donc pas étonnés, si après l'avoir vue s'user et se consumer peu à peu, dans les ardeurs de la charité, comme la lampe du sanctuaire, suspendue devant la face du Très Haut, nous la voyons maintenant couronnée d'honneur et de gloire. Cette âme sainte, si fortement éprouvée toute sa vie par les souffrances, était depuis longtemps mûre pour le ciel, et voilà pourquoi le souffle du divin amour s'est hâté de la cueillir. Toutefois elle n'est pas entièrement perdue pour nous. Morte, semble nous dire l'Esprit Saint, elle nous parle encore. Eh bien, devenons au plus vite, ses imitateurs fidèles, afin qu'un jour, nous puissions partager la gloire que ses vertus lui ont méritée. J. A. Poissière, ancien curé de Cahuzac. Le 2 Décembre 1880.

Sœur Marie Cécile Chabannes.

Noviciat.

Mademoiselle Clarisse Chabannes naquit à Mussidan le 15 Mars 1856, de parents dont les mœurs patriarcales, et la solide piété donnaient à espérer pour l'éducation de leur chère enfant. Honnêtes paysans, ils étaient depuis de longues années, dans une bonne maison de l'endroit, qui avait pour eux une grande estime. La petite enfant puisa dès son berceau, la bonne semence de la religion que sa pieuse Mère lui inculqua avec le plus grand soin, persuadée comme elle l'était que sans foi et sans piété une jeune fille est bien à plaindre.

Sa première enfance s'écoula ainsi paisiblement au milieu de sa pieuse et bonne famille, qui la chérissait bien tendrement, elle était douce et bonne; de plus elle avait une grande docilité qui la faisait se plier sans retard à tout ce qu'on lui demandait, qui sans doute était toujours très-raisonnable; mais d'habitude les enfants se savent pas faire le discernement, aussi se cabrent-ils aussi facilement contre ce qui est raisonnable ou non.

Après sa première Communion, qu'elle fit avec les meilleures dispositions notre petite Clarisse devint souffrante d'une forte douleur à la jambe; comme ses parents n'avaient pas les moyens nécessaires pour lui donner les soins que son état exigeait, ils résolurent, non sans peine, de la mettre à l'hôpital de Mussidan, qui était, comme il l'est encore aujourd'hui, tenu par nos Sœurs de Ste Marthe. L'enfant se montra là, ce qu'elle avait été dans sa famille, bonne, pieuse, charitable et surtout soumise; on n'a pu rendre d'elle ce témoigne glorieux; qu'elle n'a jamais mérité un reproche d'aucune des Sœurs présentes alors à l'hospice. Ce fut à partir de cette époque, que notre petite Clarisse commença à apprécier la vie religieuse; en voyant agir les Sœurs, leur dévouement, leur abnégation continuelle la frappèrent tellement qu'elle pensa, qu'elle même serait un jour capable de se dévouer aussi au soulagement des membres souffrants de Jésus-Christ. Dieu agréa sans doute ces premiers désirs, puisque peu de temps après, il lui rendit la santé, cette santé qu'elle ne désirait plus, que pour en faire hommage au souverain Seigneur de l'univers. Entièrement remise à 18 ans, elle demanda et obtint d'entrer, au Noviciat de Ste Marthe, à Périgueux. Ses parents étaient assez chrétiens pour ne pas s'opposer aux pieux désirs de leur enfant, ils s'en réjouirent au contraire et furent heureux de l'accompagner dans une congrégation qu'ils estimaient depuis longtemps.

Clarisse fit son entrée au Noviciat le 18 . Prétendante et postulante elle se maintint ce qu'elle était, douce, obligeante, un caractère peu énergique, sans doute, mais cependant sans lâcheté; ne cherchant jamais à paraître, elle employait son temps tranquillement, accomplissant son emploi avec exactitude aussitôt qu'il était fini, elle s'empressait d'aider à celle de ses compagnes qui

étaient en retard. Elle avait appris à coudre à Mirabeau, aussi se rendait-elle utile pour le travail manuel, qu'elle fait avec goût et adresse.

Après quinze mois de postulat, elle fut admise, sur sa demande, à se revêtir des livrées de Jésus, le saint habit de Novice lui fut donné le 2 octobre 1875, avec le nom de Sœur Marie Cécile. Son noviciat fut satisfaisant, mais comme elle était très-jeune et pas trop formée à la vie religieuse, elle ne prononça ses vœux que deux ans après, le 4 octobre 1877. Après quelques jours passés dans la cellule où elle avait passé ses trois premières années, elle fut envoyée loin, bien loin de son cher noviciat, dans la petite Communauté de Castres. Là, notre petite sœur Cécile avait à faire une classe peu nombreuse, aussi s'occupait-elle un peu de lingerie, dans les moments que elle avait de libres. Elle s'acquitta de cette tâche pendant deux ans d'une manière satisfaisante; puis après les vacances de 1879, elle alla aider à la fondation de Cubjac, pour s'occuper sans doute un peu de l'ouvroir manuel, mais plus particulièrement de l'asile qui venait d'être créé. Elle ne resta que peu de temps à ce nouveau poste; bientôt suivant elle fut privée d'accès de fièvre, qui se renouvelant presque journellement, la réduisit bientôt à un si grand état de faiblesse, que ne pouvant plus s'acquitter de son emploi, au mois d'août de la même année, notre petite Sœur Cécile, fut rappelée au Noviciat, pour essayer par un repos prolongé, d'enrayer le mal qui augmentait insensiblement. Malgré les soins qui lui furent prodigués assidûment, la fièvre la minait peu à peu, et ne laissa bientôt plus d'espoir de la sauver; la poitrine qui avait toujours été délicate, fut attaquée et la réduisit peu après à la plus grande faiblesse.

Elle continuait cependant à se lever, à aller et venir dans la maison, mais si lentement, si péniblement, que connaissant son caractère peu énergique, on a souvent fortement blâmé alors qu'elle s'écoutait trop, tandis que c'était le mal seul qui en était la cause. Le 16 décembre, notre chère petite malade fut prise d'un saignement de nez tellement abondant que les craintes devinrent sérieuses; le médecin appelé en toute hâte constata que la maladie touchait à sa fin. L'après-midi comme elle s'affaiblissait sensiblement, on lui fit recevoir le saint Viatique, puis l'Extrême-Onction, puis enfin elle prononça ses vœux perpétuels. Ces touchantes cérémonies terminées, notre malade se trouva mieux, et put sans trop de fatigue, recevoir la visite de sa mère et de son frère accourus en toute hâte à l'arrivée de la dépêche, constatant la gravité du mal. La journée du dimanche et celle du lundi furent assez bonnes, ce qui fit espérer à une amélioration, mais qui, hélas! ne fut pas de longue durée; le temps d'avertir la Supérieure, alors absente, de revenir pour recevoir la dernière soupir de celle chère Enfant. Ce moment pénible ne tarda pas à arriver; le mardi matin, après une nuit des plus agitées, elle expira doucement, avec sa pleine connaissance, faisant généreusement et joyeusement le sacrifice de sa vie, sept jours seulement après sa compagne d'infirmerie, Sœur Agnès Rousseau. Puisse le Seigneur, ouvrir bientôt son paradis à ces deux jeunes épouses.

Le 7 Décembre 1880.

Sœur Marie Etienne Barrière.

Hospice-Bergerac.

Native d'Eglise-Neuve, Mélanie Barrière vint au monde le 11 Juin 1849 ; elle eut l'immense avantage, peu appréciée de nos jours, d'avoir des parents chrétiens qui se firent un devoir d'élever cette enfant dans la foi et la piété. D'un naturel bon et maléable, notre petite Mélanie n'eut pas de difficulté à s'appliquer à la connaissance de Dieu, et par suite, à aimer sa bonne Mère, comme sa mère, ayant beaucoup d'enfants, ne pouvait pas s'occuper assez constamment de sa dernière fille, Mélanie fut envoyée chez la Institutrice de Ste Foi, femme pieuse aussi, qui travailla de concert avec Madame Barrière, à former ce jeune cœur, qui, comme une cire fondue, prit facilement l'empreinte que lui était donnée. Arrivée à sa douzième année, elle se prépara à sa première Communion, et fit cet acte solennel avec une piété plus angélique qu'humaine.

Notre petite Mélanie resta encore plusieurs années avec ses parents, jusqu'à ce que sa sœur aînée Maria entrant en communauté, elle fut obligée d'aller la remplacer à Montagnac, où ses parents avaient une propriété, régie par deux de ses frères ; elle allait tenir leur ménage ; bien qu'elle n'eût que quinze ans, on comptait assez sur sa vertu pour lui confier cette mission cependant assez épineuse. Là, comme à Eglise-Neuve, Mélanie fut le modèle des jeunes filles qui l'aimaient et l'entouraient ; elle était si douce, si charitable ; on la voyait journellement aller visiter les pauvres, les malades et toujours portant avec elle quelques secours, quelques petites provisions, et aussi leur donnant à propos un bon et salutaire conseil. Modeste dans sa mise et dans sa tenue, elle inspirait à ses compagnes le désir de l'imiter. Après être restée quelques années à Montagnac, sentant que la vie n'allait pas à sa piété et à son dévouement, Mélanie fit connaître à son père et à sa mère, son désir d'aller rejoindre sa sœur à Ste Foi. La première de suivre son attrait qu'elle sentait bien lui venir de Dieu, lui fut bientôt donnée, et le 17 février 1872, notre pieuse jeune fille entrait comme prétendante au Noviciat de Périgueux. Bientôt, elle fut appréciée de ses compagnes, et des Supérieures, qui n'hésitèrent pas à l'admettre à la prise d'habit le 24 avril de l'année suivante. La grande faveur, que Dieu lui accorda, augmentant sa reconnaissance, Mélanie, appelée désormais Sœur Marie Etienne travailla avec un nouveau zèle et une plus grande ferveur à sa propre sanctification d'abord, puis au bien général par le bon exemple, et le dévouement qu'elle mettait à faire toutes choses de son mieux. L'année de son noviciat écoulée, notre édifiante novice, fut appelée à se consacrer à Dieu par les vœux de religion, ce qu'elle fit, avec une joie indicible le 7 avril de l'année 1874.

Peu de jours après cette époque, si mémorable pour notre bonne Sœur Etienne ; la nouvelle professe fut désignée pour soigner les malades de l'hospice

De Bagnères. Pendant six ans, elle se livra à cet emploi avec un zèle, si non, au-dessus de ses forces physiques et morales, au moins au-dessus de ses forces physiques ; sa santé en fut délicate naturellement, s'affaiblit sensiblement, et donna bientôt des craintes sérieuses, que bientôt, malgré les soins dévoués de ses sœurs, ne tardèrent pas à ~~la~~ dégénérer en pénible certitude.

Notre bonne Sœur Rheinne suivit les exercices de la communauté autant que ses forces le lui permirent. Vers la fin d'octobre 1879, elle eut un évanouissement qui fit craindre qu'elle mourut même avant l'arrivée du Prêtre ; elle fut bien vivace à Dieu ; mais à partir de ce moment, notre chère malade dut garder la cellule. La pensée de sa mort prochaine ne la quittait plus. « C'est une grande grâce que cet avertissement, que le bon Dieu m'a donné ; » nous disait-elle souvent. Je vais plus que jamais me préparer à bien mourir ! Elle regrettait la vie cependant ! elle était si heureuse au milieu de ses sœurs ; ne travaillait-elle pas au service du bon Maître ? Douée d'une nature délicate, même délicatesse, notre chère Sœur Rheinne, sentit plus qu'une autre peut-être les amertumes de la souffrance et de la mort qu'elle prévoyait. Vers la fin de décembre, la bonne Mère de Chaspuig dut s'absenter, pendant quelques jours. Ah ! nous disait-elle, qu'elle épreuve pour moi, si je meurs pendant son absence ! Le bon Maître permit, pour donner sans doute, une occasion de mérite à notre chère malade, qu'une nouvelle faiblesse la mit en danger de mort, durant le court voyage de la Supérieure.

Ce ne fut pas sans une grande émotion et quelques résistances qu'elle accepta l'Extrême Onction, elle ne voulait pas mourir sans sa bonne Mère Supérieure. La grâce triompha comme toujours dans cette âme simple et candide, et elle se prépara à recevoir le sacrement des mourants, avec sa fervente accoutumée. Dès ce moment, la pensée de la mort ne l'affligea plus, ses souffrances semblèrent adoucies par la pensée du ciel ! Parfois cependant, la nature réclamait ses droits ; mais bientôt la grâce reprenait le dessus : Pardonnez-moi ; disait-elle souvent aux sœurs qui la soignaient avec le plus affectueux dévouement ; je suis mon enfant et peu généreuse ! eh ! nous dit-elle après une échappée de nature ; que ne puis-je recevoir de nouveau l'Extrême-Onction, elle me purifierait de tant de fautes qui déplaisent à Notre Seigneur ; que mon purgatoire sera long ! .... Vous prierez pour moi, mes sœurs ? .... Elle revoit souvent les sacrements de pénitence et d'eucharistie avec sa tranquillité habituelle. Elle nous dit un jour : « Je ne sais plus que faire pour me préparer à bien mourir. Que feriez-vous à ma place ? .... Sa ferveur, sa piété ne firent que augmenter à mesure qu'elle approchait de sa fin. La veille de sa mort, elle demanda pardon aux sœurs réunies autour de son lit. Notre bonne petite Sœur Rheinne, conserva sa parfaite connaissance jusqu'à son dernier soupir. Après les prières de la recommandation de l'âme auxquelles elle s'unit, notre chère mourante invita la Mère à faire la consécration au Sacré Cœur de Jésus, puis à la Ste Vierge, à St Joseph, à St Ange Gardien. Une des sœurs, vivement émue de sa ferveur, au milieu de ses grandes souffrances dit tout bas à la Supérieure : « Que ce passage est douloureux et pénible ! .... Notre chère Sœur Rheinne répondit aussitôt : « Il est donc quand même aller à Jésus ! .... Chère Sœur, la pensée du ciel l'absorbait toute entière, elle ne pensait plus à ses

souffrances, tant il lui tardait de s'unir pour toujours au céleste Epoux qu'elle aimait et ne pouvait plus craindre!

Elle continuait à prier, à réciter avec la sœur qui veillait auprès d'elle les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition, avec une ferveur angélique, et après avoir renouvelé ses vœux, elle rendit son âme à Dieu dans les bras de sa bonne Supérieure

Le 26 Janvier 1881.

Mère Pichon, Supérieure du Touin au Touin. Périg.

La vertu des saints est une délicate fleur qui croît sous l'ombre de l'humilité, et dont le parfum discret lui même ne révèle qu'une faible partie du trésor précieux d'où émanent son arom et son baume virginal. Telle a été la vie de la vénérable Mère Pichon, toute ensevelie sous l'ombre de l'humilité, il ne nous a pas été donné de connaître l'étendue et l'héroïsme de ses vertus; le Seigneur n'a soulevé pour nous qu'un coin du voile mystérieux qui recouvrait cette belle âme, et nous n'avons pu qu'entrevoir le pur éclat d'une vertu dont le ciel se réservait l'entière et radieuse vision.

Nous trouvons dans la jolie petite ville de Mareuil, le berceau de l'aimable enfant, que nous appellerons tout d'abord, Marguerite Pichon; sa naissance fut assurément une bénédiction que le Seigneur donna à sa famille. Pieux et solides chrétiens, ses excellents parents méritaient bien que le ciel confiassent à leur prudente direction cette nombreuse phalange d'enfants qu'ils élevèrent si chrétiennement. Entre tous le Seigneur se choisit deux élus. L'aînée des filles qui, par ses vertus et son éminent esprit de sagesse fut appelée à diriger la communauté comme première Supérieure Générale. Dans d'autres circonstances, la congrégation lui a rendu le filiale hommage de sa gratitude; elle a exalté ses vertus, aussi n'effeuillerons nous aujourd'hui au souvenir de son dernier adieu, que l'immortelle fleur du regret et de l'espérance! La deuxième fille, la jeune Marguerite, fut elle aussi choisie par le divin Epoux. Dès son jeune âge, ce désir commença à se manifester. Ennemie des plaisirs bruyants, sérieuse et grave même dans ses jeux enfantins, elle laissait entrevoir que la futilité humaine n'aurait jamais aucun empire sur son âme. Elle grandit en effet, et la sagesse se développant en elle, avec les années, la grâce du divin appel vint enfin couronner cette radieuse adolescence.

La Congrégation hospitalière des Sœurs de Ste Marthe répondit aux élans de son cœur compatissant; elle entra dans cette sainte Communauté, qui avait alors sa résidence à l'hospice de Périgueux; le champs était vaste, et là, son zèle trouva de quoi satisfaire sa ferveur, elle se dépensa courageusement. Elle fit son noviciat avec le sérieux, la gravité qu'elle apportait à tous ses actes

mais plus particulièrement à ce qui concernait et le salut de son âme, et la sanctification du prochain. Grâce à son infatigable dévouement et à celui des ~~infa~~ vénérables sœurs qui l'entouraient, la maison de l'hospice prospérait de jour en jour, les pieuses libéralités de ces saintes mères des pauvres accroissaient de plus en plus le patrimoine des indigents, et cette maison naguère dénuée de tout, commençait à pouvoir étendre le rayon de son zèle, quand la tourmente vint briser les espérances de nos bonnes et dévouées mères.

Pour mille raisons inconnues à la prudence humaine, mais dont Dieu avait le secret et dont il fut le miséricordieux instrument, le départ de ces excellentes religieuses fut réglé par l'autorité. Le coup fut douloureux à toutes, mais il fut encore plus déchirant à notre excellente mère Péchon, dont l'âme délicate sentait si bien les tortures de cette nouvelle croix. Fixée par l'amour le plus fort et le plus véhément à cette pieuse maison, ses forces humaines trahirent son courage et quand l'heure du départ sonna, on dut emporter dans une voiture celle dont l'amour s'était élevé encore plus haut que le courage. Hélas! il fallut bien des jours pour atténuer dans le souvenir de cette bonne mère, les cruelles angoisses de cette séparation; elle était loin de son cher hospice, mais son cœur ne cessait d'y habiter. La nuit même, durant ses longues heures d'insomnies il lui semblait encore se retrouver auprès de ses pauvres, et quand la fatigue abaissant ses paupières, lui fournissait un sommeil réparateur, elle entrevoyait à travers le voile d'un songe mystérieux le bonheur que la réalité ne pouvait plus lui donner.

Beaumont fut la première résidence où nous la voyons au sortir de l'Hôpital. Là, pendant trois ou quatre ans, elle dépensa au service des malades la même ardeur qu'elle apporta plus tard, dans l'emploi qui lui fut confié au petit Séminaire de Bergerac.

Envoyée à Mussidan en 1838, comme Supérieure de l'hospice, elle remplit cette nouvelle charge avec une sagesse et une intelligence qui lui concilièrent bientôt l'estime et l'affection de tous. Sous son habile direction l'établissement entra dans une véritable voie de prospérité; construction, agrandissement des jardins, réparation de la Chapelle, tout fut fait en peu de temps et avec facilité, car les bourses lui étaient ouvertes comme les cœurs et un désir de sa part était sacré pour les bonnes âmes de la paroisse.

Bonne et dévouée pour ses pauvres, sa sollicitude se prodiguait aux enfants de l'Externat, engagée par ses œuvres et ne pouvant elle-même s'occuper des études, elle donnait aux religieuses chargées de cette mission, les meilleurs conseils et les soins les plus délicats. Elle voulait qu'autour d'elle tout se fît bien, c'est-à-dire avec un grand esprit de foi, vigilance et exactitude. Pendant trente-cinq ans, la douce et bienfaisante houlette fut bénie des habitants de Mussidan, on commençait déjà à se bercer de la douce espérance qu'elle n'abandonnerait jamais le troupeau, qui lui était si cher. A vrai dire, si elle n'eût consulté que son cœur il en eût été ainsi mais la voix de l'Obéissance avait parlé; le suffrage de ses sœurs l'appelait

Supérieure à la communauté du Tonin, et il fallait dire un dernier adieu à cette maison où tout lui était si chère à tant de titres.

Dans cette nouvelle dignité, au milieu de ses anciennes vétérantes de la grande phalange du Seigneur, elle fut plus que jamais la bonne, la bien bonne Mère Pichon. C'était vraiment un spectacle édifiant de voir chaque jour ces pieuses religieuses, presque toutes octogénaires venir humblement solliciter les plus minimes permissions; s'en était un vraiment admirable aussi que de contempler la cordiale bonté dont elle ne cessait de les entourer. Sous un extérieur froid, sévère même, elle cachait une délicatesse de sentiments, une charité dont ses sœurs n'ont pu révéler qu'une faible partie. Quoique brisée par une maladie d'estomac qui consumait visiblement ses forces, la bonne Mère était toujours aussi fidèle à la prière et au devoir; d'une délicatesse de conscience, qui fut pour elle un grand tourment, elle apportait à la réception des sacrements la plus scrupuleuse préparation.

Elle avait cette grande foi qui lui faisait ne rien voir de petit dans ce qui concerne le service de Dieu. D'ailleurs très sévère pour elle, elle s'accomodait parfaitement aux faiblesses des autres; sa charité savait toujours trouver une excuse, et son cœur simple et droit ne chercha jamais que la sainte union et la paix. Hélas! précieux flambeau, sa clarté devait bien vite nous être ravie au début de l'année 1880. Des symptômes aggravants se manifestèrent dans sa maladie, des crises violentes se répétèrent fréquemment, et un affaiblissement général commença dans l'esprit de l'excellente Mère à être le sinistre pronostic d'une fin prochaine. Souvent elle avait communiqué ses craintes à ce sujet à l'une de ses sœurs, dont la confiance et l'amitié était une des plus douces joies de sa vie. « Je sens que je m'en vais » disait-elle avec un accent de conviction, et comme cette dernière essayait de la rassurer et de raviver les pâles lueurs de son flambeau: « Non, non, répétait-elle, je le sens, quelque chose me le dit, je dois bientôt mourir. Et comme pour accentuer encore plus ses prévisions, elle fit alors toutes ses recommandations, toutes ses demandes de messes et de prières. Pourtant à cette heure elle n'était ni plus souffrante, ni plus affaiblie que les autres jours.

Pendant les trois mois qui précédèrent sa mort, la pensée de sa fin prochaine reparaissait à chacun de ses entretiens; elle en parlait avec une expression résignée mais profondément saisie des alarmes de ce dernier et mystérieux passage.

Enfin le 26 au soir après avoir assisté au salut du Saint-Sacrement et fait pieusement ses prières d'usage, elle se disposait à son repos, lorsque se sentant ce soir un peu plus faible que de coutume, elle appela la bonne sœur, pour laquelle son âme ne connaissait aucun secret: « Ne vous couchez pas; lui dit-elle; car je connais que je vais bientôt mourir; et en prononçant ces mots elle jeta sur sa fidèle gardienne un regard triste et profond qui, hélas! renfermait probablement son dernier et douloureux adieu.

Aucun accident ne se manifesta dans la soirée, et paisiblement endormie elle semblait reposer d'un sommeil tranquille quand à moitié éveillée tout à

-coup par une violente et dernière crise, elle appela ses sœurs, demanda un prêtre, et commença à entrer dans l'agonie. Hélas! la suprême lutte ne dura que quelques instants; elle ne put selon son désir recevoir la bénédiction du Prêtre; quand il arriva tout était fini pour la terre, mais l'hôte divin qu'elle avait reçu le jour même l'attendait au ciel, où elle allait recevoir la couronne immortelle que ses vertus et sa sainteté lui avaient si justement acquise.

Le 26 Janvier 1881.

Sœur Lidya Lescure

Noviciat.

Cécile Lescure naquit à Rouffignac (Dordogne) de parents d'une piété rare, surtout pour des habitants de la campagne; cette enfant sur laquelle le Divin Sauveur avait des vues particulières de miséricorde et d'amour, se prêtait avec joie à tout ce que sa pieuse mère demandait à son enfance; douée d'un heureux naturel, que secondait si bien sa sainte famille, la petite Cécile passa sa vie d'enfant et d'adolescente dans le calme et la paix; elle était heureuse d'aller à l'église, prier Dieu, elle s'y tenait modestement recueillie, et ne trouvait jamais le temps trop long; très active et bien soigneuse, elle aidait sa mère dans les soins du ménage, et ne trouvait pas de plus douce jouissance que d'obliger et de se rendre utile par son travail.

Après sa première communion qu'elle fit avec la plus grande ferveur, elle se loua chez de bons habitants de l'endroit, qui, pieux et bons, la laissèrent libre de continuer à remplir ses devoirs de chrétienne; ce fut là, que, grâce à la bonne direction qui lui fut donnée par son Directeur, Mr l'abbé Boulen, elle eut la première idée de se consacrer à Dieu; puis ensuite Monsieur le curé de Rouffignac fit les démarches nécessaires pour faciliter son entrée à la communauté de Ste Martha. Sa requête ayant été acceptée, elle entra le 17 Juin 1878 en qualité de postulante converse. Sans perdre le temps, toujours si précieux, la jeune prétendante se mit à l'œuvre de sa perfection avec une volonté sérieuse et constante. Habituée à vivre à la campagne, il lui en coûta pour s'habituer à la vie sédentaire de communauté; la chose à laquelle elle se fit le plus difficilement fut de porter des bas dans ses souliers, c'était pour elle une mortification des plus grandes et des plus continuelles, mais elle était heureuse d'avoir cette occasion de souffrir continuellement, et pour tout au monde elle n'aurait pas changé sa position, pour celle de la plus heureuse. Son année de noviciat écoulée à la satisfaction générale, elle fut admise à se revêtir du saint habit de novice le 27 septembre 1879; il n'y eût, qu'une voix dans toute la communauté pour proclamer son obéissance prompte et aveugle; pour elle, l'obéissance était sa vertu favorite, aussi à la première injonction, partait elle toujours la joie sur le visage et la paix dans le cœur, avec la disposition

D'exciter à la ferveur la chère communauté. A la chapelle on eut dit un ange remarquait devant la majesté Divine, elle était entièrement absorbée par l'amour de son Dieu, elle désirait ardemment qu'Il fut aimé et adoré par tous les hommes.

Elle était très Edifiante pour n'être pas admise à la profession après l'année de postulat écoulé; ce fut le 30 Septembre 1880, qu'elle eut l'insigne faveur de se consacrer pour toujours à Jésus, son céleste Epoux; avec qu'elle Douce ivresse elle prononça les Saints vœux qui la liaient à Jésus son bien aimé, elle était fondue en Dieu, on ne pouvait et on pouvait que de son immense bonheur!....

Pour combler la mesure des grâces que Dieu lui avait accordées, Il permit qu'elle fut gardée à la maison-mère, pour y remplir l'emploi de Lingère. on sait Dieu, sans crainte d'aller trop loin pour la vérité, que toujours elle fut avec une régularité parfaite son emploi, on peut Dire ses emplois, elle s'acquittait de tout: ce dont elle était chargée avec un zèle et un Dévouement qui n'avaient d'égal que sa Douce piété. Le silence était strictement gardé par notre chère petite sœur Lydie, qui ne s'interrompait même pas, quand la enfants, qu'elle gardait quelquefois le matin, la harcelaient de questions, aussi les enfants qui sont bons juges, la surnommaient elle déjà: la petite sainte:

Il arrivait parfois qu'au milieu d'un travail pressant, une sœur gardienne venait la chercher, pour lui faire faire quelques commissions en ville; aussitôt elle laissait tout travail et partait leur toujours sans faire de bruit, il n'est pas arrivé une seule fois de découvrir sur sa physionomie la moindre altération, la plus petite contrariété, il y avait vraiment plaisir de la voir suivre sereine D. St Basile guidée. son esprit de mortification ne le Edifiait pas aux autres vertus de notre jeune professe, un petit trait entre mille Du même genre en donnera une idée: A l'époque du premier de l'an, on croque aux plaisirs quelques bonbons que nos supérieures font heureux de nous donner, Sœur Lydie est sa part comme toute, et part quelquefois avec complaisance elle pensa le esprit de mortification jusque à n'en pas garder un seul, tout fut distribué par elle aux enfants de l'asile.

Un jour qu'elle avait grand chaud, en sortant de la buanderie, elle alla, selon sa coutume, garder les petites filles du pensionnat et comme l'air se trouvait très vif, elle eut immédiatement point de côté point violente, qui augmenta si rapidement que dès le lendemain, il ne lui fut plus possible de faire un mouvement, ne pas prendre aucune nourriture. Pendant les cinq ou six jours que dura sa maladie, on ne l'entendit jamais murmurer une plainte ni manquer de plus légère impatience, tout espoir de la sauver étant perdu, on lui administra les sacrements des mourants, puis on lui fit connaître selon son désir, prononcer ses vœux perpétuels, après quoi elle rendit doucement son âme à Dieu, après cinq mois et Demi seulement de profession; on peut dire Elle a fourni une longue carrière.

Le 17 Février 1881.

Sœur Claire Soulard

Eymet

Marie Soulard, Sœur Claire en religion, naquit à Lauzun (Lot-et-Garonne) de parents recommandables, qui l'élevèrent dans les pratiques de la religion. La gêne s'étant fait sentir, par suite des besoins d'une nombreuse famille, chacun des enfants dut s'industrier pour gagner sa vie; Marie Soulard apprit à coudre, et dans peu de temps apprit si bien qu'elle fut appelée à travailler dans les meilleures familles, grâce à sa bonne réputation de fille modèle.

Comme Dieu à ses élus dans toutes les conditions, il se servit, pour l'attirer à Lui, du renom de sainteté de notre Vénérée Mère de Marobert. Admise dans le couvent pour travailler à la confection du costume des nombreuses pensionnaires qui s'y trouvaient à cette époque, Marie fut émerveillée de la douce fermeté de la bonne Mère, de l'entente des Sœurs, et du bon esprit qui régnait parmi les élèves de l'établissement. La grâce agissant en elle, Marie connut le vide des choses humaines, et résolut d'entrer dans une maison qui paraissait être le parvis du ciel. Ce fut pour cette jeune personne à l'imagination vive et au cœur ardent, un attrait irrésistible. Sur sa demande, elle entra au noviciat en février 1826. Le 6 février 1827, elle fut admise à la prise d'habit, faveur à laquelle elle soupirait depuis longtemps. Employée aux soins des pauvres dans l'hôpital d'Eymet, rien n'échappait à sa perspicacité; elle s'y dévoua tout entière, et son dévouement aussi éclairé qu'ingénieux, semblait trouver des charmes dans le pansement des plaies, comme dans le nettoiement des malheureuses victimes que le vice et la malpropreté dégradent doublement. C'était alors sa bonne fortune, et jamais elle ne parut plus heureuse que dans cet exercice, qui n'a rien d'attrayant pour la nature. Désormais elle a fait ses preuves, et elle peut se présenter à l'autel du Seigneur, pour prononcer ses vœux de religion. Sa profession eut lieu le 8 Mai 1828.

Bientôt elle dut quitter le cénacle pour aller porter son zèle intelligent sur un nouveau champ. Elle fut envoyée à Villefranche de Bélvès, où se sont écoulés vingt cinq ans de sa vie religieuse. Les pauvres de cet hôpital, s'il en existe encore, se rappellent ses bons soins. Combien de fois n'a-t-elle pas soigné le corps de malheureux esclaves du péché afin de pouvoir s'insinuer dans les cœurs et gagner ainsi des âmes à Dieu!

Douée d'une propreté remarquable, image de celle de son âme, elle tenait admirablement les salles et le linge de cet hôpital, qui n'a d'autre luxe que la propreté.

Un jour, de hauts fonctionnaires, étant allés visiter l'établissement de Villefranche, furent émerveillés de sa bonne tenue, et, après visite faite à l'hôpital, lui dirent gracieusement: « Ma sœur, si cet hospice est pauvre, il est remarquable de propreté. »

Rappelée à la maison d'Eymet en 1854, elle fut chargée de la tenue du linge, tout propre

que sale de la communauté, aussi bien que de la propreté de la maison en général. Il fallait la voir, le balai à la main, et la groule aux pieds, balayant depuis le bas de la maison jusqu'au grenier, qu'il n'était pas indifférent de visiter, et qu'en 1878, notre Vénérée Supérieure générale voulut bien examiner avec notre chère sœur balayeuse. Souvent les sœurs lui disaient en riant dans l'exercice de son emploi: « Je crois qu'au ciel, vous aurez un balai. » Non pas un balai, répondit-elle, mais une couronne. »

C'est dans ces divers emplois que la mort est venue lui ouvrir les portes du ciel, nous l'espérons. Atteinte en février d'un mal léger, elle fit à Dieu le sacrifice de sa vie. Le 3 Mars 1881, à la suite d'une maladie de sept jours seulement, elle rendit sa belle âme à Dieu, à l'âge de 76 ans, dont elle en avait passé 52 en religion.

Le 3 Mars 1881.

Sœur Emérite Treifeil.

Hospice-Bergerac.

Marguerite Treifeil naquit le 28 septembre 1844. Ses parents honnêtes paysans de la plaine de Domme élevèrent leur petite Marguerite dans les sentiments chrétiens que tant de parents de nos jours ne savent plus inspirer à leurs enfants. La première enfance se passa au sein de sa famille, sous l'œil de sa mère, qui savait lui faire éviter les écueils où sa jeune âme aurait pu se heurter. Bien petite encore, elle fut envoyée en classe à Domme, chez une vieille demoiselle, qui par son âge, son caractère, sa famille avait une certaine influence dans l'endroit; là, elle apprit simplement à faire quelques prières, à lire un peu, et à coudre, mais elle y conserva ses bons sentiments, c'était beaucoup.

Après sa première Communion, la jeune fille fut placée en apprentissage, chez une jeune ouvrière, très-bien sous tous les rapports, qui ne pouvait que lui suggérer, en la lui faisant aimer en elle, elle ne put rester là tout le temps que dura son apprentissage, sa maîtresse étant partie pour le couvent, Marguerite fut obligée de chercher ailleurs pour finir son apprentissage.

Arrivée à l'âge de 18 ou 20 ans, elle se serait placée dans le monde, si elle avait trouvé une position avantageuse, alors encore, elle n'avait pas entendu la voix du divin Maître, qui ne l'appelat que quelques années plus tard; aussitôt qu'elle eut compris que la vie religieuse, était plus parfaite et plus sûre, que la vie du monde, elle pria les sœurs de Domme de vouloir bien faire part de son désir à la Supérieure de Ste Marthe de Périgueux. La pauvre jeune fille, ne savait pas, qu'il fallait au moins savoir écrire pour être sœur de Chœur, elle ne put donc être acceptée. Après avoir réfléchi sérieusement sur ce qu'elle avait à faire, Marguerite demanda aux sœurs de Domme de la prendre comme pensionnaire, bien qu'elle eût 24 ans; notre héroïque jeune fille se mit alors sur les bancs, et commença à écrire comme si

elle n'avait eu que 7 ans. Elle eut bientôt appris à écrire et à compter, aussi son séjour en pension ne fut-il que de quelques mois, pendant lesquels elle fut bonne polie, dévouée, obéissante, complaisante tant envers les enfants qu'à l'égard des Sœurs. L'obstacle qui l'avait empêchée d'être admise au noviciat étant levé, Marguerite y entra le 15 septembre 1869. D'un caractère énergique et dévoué, elle se mit à l'œuvre résolument, se prêtant de bonne grâce à tout ce qu'on lui demandait, à tous les travaux pénibles de la maison; très adroite pour la couture, elle fut employée le plus habituellement à l'ouvrage manuel; son instruction étant très bornée, elle se mit à l'étude avec bonne volonté, bien que cette occupation eût peu d'attrait pour ses dispositions, son grand désir de se rendre utile lui faisait surmonter le dégoût naturel qu'elle y avait.

Le 17 octobre 1870, elle fut admise à la prise d'habit et à partir de ce moment elle redoubla d'efforts pour extirper ses défauts, son naturel vif et original lui livrait parfois de rudes assauts; elle les soutint avec courage et soumission entière à la volonté de celui qui l'avait appelée à sa suite. Son année de noviciat écoulée, elle prononça joyeusement ses vœux, le 4 octobre de l'année 1871. Après cet acte solennel, elle dit adieu à son cher noviciat, pour se rendre où l'appelait l'obéissance, à l'hospice de Bergerac, c'était près des déshérités de la fortune et de la santé que devait désormais s'épancher son zèle et son dévouement. Pendant dix ans, elle remplit cet emploi avec l'énergie de son naturel ardent quelques pénibles que fussent les malades, elle était toujours près d'eux bonne et charitable et savait à propos leur inculquer les sentiments chrétiens, qu'elle leur désirait.

Notre chère Sœur Emérite souffrait beaucoup depuis plusieurs années, mais douée d'une énergie et d'un dévouement rares, elle ne consentit à prendre quelques soins et un peu de repos que lorsqu'elle ne pouvait pas s'en dispenser. Elle poussa trop loin ce besoin d'action et de zèle et compromit sa santé par des imprudences et par manque de simplicité. Comme tant de personnes, notre chère sœur avait les défauts de ses qualités. Sa nature originale lui fournit l'occasion d'acquérir beaucoup de mérites et excusa sans doute auprès de Dieu, comme auprès de ses sœurs bien des actes qui ne paraissaient pas irréprochables. Elle ne comprenait pas que la santé est un don de Dieu, que ses créatures ne sont pas libres de compromettre, surtout quand par la profession, elles sont devenues membres d'un corps religieux voué aux œuvres de zèle toujours laborieuses et pénibles.

Le mal faisant de rapides progrès, le visage pâle et amaigri trahit ses souffrances et, la faiblesse augmentant, elle dut forcément s'arrêter. Alors elle comprit, mais trop tard, que la santé est un don précieux. Elle aurait tant voulu travailler, se dévouer encore, soigner ses malades, les préparer à bien mourir!... Le médecin déclara bientôt que la maladie était mortelle, et ne serait pas de longue durée, c'était une phthisie galopante. Notre Sœur Emérite gardait le lit depuis une quinzaine de jours seulement, lorsqu'une crise nous fit craindre une mort immédiate. C'était la grâce du signal de départ. L'illusion n'était plus possible. Mère Sophie proposa l'Extrême onction à la malade: « Je le veux bien ma mère, puisque vous le désirez, mais je ne suis pas à la mort. » Elle vécut encore une quinzaine

De jours, pendant lesquels elle s'unissa la communauté pour le changement extérieur qui s'opéra en elle. Quelqu'un qui ne l'eût pas connue aurait pu la prendre pour une personne d'un naturel calme et doux. Si l'on lui échappait une parole un peu vive, elle se reprenait aussitôt et la répétait avec douceur. Comme elle était reconnaissante pour les soins qu'on lui donnait; comme elle appréciait l'heureux avantage de mourir en communauté. On eut dit qu'elle voulait faire mourir, dans le peu de temps qui lui restait à vivre, tout ce qui pouvait tenir tout à fait le naturel, et l'édifier ses sœurs des petites peines qu'elle avait pour leur exemple. Oh, disait-elle quelquefois avant sa mort: que l'on y voit clair, quand on va mourir! C'est bien la peine de s'estimer et de vanter la nature. Si Dieu me redonnait la santé, il me semble que je ne voudrais travailler que pour lui plaire!... que faisons-nous en suivant notre activité naturelle, nos goûts, notre volonté?....

Elle reçut le plus souvent possible la Ste communion et ne se lassa à la fin en viatique que quand il lui fut impossible de faire autrement. On a tant besoin du bon Dieu, nous disait-elle, quand on souffre!.... Ses frère et sa sœur vinrent la visiter, cette dernière resta quelques jours auprès d'elle, mais pressée pour aller consoler sa mère.

Notre chère sœur Lucille mourut entourée de sa famille religieuse qui perdait en elle une sœur toute dévouée au service de Dieu et des pauvres. Elle était dans le délire depuis deux jours quand la mort arriva. Mais elle était juste; elle avait fait généreusement le sacrifice de sa vie, son dernier désir fut d'être enterrée comme ses chères pauvres. «Ne me mettez pas de fleurs, nous dit-elle, hélas! je ne le mérite pas. Pourvu que Dieu me couronne au ciel, cela me suffit.» Le céleste Epoux qui aime à trouver l'humilité dans le cœur des âmes qui lui sont consacrées exauça le désir de notre chère sœur, qui fut un enchaînement de circonstances rapides accompagné à sa dernière demeure que par un très petit nombre de personnes. L'enterrement coïncidait avec le sermon du charité à N. Dame, le Clergé et les Ecoles y assistaient. Nous avons la confiance que Dieu a exaucé complètement son désir, en la couronnant Lui-même au ciel.

Le 30 Mars 1881.

Sœur Azilé Blanchard

Novice.

Blanche Blanchard est née à St Aubin-Sénieur le 15 Décembre 1850, l'avant dernier jour de l'octave de l'Immaculée Conception et peut-être la Ste Vierge la choisit-elle dès lors pour Sœur Servante dans la famille unie de ses enfants privilégiés. Plusieurs malheurs, graves contrariétés, vinrent la Providence lui faire une grande guerre, en frappant à la vie religieuse, leurs enfants, elle était toute soumise, mais ne voyait pas cependant de remède trop prématuré à ces pénibles épreuves, lorsque deux de ses chères filles qui avaient fait le vœu de mariage qu'elle. Plusieurs fois

racontés par elle quelques temps avant sa mort montrent assez ce qu'elle était alors.
Sa mère mourut lorsqu'elle était encore jeune. Sa vocation paraît il date de cette époque; son cœur se sentit bien seul et résolut dès lors, dans le secret de son cœur, de trouver d'autres mères pour guider sa jeune inexpérience; elle les trouva bientôt.
Placée à Bergerac chez une vieille demoiselle, amie de nos Vénérées Sœurs de la Miséricorde, elle soigna sa maîtresse avec un zèle que rien ne ralentit; mais aussi ne voyait-elle pas à ses côtés les dignes religieuses dont elle enviait le titre de fille, et qui lui enseignèrent que le véritable dévouement ne se trouve que dans une âme attachée au divin Maître. Sa vocation se fortifia; à la de Mlle x, elle eut le bonheur d'être admise au noviciat de Périgueux, ce fut l'avant-veille de la fête de St Joseph, elle voua dès lors à ce grand saint, un culte, que nous retrouverons bien ardent dans ses dernières années. La nouvelle arrivée, détachée de toute sollicitude et responsabilité, se montra jeune fille rieuse et un peu étourdie au milieu du joyeux noviciat.
Le 25 Mars 1870, elle eut le bonheur de revêtir le saint habit religieux, et reçut le nom de Sœur Aoïte, à cause du St Patron de sa paroisse, la délicate bonté de ses Supérieures leur fit faire cet ingénieux rapprochement. Elle était alors dans sa vingtième année. Son noviciat dura jusqu'au 1er avril 1872; son enfantillage ingénu fut le motif de ce retard. Mais à partir de ce moment, la nouvelle religieuse se mit sérieusement au travail de sa perfection. Chargée de la lingerie du Pensionnat, elle mit tout son cœur à bien remplir cet emploi; le réfectoire, le soin des élèves malades lui furent aussi désigné elle s'acquitta de tout d'une manière bien satisfaisante. A point nommé ce qui était nécessaire à chacune était régulièrement donné; elle n'oubliait rien, et dans son grand zèle pour le bon entretien de la garde-robe des élèves, elle les grondait peut-être plus que sa charge ne le lui permettait, mais les espiègles ne tremblaient guère, persuadées qu'elles étaient que, quelques minutes après le visage de notre chère Sœur serait aussi joyeux qu'avant l'accident; cela arrivait infailliblement, et chaque sœur du Noviciat voit dans ses souvenirs l'air riant de Sœur Aoïte passant et circulant dans les corridors avec un mot agréable lorsqu'on lui demandait un service. Si une observation lui était faite, un mot un peu rude prononcé, on savait d'avance que cela n'irait pas plus loin et qu'aucune rancune n'entrerait dans son cœur.
Vers 1877, notre bonne petite Sœur souffrait parfois de la poitrine; mais jamais le courage ne lui fit défaut. Ses Supérieures voyant ses forces faiblir la déchargèrent de son emploi; elle pensait que ce serait pour un temps, bientôt on vit que c'était définitif. En 1880 de nouvelles douleurs vinrent aggraver son état. Toujours patiente, elle entrevit un terme prochain et se réjouit de sa mort, d'abord dans le secret de son cœur, ensuite avec les plus intimes. Mais le mal devenait de plus en plus grave; souvent elle fut à bout de courage, et Dieu lui-même se plut à lui enlever cet espoir si doux, de le voir bientôt dans le séjour de la paix. Une crainte affreuse s'empara de son esprit vers la fête de Noël: la mort ne lui apparaissait plus que lugubre, environnée d'un appareil terrible. Elle se rendit, défaillant

-lante aux pieds de St Joseph : « O Père St Joseph ! lui dit-elle, en vous j'ai toujours eu confiance je vous ai toujours bien prié, veuillez, je vous en conjure éloigner de moi ces sombres pensées, faites que je voie la mort avec calme et bonheur, comme autrefois, ayez pitié de votre enfant !... et vous, ma bonne Mère ! secourez votre enfant !.....

Sa confiance fut exaucée, le calme revint avec un amour plus grand pour ses augustes Protecteurs. L'année 1881 s'ouvrit mais le sacrifice était fait et la victime souffrait en silence. Elle n'avait rien qui l'ennuyât, aussi répétait-elle souvent : « Je voudrais vite mourir !... maintenant j'ai tout dit, plus rien ne m'ennuie !... » A une sœur qui lui demandait ce qu'on pensait des choses de la terre à son lit de mort, elle répondit avec un profond dégoût : « Combien elles sont peu de choses, qu'il faut être fou pour s'y attacher ! avoir travaillé pour Dieu ; voilà ce qui satisfait à cette heure. » Et elle parlait de sa mort avec un calme, un bonheur qui ravissait. Elle demanda les derniers sacrements. Après l'extrême-onction elle pria Mr l'aumônier de demander pardon en son nom à toute la communauté, pour les manquements qui auraient pu scandaliser ; elle manifesta son grand bonheur de mourir religieuse ; puis se tint bien tranquille unie à son Dieu. Le lendemain et les jours suivants comme les souffrances augmentaient et surtout l'étouffement, on prévit un fin prochaine : « Demandez au bon Dieu qu'il me fasse mourir, répétait elle à ses sœurs, vite, vite, vite !.. Son vœu fut enfin exaucé, et à peine le soleil du 10 Mai était-il levé, que son âme s'envola vers les célestes régions, dans un calme ineffable. Sa physionomie était souriante et angélique, en tout l'expression de sa vie.

C'était la neuvième victime que la mort venait moissonner dans nos rangs depuis la dernière retraite. Puisse cette visite si fréquente à notre chère Congrégation, nous détacher nous-même dès maintenant de ces riens d'ici-bas : On ne meurt jamais mieux que lorsqu'on s'y est exercé par un renoncement de chaque jour.

Le 10 Mai 1881.

Sœur Thérèse Cousset

Monparier.

Nancy Cousset, en religion Sœur Thérèse, naquit à Monparier le 9 Juin 1804. Au baptême elle reçut le nom de Jeanne, elle appartenait à une famille très-honorable et très-respectable par ses principes religieux. Son père se nommait Guillaume Cousset et sa mère Jeanne Bonis. Nancy avait à peine quatre ans, lorsque ses parents la confièrent à une de ses tantes, Mère Bousquet, Supérieure de la Communauté de Monparier qui eut soin de l'élever dans l'amour et la crainte de Dieu, ainsi que quatre autres de ses sœurs, dont deux ont été religieuses à Nevers. Elle fut confirmée la même année, et nous a souvent raconté, qu'elle tenait un gâteau d'une main et de l'autre son linge de confirmation. Le jour de sa première Communion, lui apporta les joies les plus pures ; dès lors, Jésus Eucharistie devint l'objet de ses plus ardents désirs. Mais

Bouquet la gâtait un peu, et Sœur Térèse qui pressentait que cette âme serait un jour appelée à la vie religieuse, mettait tout en œuvre pour lui donner une éducation convenable à sa future vocation; mais son zèle et son dévouement étaient entravés par les faiblesses de la tante de notre petite Thérèse, qui ne voulait pas consentir à ce que sa nièce fut contrainte à une étude trop sérieuse; aussi Sœur Thérèse n'a jamais eu qu'une instruction bien médiocre. Le défaut de cette étude contribua sur la volonté de charité et d'humilité qu'elle a toujours pratiquées fidèlement et héroïquement même dans les circonstances les plus difficiles.

A mesure que notre petite Reine croissait, on voyait se développer en elle, la bonté de son naturel et ses heureuses inclinations pour le bien. L'Esprit-Saint commençait déjà à diriger cette jeune âme, qui n'avait d'autre préoccupation que d'aimer et de servir Dieu de tout son cœur. A quinze ans elle dut quitter la communauté afin d'aider sa mère, à donner ses soins à ses frères et à ses sœurs qui étaient au nombre de neuf; il est aussi très-notable que cette étude contribua énormément à la sanctification de sa fille. Ces deux années furent longues à notre petite reine, et elle resta aux berceaux dans la communauté où elle aurait pu rendre bien des services. Dès lors elle se prépara de la manière la plus sérieuse à la première communion. Son cœur s'ouvrait à l'amour divin, à mesure qu'il se fermait aux choses de la terre. Elle a toujours eu pour notre Seigneur Jésus-Christ une tendresse particulière, et son cœur aimant s'était donné tout entier à Lui. Elle avait un attrait tout particulier pour méditer sur les souffrances de notre Sauveur, et elle pleurait à chaudes larmes la mort cruelle qu'il a subie. Etant obligée par une circonstance malheureuse d'aller à l'école sans trop savoir, la habitudes de Lisieux changèrent son bon naturel, c'était le mot que ses sœurs lui avait donné. Lorsque elle savait à la communauté impossible d'exprimer l'accueil sympathique qu'elle reçut, toutes les mères étaient dans la jubilation, c'était à qui lui témoignerait le plus de contentement. Quelques années après, quand elle fut quitta Lisieux pour toujours, ce fut des larmes, des gémissements à fendre le cœur, mais sa vertu lui fit trouver des paroles qui nous a consolés tous le moment en disant: « que c'était la volonté de Dieu et qu'au Ciel on se retrouverait. »

Revenons à Monsieur, sa vie fut un tissu de souffrances. Son corps sensible voit briser son cœur, son fier Pilote, Dieu lui montre un signal se commencèrent ses plus terribles épreuves, il voit s'éteindre de sa famille, sa chère femme fut douloureuse de souffrir à la volonté de Dieu. Dès le moment ses bras s'affaiblissent, elle perdit presque la vue, Deux ans après une grande douleur vint la frapper dans ses plus chères affections, ce fut la mort bien de ses sœurs religieuses, sa Visite, qu'elle aimait tendrement. Elle supporta ce coup avec une grande force, Deux mois après sa mort, elle commença à faire sa retraite à Lisieux. Dieu lui préparait généreuse récompense, et en vient à son réveil, que notre chère malade ne nous était plus, fut une nouvelle, elles ont nous appelaient en disant: "Venez pour votre propre" Son caractère qui faisait que elle n'aimait de la médiocrité jusque à la fin de ses jours, ce qui ne l'empêcha pas de se soigner à la mort de la manière la plus délicate. Elle espérait se rétablir avec sa chère communauté, pendant elle nous disait: « Je suis bien peu, je pense dans peu que bon Dieu me réserve un petit coin dans son Paradis »

Elle aimait beaucoup de monde sur la terre, ses vœux furent exaucés. Il fut un

vendredi, veille de la fête de Ste Thérèse, sa patronne, qu'elle tenait sa belle mère à ses côtés, sans agonie, ayant fait le jour précédent le sacrifice de sa vie, avec la plus grande générosité. Elle avait 17 ans. ce fut le,

14 octobre 1881.

Jeune Samuel Roussel

Missionnaire-Baptiste.

Mademoiselle Anna Roussel naquit au Puget en 1822; ses parents jouissaient d'une grande considération dans le pays, bien qu'ils fussent simplement d'honnêtes bourgeois. Heureux les enfants qui dès leur bas âge n'ont sous les yeux que de bons et saints exemples, dans cette atmosphère chrétienne la petite Anna grandit dans la crainte et l'amour de Dieu et se sentit de bonne heure attirée à une vie plus parfaite, que celle qu'on mène au milieu des dangers et des séductions du monde; tout d'abord elle ne fut suivie par ses parents craignant sans doute que sa vocation ne fut pas assez affermie, s'opposèrent fortement à son entrée au couvent, mais cette résistance basée sur un motif louable, cessa, quand ils eurent l'assurance que leur fille était réellement appelée à l'état religieux, elle était âgée de 23 ans, quand elle entra à la communauté de Ste Marthe de Périgueux, une de ses amies d'enfance l'y suivit, ce qui fut pour elle une grande consolation; mais bientôt cette jouissance fut changée en une désolation profonde et bien légitime, quand quelques mois plus tard, cette compagne chérie fut emportée par la petite vérole; cette cruelle épidémie qui sévissait avec rigueur dans la ville, atteint aussi notre postulante qui fut obligée, quand le danger fut passé, d'aller se rétablir dans sa famille; il lui en coûtait de quitter son cher noviciat, aussi pendant tout elle désirait ardemment retourner y finir ses mois d'épreuves.

Avec quelle ardeur elle se mit au travail de sa formation religieuse!... comme elle acceptait avec courage les épreuves du noviciat! avec un cœur à son âme généreuse, à tout prix elle voulait le ciel. Les supérieures satisfaites de sa préparation l'admirent à la profession en 1845.

Anna, que nous n'appellerons plus que Sœur Samuel, fut envoyée après l'émission de ses vœux, à la communauté de Beaumont, pour y être employée à la classe; là, elle resta quelques années, ainsi que elle alla remplir le même emploi à Marseille, où elle demeura deux ans. Mais à travers ses travaux, ses occupations, elle ne perdait pas un seul instant de notre chère Sœur, cette intimité fut des plus sainte pour l'éternité; aussi fut-elle choisie pour aider à l'économat du petit séminaire de Sorèze, les fonds s'épuisaient rapidement, elle arrivait pour les soulager. Elle y resta plusieurs années, jusqu'à son élection au généralat

d'économe de la congrégation. Pendant trois ans elle s'acquitta de cette nouvelle charge avec zèle et dévouement, elle fut réélue après le triennat, mais elle n'accepta pas, sa santé ne se trouvant pas bien de ce genre d'occupation ; espérant que le changement d'air lui serait favorable on l'envoyait fonder la maison de Verteillac, puis de là, la communauté du Port de Ste Foy devint sa résidence pour quelque temps ; jusqu'à ce qu'enfin devenant tout à fait souffrante, elle revint à Périgueux se reposer un peu.

Depuis quelque temps, Monsieur le Curé de Brassac-Badil était en instance près de la Supérieure Générale, pour avoir des Sœurs de Ste Marthe dans sa paroisse, mais comme les sujets étaient peu nombreux, il était difficile de trouver deux ou trois sœurs à pouvoir envoyer faire une nouvelle fondation ; il en fallait de bonnes, il fallait un dévouement plus qu'ordinaire, notre bonne Sœur Samuel accepta ce poste, avec toutes les peines qui devaient lui survenir inévitablement. Il n'y avait plus ni de religieuses, l'éducation des enfants devait être très négligée, c'était un terrain totalement en friche que demandait une abnégation de tous les instants, et pour surcroît être seule !... avec une servante, c'était vraiment héroïque d'accepter, notre Sœur Samuel en brassa d'un coup d'œil toute la souffrance que elle aurait à endurer, et partit sans hésiter. Elle y resta seule quelques années, après lesquelles on lui adjoignit une petite sœur converse, puis ensuite une troisième sœur alla les rejoindre, ce qui rendit la vie plus douce à notre chère fondatrice. Pendant les quinze années que dura son séjour à Brassac, elle n'épargna ni sa force, ni même sa bourse, qui était toujours ouverte à toutes les misères ; son dévouement s'étendait surtout sur les petites filles pauvres, elle les habillait, les nourrissait et ne négligeait rien, pour en faire de bonnes petites chrétiennes. Par ses soins et son zèle elle changea l'esprit et le cœur des enfants, qui répandirent dans leur famille la bonne semence qu'elles-mêmes recevaient, ce qui apporta une amélioration sensible dans la paroisse entière.

Si l'état de notre chère Sœur s'aggravait visiblement, elle continuait cependant à s'occuper et du soin de la maison et des enfants et des pauvres de la localité, mais au mois de septembre 1881, la maladie prit des proportions telles, qu'il fallut renoncer à tout travail, elle était obligée de garder le lit souvent, mais couchée ou levée, les souffrances étaient très vives et continuelles ; pendant tout le temps de sa maladie notre bonne Sœur conserva une patience et une égalité d'humeur bien édifiantes, jamais une plainte ne sortait de sa bouche ; elle remerciait constamment de la peine et du service qu'on lui rendait, que son pénible état donnait à ses Sœurs, elle eut toute désiré souffrir seule, sans déranger personne ; aussi combien était-elle reconnaissante des soins que on était heureux de lui rendre, elle en remerciait avec un ton qui ne laissait aucun doute sur ses sentiments. Sentant ses forces diminuer, et ne voulant pas être surprise par la mort, elle demanda le Viatique sacramentel, qu'elle reçut avec sa pleine connaissance, puis après avoir fait généreusement le sacrifice de sa vie, et dit ses Sœurs par sa piété et sa résignation, elle rendit son âme à celui qu'elle avait aimé et servi si fidèlement toute sa vie, le

27 octobre 1881.

Sœur Suzanne Larnaudie.

Noviciat

Le 29 octobre, un samedi, comme elle l'avait toujours désiré, s'éteignait une vie qui, pour être ignorée du monde, n'en a pas été moins féconde en œuvres.

Marguerite Nancy Larnaudie naquit à Sarlat, le 9 février 1830. Elevée par une pieuse Mère, elle apprit de bonne heure à mépriser le monde et à chercher ses plus douces joies dans la piété et la vertu. Aussi, quand en 1853, fut fondée la Congrégation des Enfants de Marie, fut-elle du nombre des dix qui les premières reçurent les insignes bénis de la Sainte-Vierge. Elle aimait tant sa Congrégation! Elle en parlait toujours avec bonheur. Ce souvenir l'attachait davantage à celle qu'elle dirigeait dans la paroisse de la Cité. Elle disait souvent qu'elle retrouvait ainsi ses jeunes années de Congréganiste.

Mais Dieu avait jeté les yeux sur cette Enfant de Marie. Il l'avait distinguée du milieu de ses compagnes par une attention particulière de son cœur. Il l'appelait à la vie religieuse. Il voulait en faire, à Périgueux, la grande ouvrière du bien et la gardienne vigilante d'un grand nombre de jeunes filles.

Le 16 juin 1856, elle commença son noviciat, offrant avec tous les autres sacrifices celui de sa mère qu'elle aimait, on peut le dire avec passion. Elle fit profession le 7 avril 1858. Désormais elle était à Dieu; elle s'était donnée à Lui sans réserve, voulant accomplir sa sainte volonté comme le lui indiquerait la Providence.

Sœur Suzanne après sa profession fut gardée au Noviciat pour diriger les ouvrages manuels, ce qui comprenait la lingerie de la maison, et de plus le soin du linge et des ornements des églises, ce qui demandait un soin et une attention particulière. Avec qu'elle satisfaction elle confectionnait les chasubles et autres objets nécessaires au culte, comme elle était heureuse de préparer les linges sacrés où devait reposer le corps de notre divin Sauveur!... oh! comme elle estimait sa charge qui la rapprochait de son céleste Epoux. Son exactitude à remplir tous ses devoirs était à remarquer; elle était toujours une des premières à se rendre aux exercices de communauté, et si parfois elle était empêchée pour une raison sérieuse, elle ne manquait pas de se munir d'une permission de sa Supérieure. On ne la voyait jamais se mettre en avant, pour ce qui pouvait attirer l'attention, autant elle se dévouait pour le travail, autant elle aimait à être ignorée et inaperçue dans sa communauté. Toute entière à ses occupations, le reste n'était rien pour elle. Elle se renfermait dans sa règle avec une fidélité qui ne fut pas toujours sans scrupule. La confiance était tout entière en la Sainte Vierge qu'elle a aimée et cherché toute sa vie à faire aimer. Sa piété simple était le reflet de la droiture de son âme. Les derniers jours de la cruelle maladie qui l'a emportée, elle disait, voyant elle-même approcher sa fin: « J'ai peur de ne pas avoir assez peur du bon Dieu, mais il est si bon! »

C'est surtout Sœur Suzanne, Directrice des œuvres de la Persévérance, et des Enfants de Marie que nous voudrions faire connaître. C'est là que s'est montré sa belle âme à tous ceux qui, de quelque manière, ont été le théâtre de son zèle éclairé, de son dévouement sans bornes, de son inaltérable charité. Elle exerçait un véritable apostolat, donnant sans relâche et avec toute la fidélité que lui traçait sa supérieure, son cœur et son temps. Il fallait la voir le Dimanche! Comme elle était impatiente de rencontrer ses enfants que lui ramenait après les Vêpres de la semaine de tous les points de la paroisse. Comme elle était heureuse! L'heure de midi n'arrivait jamais assez vite. L'heure de se séparer toujours trop tôt. Elle trouvait la semaine bien longue. Elle aurait voulu comme elle le disait souvent, qu'il y eut plusieurs Dimanches par semaine. Cependant, ce n'était pas des jours perdus et sans profit. C'était pendant la semaine qu'elle voyait ses jeunes filles dans l'intimité. Elle recevait alors leurs confidences, leurs peines, leurs chagrins. Elle donnait un conseil, une consolation ou un encouragement; s'il fallait reprendre, c'était toujours avec une autorité pleine de grâce et de douceur. Dieu, qui l'avait choisie pour ces œuvres délicates, lui avait donné les qualités les plus rarement réunies: La patience et une douceur inaltérable pour le bien, un don de discernement avec un don d'autorité qui la faisait respecter de tous, et avec cela un cœur excellent, qui savait compatir et consoler. Je crois trouver des cœurs plus tendres, on en trouvera jamais plus de bonté, de générosité.

Lorsque en 1842 fut fondée à la cité la congrégation des Enfants de Marie, ce fut un immense. Son dévouement alors ne connut plus de bornes. Elle croyait que Dieu lui demandait plus encore, et elle ne voulut rien épargner à celui à qui elle avait tout sacrifié. Elle ne donnait plus de rien; elle voyait toujours à la sainteté de ses projets. Il faut le reconnaître: Sœur Suzanne n'a jamais été trompée dans ses espérances. Il fallait si nécessaire une œuvre, ne lui fût-il pas difficile. On savait rarement elle fut en peu de temps rendue des sommes relativement importantes pour ornementer et meubler sa Chapelle, elle avait pour cela une imperceptible activité que le succès récompensa toujours. Sa charité maternelle, par les entretiens journaliers, sa sollicitude pour tout ce qui concernait ses enfants de prédilection. Si quelque obstacle se mettait en travers du bien qu'elle méditait; si quelque nuage passait sur sa chère Congrégation; elle souffrait comme tout cœur de mère et généreux, mais elle n'était jamais découragée. Elle était toujours, pour la confiance et le courage, à la hauteur des peines et des angoisses. Sœur Suzanne regardait Marie comme son cœur. Du côté de Marie que les appuis naturels manquaient à sa vie, elle se tournait pénétrée pour ses œuvres, elle répétait avec une confiance que rien n'avait pour d'égal que son courage: Mes amis est heureux de Dieu, le bien ne se fait pas sans peine: Jésus-Christ ne nous a pas sauvés sans souffrir, il faut que nous souffrions pour le faire fructifier. Et là, cette vie, cette intimité dans la même communion, cette douce amitié, cette communion embaumée, que les détails ne peuvent rendre. De toutes les difficultés, elle sortait [illegible] de la grande Sœur, elle [illegible] son Dieu et [illegible] de tout, c'est [illegible] Sœur Suzanne [illegible] la mort emporta [illegible] par sa vie et

son Dévouement pour la prospérité De ses œuvres et le bien spirituel De ses chers Enfants.
Mentionnons seulement cette communion quotidienne inaugurée en 1870, aux jours Des grands Désastres De notre pauvre France, qui menait chaque matin à la Table sainte une enfant De la Persévérance prier pour notre pays si éprouvé, et qui s'est continué depuis sous le nom De communion perpétuelle: Cette garde d'honneur faite auprès du saint Sacrement aux jours Des quarante heures par les Enfants De Marie, qui venaient d'heure en heure se relever comme les sentinelles De l'adoration et De la réparation: Cette retraite annuelle qui lui était si chère, où pendant trois jours, elle gardait ses enfants comme Dans un nouveau cénacle persévérant ensemble Dans la prière, le silence et le recueillement.—

C'est à longs traits que nous esquissons cette vie si pleine De vertus et De bonnes œuvres. Mais que nous pourrions celles qu'elle a consolées, encouragées, arrachées aux Dangers Du monde, soutenues Dans les sentiers De la vertu. Elles Diraient comment cette infatigable Directrice se faisait tout à toutes pouvant les conseiller, les fortifier, les avertir, les éclairer, combien elle savait bon calme verser ses larmes et ses tristesses Dans le cœur toujours ouvert De cette seconde mère.

Depuis plusieurs années, notre chère Sœur Suzanne souffrait beaucoup, elle combattait cependant sa faiblesse avec courage, ne s'arrêtant De soin en soin, que lorsque ses forces étaient complètement à bout, et ne fut avec trois semaines avant sa mort qu'elle garda la chambre, là, elle était calme, résignée, patiente, contente. De tout, ne désirant ou plutôt ne demandant jamais rien De particulier; on peut Dire affirmativement, que jusqu'au Dernier jour, elle a suivi le régime commun, tant pour la nourriture que pour l'heure Des repas. Si elle demandait quelque remède qui ne fut pas approuvé momentanément, elle n'insistait pas, et se soumettait joyeusement à la souffrance qui en résultait. Reconnaissante Des soins qu'on lui prodiguait avec bonheur, elle craignait toujours qu'on se fatiguât pour elle, et quand le soir arrivait, elle était peinée en pensant qu'une De ses sœurs passerait la nuit pour elle. Pauvre Sœur Suzanne, toutes cependant étaient heureuses De la veiller, chacune eut Désiré passer bien des nuits pour la conserver plus longtemps. Dieu était fait! Dieu avait marqué cette heure pour l'éternité, il n'avait plus qu'à sonner la Dernière fois qui la tenait encore ici à cette terre d'exil qu'elle quittait sans regret, comme sans appréhension. La trouvant beaucoup plus mal, on lui proposa De recevoir l'Extrême-onction; ce qu'elle accepta avec une joie très-grande, elle était calme et même souriante, comme si c'eut été un voyage ordinaire. Le saint viatique qu'elle reçut avec fréquemment la fortifia et augmentait son Désir Du ciel.

Pleine De confiance en Dieu et en Marie sa Divine Mère, pour laquelle elle avait une affection très vive et très sentie, elle rendit paisiblement son âme à son Créateur, un samedi, à 9 heures Du matin, le

29 octobre 1881.

Sœur Lafon Crabanat

Bourg de la Madeleine.

Marie Crabanat naquit en 1820 ou 21, à Montagnac, petit bourg situé dans le canton de Villambard. Elle fut l'aînée de six enfants qui tous aimaient leur sœur d'une vive et très-grande affection, elle était si bonne et si aimable qu'ils allaient à elle avec une joie indicible; elle savait à propos s'occuper de ses petites sœurs, soit dans le soin de leur toilette, soit dans leurs jeux enfantins. Marie se rendait aussi utile à sa mère dans le ménage, elle aimait à diminuer par son petit travail, la surcharge qu'avait souvent sa bonne Mère. Elevée chrétiennement, la jeune enfant sentit bientôt naître en elle la vocation religieuse; ses parents avaient de trop bons sentiments pour s'opposer à l'appel de Dieu, ils laissèrent Marie entrer comme prétendante à l'âge de dix-huit ans. La congrégation des Sœurs de Ste Marthe fut choisie par elle, comme répondant mieux à ses attraits charitables; elle aimait les pauvres, les malheureux et tous ceux qui souffrent, d'un amour de prédilection; aussi ne trouvait-elle pas de plus douce jouissance que d'aller les visiter et leur porter le fruit de ses petites économies.

Entrée au noviciat, elle fut mise à l'œuvre de suite; on l'employa à la classe dans les maisons de Mussidan et de Beaumont; dans ces deux localités, elle déploya tout le zèle et le dévouement de son cœur généreux. Revenue à la Maison-Mère sur la fin de 1840, elle y resta un an pour se préparer à sa profession qui eût lieu en 1841; après cet acte solennel et si doux à son cœur, elle continua à s'occuper des divers emplois de la Maison-Mère; ce ne fut que quelque temps après qu'on lui confia de nouveau les enfants de la classe du Bugue; de là elle revint à Beaumont une année environ, après quoi Thiviers devint sa résidence; jusque-là elle n'avait fait que passer rapidement; désormais elle devait stationner plus longtemps. A Thiviers elle fut chargée de la classe gratuite fondée à l'hospice en 1850; elle s'attacha aux enfants pour leur faire du bien; avec quel soin qu'elle attention elle faisait sa classe, comme elle aimait à inculquer à ses petites élèves l'amour de Dieu, le respect dû aux parents, la bonté, l'affabilité envers tout le monde, elle ne négligeait rien pour en faire de bonnes et solides chrétiennes.

Après dix ans de séjour à Thiviers, le Bugue lui fut confié une seconde fois, c'est-à-dire, la classe des petites filles; son zèle toujours ardent se reporta sur ses nouvelles élèves avec le même dévouement, elle mettait toutes ses forces à cet emploi fatiguant, aussi après quelques années de labeurs, sa santé se trouvant ébranlée on la déchargea d'une grande partie de la classe; ne donnant plus que quelque leçons, elle s'occupa plus activement du service des pauvres de l'hospice.

Quelques années plus tard, la Supérieure de Bergerac ne pouvant à cause de son grand âge continuer à diriger cet établissement, Sœur Lafon fut désignée pour la remplacer. Bonne, gracieuse, affable pour tous ceux qui l'approchaient, notre chère sœur sut se faire aimer et respecter par la population entière; ses pauvres enfants étaient spécialement l'objet constant de sa sollicitude et de ses soins; aussi longue fut son épreuve, elle fut choisie pour aller au petit séminaire de Bergerac, a fait une douleur générale; les enfants et les pauvres la pleurèrent comme une mère, ils auraient volontiers sacrifié leur satisfaction personnelle pour garder leur bonne Supérieure; mais avant tout Sœur Lafon n'avait qu'un désir, faire la volonté de Dieu, en se livrant entièrement et sans hésiter à celle de ses supérieurs. Elle quitta cet asile du Bugue pour se rendre à son nouveau poste, celui de surveiller la cuisine et les personnes qui étaient employées au petit séminaire. Pendant quatre ans, notre bonne Sœur s'occupa de l'économat avec zèle prudence et discrétion; mais un nouvelle administration voyant les choses différemment, au point de vue de l'économie, décida de ne plus avoir que deux sœurs au séminaire, Sœur Lafon revint à Périgueux, à son cher asile du Tour. Sa santé se délabrait de jour en jour, n'avait qu'à gagner de ce repos provisoire.

Une année s'écoula ainsi pour notre chère Sœur; heureuse avec ses vénérables Mère et Sœurs du Tour, elle espérait se rendre encore utile à sa congrégation, lorsque les douleurs qu'elle éprouvait depuis longtemps déjà devinrent si fortes et si continues, qu'elle pouvait à peine se mouvoir sans des souffrances inouïes; à force de repos cependant, le mal sembla s'arrêter et à l'époque des vacances 1881, elle se trouva infiniment mieux. Le nombre des sujets étant toujours trop restreint pour les œuvres, les supérieures comptaient confier pour quelques années un emploi à notre bonne Sœur Lafon, mais Dieu qui dispose des événements d'une manière opposée à nos vues humaines, en avait décidé autrement. Avant de se rendre à sa nouvelle destination, elle obtint la permission d'aller passer quelques jours dans sa famille, voir une sœur qu'elle n'avait pas vue depuis de longues années. Ce fut là que la maladie reparut d'intensité d'une manière si douloureuse et si continue, qu'elle ne put plus songer à revenir dans sa chère maison du Tour à Périgueux, tout ce que ses forces lui permirent, ce fut d'aller à Bergerac à l'hospice de Sainte-Madeleine, où était sa sœur.

Les vomissements continuels la mirent bientôt dans un état désespéré. Tous les remèdes employés furent sans effet, les souffrances augmentèrent toujours et avec elles la patience et la résignation qui ne se démentirent pas un instant; elle vit arriver la mort avec calme et résignation entière à la très sainte volonté de Dieu; munie des derniers sacrements, elle rendit son âme à celui qui l'avait créée, le

22 Novembre 1881.

Sœur M. Ursule Lewigne

hosp. Bergerac.

Célina Lewigne naquit à Fleurac (Dordogne) le 10 octobre 1841; sa mère, pieuse et sainte femme, enseigna de bonne heure à sa chère enfant les premiers éléments de la doctrine chrétienne; Célina apprit à cette école maternelle à connaître et à aimer le Dieu puissant et bon qui gouverne tout; son âme délicate et douce écoutait volontiers les leçons de sa mère, elle aimait comme elle à aller à l'église, à visiter les pauvres, à les soulager selon ses petits moyens; son bon cœur lui apprenait à les connaître, elle s'y trompait rarement. Son enfance et sa jeunesse se passèrent ainsi, calme et confiante au sein d'une famille aimée, qui appréciait plus que ne le font d'ordinaire les enfants de cet âge insouciant et léger. Un cœur si pur, une âme si droite n'étaient pas faits pour rester dans le monde. Dieu qui l'avait choisie de toute éternité, lui suggéra la pensée d'aller abriter sa faiblesse dans une communauté religieuse, la congrégation de Ste Marthe fut choisie par Célina, qui fit son entrée au noviciat le 17 octobre 1860, étant âgée de 21 ans.

Si sa vie de jeune fille dans le monde avait été édifiante, celle de postulante et de novice ne le fut pas moins; elle se livrait à tous les emplois de la maison avec zèle et dévouement, et bien que d'un naturel mou et lent en apparence, elle faisait cependant autant de travail que les autres, par le soin qu'elle avait de ne jamais perdre son temps. L'année de son postulat écoulée, elle prit l'habit de novice, le 2 octobre de l'année suivante avec le nom de Sœur Marie Ursule. Un an après, elle eut le bonheur de s'attacher définitivement à son divin Epoux, par l'émission des vœux de religion qu'elle prononça avec une joie indicible le 3 octobre 1862.

Après sa profession, notre chère Sœur Ursule fut envoyée à l'hospice de Ribérac, là, elle fit paraître son zèle pour le soin des malades, tout était prêt à point, jamais un mouvement d'impatience ne venait altérer ses traits; bonne et dévouée pour tous les malades et les infirmes sans distinction, elle était aimée et estimée de toutes les personnes qui l'approchaient, sa mémoire est restée en vénération à Ribérac, où elle est restée six ans.

Une seule communauté ne devait pas profiter de l'exemple de notre édifiante sœur, après Ribérac, Sarlat devait avoir aussi l'avantage d'être édifié par sa modestie, son affabilité; jamais on ne la voyait perdre une minute, tous ses instants étaient employés avec un soin et une vigilance, qu'il faut avoir vus pour l'apprécier. Elle exerça son zèle à Sarlat pendant neuf ans consécutifs; de là, elle fut envoyée pendant quelques mois seulement à l'hospice de Brantôme. Bergerac fut ensuite désigné pour le séjour de notre bonne Sœur. L'hospice devait avoir des militaires, il fallait pour leur salle une sœur sur laquelle on put compter; les yeux se portèrent tout d'abord sur Sœur Ursule comme capable de remplir cet emploi difficile. Ce devait être là sa dernière étape; c'est dans cet hospice qu'elle devait embellir sa couronne.

de beaux et riches fleurons, et prendre son vol vers la sainte patrie, pour laquelle elle avait travaillé toujours avec un courage persévérant. Notre chère Sœur avait une ardente piété envers le très saint Sacrement, elle faisait en sorte d'aller faire une petite visite à son divin Sauveur aussi souvent qu'elle passait près de la chapelle, avait-elle à attendre quelques minutes que le dîner soit servi, vite elle courait adorer son Dieu et lui demander de bénir ses travaux, ses malades; jamais elle ne s'asseyait à la chapelle, même dans les jours de plus grande fatigue, elle ne cherchait aucun soulagement dans une position moins gênante. Toujours son chapelet à la main, qu'elle récitait en allant et venant, elle aimait tant la Ste Vierge, qu'il lui était doux de l'invoquer continuellement. Le recueillement, le silence étaient habituels en elle, jamais de ces conversations inutiles avec ses sœurs, ou avec les personnes du dehors, elle préférait s'entretenir avec son céleste Epoux. Si sa piété et sa modestie étaient dignes d'éloges, sa prudence ne l'était pas moins, il n'y eut jamais le plus petit reproche à lui adresser là-dessus. Très-ordonnée pour elle-même, elle l'était aussi pour tout ce qui regardait son emploi, elle le mettait aussi dans l'emploi du temps, elle ne faisait pas de pas inutiles, tout était prévu à temps, ce qui lui donnait toujours le loisir de faire tous ses exercices de piété, malgré le surcroît d'occupation occasionné souvent par le grand nombre des malades.

Tant que notre bonne Sœur put marcher, elle continua malgré ses grandes souffrances à soigner les malades qui lui étaient confiés, mais une fois alitée elle ne s'occupa plus que du grand voyage de l'éternité; cette pensée ne l'effrayait pas, elle voyait arriver la mort avec joie; calme et résignée au plus fort des douleurs, elle priait constamment et se soumettait sans réserve à la sainte Volonté de Dieu. Pendant deux ou trois jours, elle fut tourmentée par le démon, qui voulait la décourager espérant l'entraîner par là dans le péché, mais notre chère malade le repoussait hardiment: Je n'ai pas peur de toi, que viens-tu faire ici, tu n'as rien à faire près de moi; je te méprise, tu ne peux rien contre la puissance divine en laquelle j'ai une confiance sans bornes. Par ces paroles ou autres semblables, elle le chassait promptement.

Le jour de sa mort, elle demanda à ses sœurs de prier toutes ensembles, puis elle fit elle même les prières de la recommandation de l'âme, après lesquelles vers une heure de l'après-midi elle expira comme elle avait vécu dans le calme et la paix du Seigneur. Le

20 Janvier 1882.

Sœur Mariette Tolland.

hospice-Ribérac.

Marie Tolland naquit à Vanscains près Ribérac (Dordogne) le

vers l'année 1818. Ses parents, bons chrétiens comme on l'était alors généralement, surtout dans les petits endroits, élevèrent leurs enfants dans les sentiments religieux; Marie devenue jeune fille, se fit remarquer par sa piété et son assiduité aux offices du dimanche; souvent elle allait à Ribérac, ce qui lui procura l'occasion de voir les religieuses de l'hospice; cette vue fit naître en elle le désir de se dévouer au service des pauvres et des malades: elle parla de son projet à quelques personnes respectables, qui l'encouragèrent dans son bon et pieux dessein, après avoir prié et réfléchi sérieusement. Elle entra en qualité de Sœur converse à l'hospice de Ribérac vers l'année 1837, étant âgée seulement de 19 ans. La communauté était alors indépendante et comptait très peu de sujets, Marie se trouvait donc seule postulante; elle était jeune, et avait besoin d'une formation religieuse assez sérieuse aussi sa profession religieuse n'eût elle lieu que trois ans après, en 1840. N'ayant pas de maisons secondaires, les sujets restaient là où ils étaient entrés, notre Sœur Mariette fut employée à la cuisine pendant quelques années, après lesquelles sa santé devenant mauvaise, surtout pour ce genre d'emploi, la Supérieure par prudence et aussi par bonté, la fit remplacer et la laissa sans travail, espérant que ce repos momentané lui ferait prendre des forces pour se remettre à l'œuvre après quelques mois; mais, il n'en fut pas ainsi, de cette époque commença pour cette pauvre Sœur, une vie d'oisiveté qui dura jusqu'à sa mort, 20 ans au moins. Notre Sœur Mariette aurait pu faire quelque chose, se rendre utile d'une infinité de manière, seulement ses idées en s'affaiblissant, lui firent croire qu'elle était incapable de faire aucun travail, elle passait ses journées seule dans sa cellule à prier et à réfléchir sans doute, quand sa tête le lui permettait. Cette solitude, cet isolement complet, dans lequel elle se renfermait, joint à sa faiblesse de tête, finirent par la rendre tout-à-fait imbécile, elle ne connaissait plus rien, ne remettait personne. Une de ses principales manières était de raconter sa vie, surtout à la Supérieure générale, aussi quand cette dernière passait à Ribérac, si Sœur Mariette pouvait l'accrocher, s'en était fait pour une bonne partie de la journée, la Supérieure avait à l'écouter des trois ou quatre heures consécutives.

Un an environ avant sa mort, elle ne put plus faire la sainte communion, ne distinguant pas cette action des autres; le sacrement de l'Extrême-Onction qu'elle reçut longtemps avant sa fin passa également inaperçue.

Avant cet entier idiotisme, elle avait de temps à autre un certain zèle pour quelques exercices de piété; par exemple, si elle avait projeté d'aller à la messe le lendemain, elle se levait à trois heures du matin, mais comme elle était très longue dans ses appuis de toilette, elle n'arrivait à la messe qu'après l'évangile. Les jours où elle voulait se confesser, quelque fut la rigueur de la saison, elle passait la nuit à se préparer, afin disait-elle d'être prête à temps. La pauvre Sœur avait alors ses idées, ce qui explique facilement ces pieuses excentricités.

Sa vie se termina sans crainte, sans aucune appréhension, n'ayant conscience de rien il ne pouvait en être autrement; elle mourut le

29 Janvier 1882.

Sœur Marthe Crouzil

hosp. Villefranche.

Marthe Crouzil, sœur convers de la communauté d'Eymet, naquit à Monclar (Lot-et-Garonne) de parents vertueux, qui lui inspirèrent de bonne heure le goût de la piété, héréditaire dans cette famille vraiment patriarcale. Ils se chargèrent d'en faire une sainte, plutôt qu'une savante, disaient-ils simplement; heureux les enfants qui peuvent puiser au sein de la famille des principes si chrétiens, qui font le bonheur des enfants en faisant aussi celui des parents.

Ne trouvant autour d'elle que de bons exemples et de sages conseils, elle ne tarda pas à nourrir en secret le désir de se donner tout entière à Dieu; elle dut attendre jusqu'à 22 ans pour le réaliser. C'est alors qu'elle alla dans la communauté d'Eymet, en qualité de fille de service; s'offrant à faire tout ce qu'il y avait de plus rebutant dans le soin des malades. Ses épreuves furent longues, mais ne firent que accroître son désir de se consacrer à Dieu. Elle prit le saint habit de novice le 2 Août 1826, et se prépara d'une manière très fervente à l'émission de ses saints engagements. Le 2 Septembre 1828 fut le jour de sa profession religieuse.

La maison d'Eymet comptait quelques maisons secondaires, Villefranche de Périgord était du nombre, ce fut dans cet hospice que fut envoyée notre Sœur Marthe. Ce fut là, dans cet hospice d'une pauvreté qu'il faut avoir vue pour y croire, qu'elle exerça pendant plus de 40 ans un dévouement infatigable. Bonne et aimable pour tout le monde elle avait cependant une prédilection bien marquée pour les pauvres malades les plus répugnants; elle les soignait avec une affection vraiment maternelle, le jour, la nuit elle était toujours là, prête à voler au secours de chaque besoin; de chaque exigence. Douée par nature, elle savait faire aimer la vertu, en la rendant aimable en elle; jamais sœur mécontente, d'une humeur toujours égale, même dans les plus pénibles devoirs elle se faisait aimer de ses sœurs, et des pauvres, dont elle était la Providence visible. Notre Sœur Marthe avait un attrait particulier pour la vertu de propreté, l'hospice de Villefranche était renommé pour sa bonne tenue, n'importe à quelle heure du jour les appartements pouvaient être visités, sans crainte que il y eut du désordre, et c'était elle qui balayait la maison de la cave au grenier; les Docteurs, les officiers, les

cuisine, les corridors, etc., tout s'en exception, passait par son balai, sans que jamais elle trouvât qu'il y en avait trop pour elle ; son bonheur était de se dévouer corps et âme, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ; c'est ce qu'elle fit pendant plus de 60 ans que dura sa vie religieuse. C'est dans l'exercice de ces œuvres de Miséricorde que le céleste Epouse l'a trouvée à son décès arrivé le

30 Janvier 1882.

Sœur St Joseph Bardin

Comté d'Eymet.

Marguerite Bardin, née à Meurmande (Lot-et-Garonne) de parents recommandables par leur naissance et par leur sentiments chrétiens, montra de bonne heure que son cœur était fait pour Dieu.
Son éducation eut lieu chez les Sœurs de la Miséricorde de cette ville. La jeune enfant profita des leçons qui lui furent données, et correspondit à l'affection de ses maîtresses en s'en montrant toujours digne. L'instruction religieuse, vers laquelle son âme inclinait, les exemples de vertus qu'elle avait sous les yeux firent grandir sa piété ; qui lui attira de la part du divin Maître une grâce de choix, celle de la vocation religieuse. Notre ennemi commun voyant, en cette âme, une proie qui allait lui échapper, fit des efforts pour l'entraîner vers les frivoles amusements du monde. A cet âge, où il semble qu'on est sur la terre pour jouir, il est facile de se laisser fasciner. Marguerite par un penchant naturel, plutôt que par la passion se laisser séduire par l'attrait du plaisir, mais ajoutons ; toujours elle sut se faire respecter et remarquer par sa bonne tenue. L'amour ne fut pas de longue durée, ouvrant les yeux, bientôt elle ne quitta plus le toit paternel que pour se rendre aux réunions des Enfants de Marie, dont elle devint membre. Elle se honora de ce beau titre en se montrant exemplaire ; célébrant avec une grande dévotion les fêtes de son auguste Souveraine, et surtout par cette modestie caractéristique dont son front était ceint, qui donnait un nouveau charme à sa personne. Le désir de se donner à Dieu allait grandissant en elle, néanmoins elle dû rester jusqu'à 20 ans, auprès de ses vertueux parents, justement estimés de tous ceux qui les connaissaient. La jeune fille eût voulu se consacrer au Seigneur, dans son cher couvent de la Miséricorde, mais la proximité de sa famille était un obstacle à ses yeux. Voulant désormais se livrer entièrement aux œuvres de zèle dont son cœur brûlait, il lui fallait une plus profonde retraite. La maison des Sœurs de Ste Marthe d'Eymet fixa son choix ; elle y fit son entrée le 2 Janvier 1847.

Moins de six mois après, notre modeste postulante fut admise à revêtir le saint habit, sous le nom de Sœur St Joseph. Elle avait une tendre dévotion pour le noble Epouse de Marie ; souvent on lui entendait dire naïvement : Que j'aime St Joseph !

Durant son noviciat Sœur St. Joseph se fit remarquer par une constante régularité et une grande modestie religieuse, qu'elle a toujours observée depuis. Nous l'avons vue, vers la fin de sa vie, épuisée par la souffrance, se rendre exactement aux exercices de communauté et aux offices de la paroisse à quelque heure que ce fut.

Sa profession religieuse eut lieu le 2 septembre 1848. Dès lors son ardeur pour les œuvres de sa sainte vocation reçut comme un accroissement nouveau. Appelée successivement à Bonne, à St. Antoine, à Port Ste. Foy, à Lévignac son zèle ne se démentit pas un seul instant, bien que sa santé délicate fut souvent éprouvée par de fortes maladies. A St. Antoine elle eut une fièvre typhoïde, qui la conduisit aux portes de l'éternité; mais l'heure n'avait pas encor sonné, elle recouvra assez de forces pour reprendre l'emploi qui lui était confié. Son aptitude naturelle pour les travaux manuels, auxquels elle se livrait avec goût, ne nuisait en rien au dévouement qu'elle avait pour l'enfance. Son affabilité pour le jeune âge avait quelque chose d'attirant et semblait dire, à l'exemple du Sauveur: « Laissez venir à moi les petits enfants: » Maîtresse de ces jeunes cœurs, elle mettait tous ses soins à leur enseigner les premières vérités de la religion, en leur inspirant l'horreur du péché. En 187 , les supérieures jugèrent à propos de quitter la maison de Lévignac, où Sœur St. Joseph se dépensait depuis plusieurs années. Elle fut alors rappelée à Lymoh, berceau de son enfance religieuse; c'est dans cette communauté que la mort l'a frappée.

Active laborieuse, elle fut chargée dans cette dernière maison, d'une classe enfantine, de la sacristie de la paroisse, de la lingerie de la communauté. Souvent son zèle lui faisait encor trouver du temps pour aller au chevet des malades donner ses soins, accompagnés d'une de ces bonnes paroles qui ranimaient le courage abattu. Jusqu'au moment où la dernière maladie l'a clouée sur son lit, elle n'a pu se passer de petite enfants. Ne pouvant se tenir à sa classe, par suite de sa fatigue, elle se faisait conduire les plus petites filles et occupait d'elles avec intérêt.

Notre bonne Sœur St. Joseph était douée d'une grande vivacité de caractère, mais avec l'enfance elle ne s'impatientait jamais. Si parfois la nature se démontrait, disons à sa louange que l'humilité lui faisait réparer de suite sa faute; elle ne craignait pas de faire des excuses devant la communauté, à celle qu'elle croyait avoir offensée.

Sa délicatesse de conscience était excessive, parfois même un peu scrupuleuse, peine intérieure qui n'est pas sans mérite devant Dieu. Le céleste Epoux a voulu donner à sa fidèle servante, par cette épreuve, le moyen d'acquérir un degré de gloire de plus. Mais comme Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité, Il accorda à son Epouse, vers la fin de sa vie le calme et la paix.

Ses souffrances quoique très violentes ne lui causèrent pas la moindre impatience.

Le sacrifice de sa vie fut fait généreusement, et chaque jour, elle appelait avec ardeur l'arrivée de l'Epoux. Son retard lui causait une sorte de peine qu'elle traduisait ainsi : « Mais le bon Dieu ne me veut donc pas, pourquoi tarde-t-il de retarder ses désirs ardents seront enfin satisfaits : Le 5 février 1882, cette âme quitta la terre tout embaumée du parfum de la vertu des anges, qui avait fait ses plus chers délices durant sa vie ; elle avait alors 57 ans.

Le 5 février 1882

Sœur Sébastienne Audrie.

Pons-Ribérac.

Adèle Audrie naquit à Thaims le 20 Août 1825, d'une famille d'honnêtes ouvriers. Elle perdit sa mère avant de l'avoir connue ; elle en a porté le regret jusqu'au tombeau : « Combien je l'aurais aimée, disait-elle, quelquefois ; puis elle ajoutait : Le bon Dieu a eu ses desseins ; comme si elle eût craint la faiblesse de son cœur. Deux de ses tantes, directrices d'un Pensionnat à Sarlat, et qui devaient lui survivre se chargèrent du soin de son éducation.

Assez sottement chrétiennes, elles voulurent faire de leur petite nièce une chrétienne avant tout ; mais elles ne purent la prémunir contre la vanité et une certaine recherche dans sa toilette, elle en a conservé longtemps le goût et elle rendit souvent témoignage contre elle-même du plaisir qu'elle avait à se retrouver mieux mise. Elle eut toutes les mutineries et les espièglerie d'une enfant un peu gâtée. Son caractère fier et entier se révéla de bonne heure et de bonne heure aussi il fut l'objet d'une répression contenue.

Aucun germe de vocation religieuse ne s'était révélé dans cette âme bien simple, bien naïve, mais trop peu recueillie. Elle termina son éducation sans s'être demandé quels pouvaient être les desseins de Dieu sur elle.....

Lorsqu'elle eut obtenu son diplôme elle sentit qu'elle ne devait plus être une charge pour ses tantes ; avec l'autorisation de son père, qui, malgré un second mariage, ne cessa jamais de l'entourer d'une tendresse particulière, elle demanda à notre Supérieure Générale un poste de sous-maîtresse dans une de ses maisons.

Elle fut envoyée à Beaumont où elle devait trouver dans la maîtresse des Supérieures une très-habile directrice.

Ce n'était pas pour notre chère Adèle le début dans la carrière enseignante. Dès l'âge de 17 ans, alors qu'elle était encore pensionnaire, la famille Lamarche, une des plus respectables de Sarlat, l'avait déjà sollicitée d'donner des leçons de français à deux jeunes filles, dont elle sut se concilier l'estime et l'affection. A Beaumont son caractère ouvert devait lui amener la sympathie des religieuses et de ses jeunes élèves. Elle a passé deux ans dans cette maison, goûtant toutes les douceurs de la vie retirée du monde.

Il allait qu'elle lui emprunt fut suivi de la première révélation de la-

volonté de Dieu, elle se demanda s'il ne l'appellerait pas elle aussi à imiter de cette vie qui lui apparaissait toute embaumée de paix et de vertus; elle pria, elle consulta, et en Août 1868, elle faisait son entrée au Noviciat.

Elle entreprit avec courage l'œuvre de sa formation religieuse; elle eut beaucoup à faire pour se prémunir contre le danger des amitiés particulières. Nature essentiellement délicate, elle devait nécessairement faire un choix parmi ses compagnes; mais elle lutta toujours contre cette tendance de son cœur. La Providence permit que elle rencontrât, dès ses premiers pas dans la vie religieuse, une jeune personne d'un caractère absolument opposé au sien: «Tout en elle me fatiguait, disait-elle quelquefois; je lui dois beaucoup; elle m'a appris à me vaincre; pendant six mois, je me suis appliquée à me trouver près d'elle le plus souvent possible: ainsi se forment les saints.»

Après un an d'épreuves, ses supérieurs jugèrent sa vocation sérieuse, elle fut admise à la prise d'habit: «Je restai bien étonnée de tant d'indulgence, disait-elle ensuite; je craignais de m'être diminuée; j'avais fait si peu de progrès dans la correction de mes défauts; c'était le même orgueil, la même fierté, le même esprit de domination!.... on a mieux jugé lorsqu'il s'est agi de la Profession!.... Je bénirai sans cesse le bon Dieu du retard auquel je fus soumise.... j'en ressentis une grande humiliation, mais j'avais si grand besoin d'être humiliée!.....»

Après sa profession qui eut lieu le 31 Mars 1871, elle fut envoyée à St. Maixent, et un an après à Monpont. Elle réussit assez mal près des enfants. On peut s'en étonner; car il y avait dans notre chère petite sœur tout ce que donne le succès quand Dieu ne le refuse pas; mais, que sondons nos desseins?.....

De Monpont, elle fut dirigée sur Piégut, où devaient se révéler ses dons naturels pour l'enseignement, la solidité de son jugement et son tact exquis. Elle y trouva sous la direction d'une supérieure dont la vaste et forte piété, les facultés morales.... c'est à peine si les élèves et la famille purent s'en apercevoir, tant notre chère sœur Sébastienne sut en parer les inconvénients.

Nul ne saurait dire de quelle respectueuse affection l'entouraient toutes les élèves; elles la considéraient comme une Mère et une amie; elles recouraient à elle, comme au conseil le plus sûr; mais son influence était si douce, elle exerçait avec tant de modestie, qu'elle ne causa jamais le moindre ombrage. Sœur Sébastienne s'était comme identifiée avec Piégut; c'en était assez pour que le Divin Maître demandât un sacrifice à sa chère épouse..... Le 4 octobre 1875, elle partait pour Tubirac.....

Tubirac devait être la dernière étape sur la terre; aussi comme elle y montra vaillante!.... vaillante dans l'accomplissement de son devoir.... vaillante contre elle-même; vaillante contre la maladie; vaillante contre la mort.... Son souvenir y restera à jamais, comme le souvenir de la religieuse la plus parfaite et de la maîtresse la plus dévouée.

Ce qui fait la religieuse, c'est la vie; la Pauvreté, l'Obéissance, la Mortification et l'amour de la règle.... C'est sur la pauvreté que nous nous sommes différés, chère petite Sœur! nous admirions à vous entendre souvent témoigner à quelques sœurs la modeste laine des étoffes, répondant au lieu du tabernacle votre cœur et votre

prière !... Personne ne l'y a vue sans la remarquer et sans en être touché !.....
Toujours la première à tous les exercices, elle était une règle vivante.
Qui pourra dire l'édification qu'elle répandait autour de nous pendant nos retraites annuelles ! quel recueillement !.. quels saints désirs de se refaire dans une vie plus parfaite et plus surnaturelle !.. Avec quelle attention minutieuse elle faisait l'inventaire de tous les petits objets laissés à son usage, pour savoir s'il n'y en aurait aucun d'inutile !.. avec quel soin plus scrupuleux encore, elle rendait compte à sa Supérieure des moindres petites brèches faites à la Ste Pauvreté. Pour un bout de fil employé sans permission, elle se serait humiliée vingt fois ; rien n'était petit pour elle de ce qui tenait à la perfection de ses vœux.
Par une de ces permissions capables de déjouer toute la sagesse humaine, le divin Maître la plaça en 1879, sous la direction d'une de ses compagnes, dont elle avait, sans nul doute, connu les défauts. Mais, avec cet esprit surnaturel qu'elle travailla sans relâche à former en elle, elle fut pour cette nouvelle Supérieure la fille la plus soumise et la plus respectueuse, sans que rien d'humain vînt jamais se mêler à ses rapports : « Je ne veux pas me souvenir que je vous ai beaucoup affectionnée, lui disait-elle, j'aurais peur de n'être pas assez religieuse dans mon obéissance, et je veux n'être que cela pour plaire à mon Jésus. » La Providence lui en fournit tous les moyens, elle sut en profiter sans murmurer jamais :..... « Mon Jésus est bien jaloux du cœur de sa petite Epouse, disait-elle ingénument, Il ne me fait trouver que de l'amertume dans les meilleures choses ici-bas ; c'est pour que je l'aime exclusivement, sans doute. » Elle avait besoin de ces petites épreuves du divin Amour, sans lesquelles son cœur trop sensible et trop délicat aurait été exposé à se reposer au moins un instant dans le sentiment d'une reconnaissance trop naturelle.. Elle le savait !.. jusqu'au dernier jour on l'a vue armée du fer et du feu, pour trancher et brûler ce qui aurait pu contrister le cœur de son divin Epoux.
Ceux qui n'ont connu Sœur Sébastienne qu'à travers sa physionomie si douce et si sympathique sont loin de soupçonner tout ce que sa nature orgueilleuse et fière lui a donné d'exercice..... que de luttes !... que d'assauts elle a soutenus ! Elle se laissait parfois surprendre par son caractère entier. Sa repartie était prompte ; mais alors, avec quelle humilité, elle venait solliciter son pardon de la dernière de ses sœurs. Conscience timorée au dernier degré, elle se reprochait la moindre imperfection du côté de la charité.
Quant à la modestie, lui en a-t-il beaucoup coûté pour en suivre toutes les règles ? Je ne saurais le dire, tant elle lui semblait naturelle et pleine d'attrait.
Elle quittait Piégut, où les circonstances l'avaient faite la vraie directrice du Pensionnat à tous les points de vue, et en venant à Ribérac elle disait : « Ma plus grande consolation après celle de faire la volonté de Dieu, est de me trouver dans une maison où je n'ai jamais besoin de traiter avec le monde. » Est-elle allée deux fois au parloir pendant un séjour de sept ans ? Ce serait douteux : « Que je suis heureuse, répétait-elle souvent ; je ne connais ici que la Chapelle, l'Eglise et ma classe. » Le Tabernacle où elle trouvait Jésus ; sa classe où elle le retrouvait encore dans les jeunes âmes auxquelles elle se dévouait avec

une abnégation telle, qu'on aurait pu se demander si vraiment elle n'aimait pas les enfants d'un attrait tout naturel. On se serait trompé !..... A Ribérac, plus que partout ailleurs elle eut toujours besoin de s'inspirer par des vues surnaturelles. Malgré ses répugnances, vit-on jamais maîtresse plus assidue !... Ici, il faudrait transcrire son emploi du temps qu'elle voulait à chaque rentrée recevoir de la main de sa Supérieure. « Il serait bien facile à une religieuse, disait-elle, de faire sa volonté sans qu'il y paraisse. Pour tuer la mienne, je ne veux pas garder la libre disposition d'un seul instant de ma journée » aussi son petit règlement particulier ne la quittait jamais. Et quel règlement, chargé de classe, d'études et de surveillances ! On le gardera toujours comme un exemple et un encouragement. Jusqu'au jour où la maladie l'a clouée sur un lit de douleur, qui devait être son lit de mort, elle a surveillé les élèves au dortoir ; elle les suivait à la prière, les études la retrouvaient encore ... Du matin au soir, comme du soir au matin, elle ne les quittait que pour satisfaire au devoir de ses exercices de piété.

Aucune Maîtresse n'était plus capable de diriger sa classe sans contrôle, et jamais aucune ne sollicitera avec plus d'instances les conseils de sa Supérieure et de ses Sœurs elles-mêmes. A la manière dont elle exposait ses procédés ; à l'avidité avec laquelle elle recueillait tous les avis, on aurait dit la dernière débutante. Des pages suffiraient à peine à esquisser tout ce que nous savons de son zèle ; les intelligences les plus bornées s'ouvraient sous son enseignement ; aussi combien de jeunes personnes lui resteront éternellement reconnaissantes du diplôme dont elles savent bien n'être redevables qu'à son infatigable persévérance. « Pourquoi vous désoler autant pour cette jeune fille, lui disait on une fois ; elle ne pourra pas réussir, n'y pensez plus. » Oui reprenait-elle, et son père qui le paiera de ses sacrifices ! » Elle redoublait d'ardeur, et la jeune personne obtenait un succès inespéré.

Ce qui fait encore la Maîtresse, c'est l'esprit d'ordre et de discipline. Nul ne le poussa plus loin que notre chère Sœur. Ses élèves en ressentaient l'heureuse influence, comme elles ressentaient celle de sa piété et de son esprit chrétien avant tout.

Bonne et douce toujours, on ne la jamais vue se départir d'une fermeté qui lui conciliait estime et respect. On savait ce que la règle était pour elle. Sa présence seule y ramenait. En un mot, le bon Dieu s'était plu à orner son intelligence et son cœur de tout ce qui fait la maîtresse modèle.

Hélas ! (et là inclinons-nous devant les desseins d'En-Haut sans les comprendre) la carrière enseignante de notre chère Sœur fut trop tôt remplie ! A 34 ans, elle quitta sa classe pour l'infirmerie, la dernière préparation au Ciel commençait : elle devait durer deux ans et demi..... Les Saints s'ébauchent au Thabor, dit-on ; ils s'achèvent au Calvaire ; ce fut vrai pour Sœur Sébastienne. Jamais ses vertus religieuses n'ont brillé d'un aussi vif éclat que pendant sa maladie ! Jusqu'au dernier jour elle s'est considérée comme la propriété de la Congrégation et jusqu'au dernier jour elle a voulu travailler pour elle dans la même dépendance. « Disposez de moi, disait-elle à sa Supérieure, mon corps usé, ma pauvre intelligence, mon misérable cœur, tout reste à Dieu, jusqu'au dernier soupir. » et elle recevait avec

reconnaissance un emploi et un réglement digne de l'âme vaillante qui les sollicita. Les derniers sont datés du 1er Novembre 1881; ils sont ainsi conçus: « Office: - Souffrir pour la Ste Eglise et la communauté: - Direction du cours préparatoire - Direction du cordon de St François. » Emploi du temps: « Subordonnée tous les jours à la bonne Providence dans une dépendance humble et soumise à la volonté de Dieu, interprétée par l'obéissance. »

A cette époque, en effet, il eut été difficile de prévoir à une heure de distance ce dont cette chère Sœur serait capable, tant ses forces étaient épuisées. Cependant elle travaillait encore. En Janvier, elle brodait les rubans d'honneur. Trois semaines avant sa mort, elle faisait passer un examen aux élèves du cours préparatoire. Ce devait être le dernier.

Le 26 Février, elle dit à son médecin: « Monsieur, je me sens plus malade. Croyez-vous que ce soit l'heure de recevoir les derniers sacrements? Je ne voudrais pas donner à mes sœurs la peine de me les offrir. Si vous me dissimulez la vérité, je ne prierai pas pour vous. » Elle la devina dans la réponse évasive du Docteur. « Merci, lui dit-elle, c'est une bonne nouvelle pour une religieuse. » et aussitôt comme s'il se fût agi d'une autre, elle présida, pour ainsi dire à tous les préparatifs de la cérémonie à laquelle elle s'unit ensuite avec une piété et une lucidité dont nous étions émues.....

Huit jours après elle eut une de ces crise d'asphyxie par lesquelles se terminent d'ordinaire les maladies de poitrine. Quand elle se trouva mieux, elle se tourna vers nous de la manière la plus aimable: « Ne m'en veuillez pas, mes sœurs, si je ne suis pas morte; vous avez bien entendu combien de fois j'ai prié la Ste Vierge de venir me chercher; Elle ne veut pas de moi encore. » - C'est que vous n'avez pas achevé votre œuvre lui dit sa Supérieure. Elle comprit, parce que bien souvent la conversion de son médecin avait été le sujet de leur entretien: « Eh bien! si vous le jugez à propos, faites-le appeler, » dit-elle humblement, je lui parlerai. » Il vint, elle l'entretint trois minutes et il lui laissa une promesse à laquelle il a été fidèle.

Enfin, le 6 Mars à 4 heures du matin commença la dernière agonie.... Les Anges seuls sauraient redire aujourd'hui ce qui se passa dans cette infirmerie pendant les 7 heures qu'elle dura..... Semblable à la lampe, qui au moment de s'éteindre jette un plus vif éclat, notre chère Sœur se révéla à nous avec toute sa foi, son espérance et sa grande passion pour la Ste Vierge.

Notre Révérende Mère Générale accourue pour recevoir le dernier soupir de sa fille la plus respectueusement dévouée, écrivit quelques unes des pieuses aspirations par lesquelles, notre chère mourante sanctifia ses dernières luttes. Je les transcris ici avec le regret de ne pouvoir les animer comme elles l'étaient sur ses lèvres expirantes.... qui pourrait, en effet, reproduire l'extase d'une âme pour laquelle s'ouvre le ciel!.... Le sculpteur n'a pas de ciseau, le peintre point de couleur, l'écrivain manque de plume. On a vu ..... on se souvient ..... mais on ne saurait dire.....

Notre chère Sœur venait de faire la Ste communion, son confesseur lui avait renouvelé la Ste absolution; tout ce qui était de la terre avait disparu pour elle;

elle reveillait l'approche de Jésus, son Divin Epoux - Nous étions toutes réunies autour de son lit: « Prier, mes Sœurs, nous dit-elle, prier ..... Porter, avec le Rosaire - la Sainte-Vierge, oh! elle est bien bonne! Je proteste ici, sur mon lit de mort que je ne l'ai jamais invoquée en vain ..... je me livre à elle, en ce moment de ma mort avec toute ma confiance d'enfant .... Marie, ma mère, venez à mon secours! .... J'ai peur d'offenser le bon Dieu ..... J'offre le sacrifice de ma vie pour N. S. Père le Pape, pour ma Congrégation ..... Si j'avais mille cœurs, dix mille cœurs, je vous les offrirais, ô Jésus .... Je suis heureuse de mourir religieuse ..... Je renouvelle mes vœux perpétuels de Pauvreté, Chasteté et Obéissance, ... Prier, mes Sœurs, ne cessez pas jusqu'à la fin .... Mon Jésus, je me confie à votre miséricorde infinie ..... Je voudrais dire adieu à mon médecin .... (Elle voulait surtout lui rappeler sa promesse.) Cette amour de zèle remplit elle semblait se perdre davantage en Dieu; un instant, sous l'influence d'une dernière goutte de lait, qu'elle prit pour obéissance, ses mots furent douloureusement appelés ..... « Ste Vierge, ma bonne Mère, répète-t-elle, obtenez-moi de ne pas mourir dans une crise! .... Mon Dieu! je ne voudrais pas vous offenser! .... » Le calme se fit; sa physionomie reprit une expression plus rayonnante; « Mes Sœurs, chantons nous dit-elle .... elle se reprit: « non, ce ne serait pas dans l'ordre, récitez les prières! .... et la voix pleine de larmes, nous dîmes chercher son cantique à la Ste Vierge, dit-elle. On commença: Je la verrai cette Mère chérie, etc, elle ajouta: « qu'un seul regard ferait tout mon bonheur .....

Prier, mes Sœurs! acte de contrition, je me confesse, ... Mon Jésus, miséricorde! Doux cœur de Marie, soyez mon salut, soyez mon amour! .... Adieu, mes Sœurs! .... Sœur Angéline vous direz tout ce dont je l'ai chargée pour vous. (Par humilité, elle n'avait pas voulu demander pardon de crainte que les protestations contraires ne vinssent sur bonnes de la vanité: « Vous me connaissez avait-elle dit à sa Supérieure; je me tairai, et quand j'aurai rendu le dernier soupir, vous ferez toutes mes excuses. Je regrette bien la peine que j'ai pu faire. Je souhaite bien qu'on m'oublie et qu'on prie pour moi » « Nous sommes toutes là, lui dit-on, nous vous regrettons bien sincèrement; elle répond: Ne parlons pas de cela .... Merci, ma Mère, de ne m'entretenir que de mon éternité! .....

Son agonie se prolongeait, elle demanda à rester seule avec notre Supérieure Générale. « Ma Mère, dit-elle, en vacances, en parlant du Noviciat, je me recommanderais aux prières de Mère Dessoudeix, en lui avouant que je n'espérais plus la revoir; elle me répondit: « Vous voudriez demander la permission de mourir » Je vous la demande maintenant .....

La douleur de notre Révérée Mère, ne se dépeint pas; mais avec sa grande foi, elle lui répondit: « Oui mon Enfant, je vous le promets! que la volonté de Dieu soit faite, Merci, ma Mère .... Je demande .... Mon Dieu! je tombe dans l'abîme .... de votre miséricorde avec une confiance qui égale le nombre de mes péchés et votre puissance! .... ainsi soit-il honorable .... que votre prie, cesse bientôt pour que j'entende .... Adieu, mes Sœurs, je vous vous embrasse toutes » et à chacune, elle dit un mot, qu'aucune n'oubliera jamais.

Elle ne pouvait plus tourner la tête du côté de son pieux crucifix, on plaça sous ses regards l'image de Jésus - Coeur et celle de la Ste Vierge. « Ah! c'est elle! » et elle les regarda avec amour et confiance.

Ses yeux ne se ouvrirent plus .... Dans ces derniers efforts, elle tenait son chapelet et elle rendit le dernier soupir .....

Les regrets de sa communauté ne doivent pas trouver place ici ; ils sont de ceux qui restent sans expression. Nous perdrons une sœur, une amie, un modèle.
La Congrégation de l'avenir qui lira ces lignes ne nous en voudra pas d'y avoir inséré la courte nécrologie écrite par une des premières élèves qu'elle avait rencontrées au Pensionnat de Ribérac. Elles sont venues un peu de partout ces chères Enfants, pour rendre à la plus dévouée des maîtresses les devoirs de la piété filiale.....
Ensemble elles ont tracé ces lignes que nul n'a lues sans émotion, parce qu'on sent que le cœur en a fait tous les frais.

« Lundi à 11 heures, au Pensionnat de Ste Marthe à Ribérac, s'éteignait douce-
« -ment, dans la force de l'âge, une modeste religieuse dont la vie tout entière a été
« consacrée à l'éducation de la jeunesse. Ne la laissons pas disparaître, nous, ses
« premières élèves, sans lui donner un dernier adieu dans un sentiment de profonde reconnaissance.
« Sur sa couche funèbre ses sœurs l'ont entourée de roses dont le touchant symbolisme
« racontait ses vertus ; dans la chambre ardente, pendant tout le jour, des chrétiennes de
« toute condition lui ont apporté leur tribut d'hommages et sont venues déposer à ses
« pieds de ferventes prières. « Son aspect repose, disait-on, sa vue fait du bien ! » Touchant
« éloge ! mais il ne saurait suffire à notre juste admiration. Plus la vertu cherche à se
« cacher, plus elle doit être exaltée quand Dieu l'a couronnée par la mort. Du sein de la
« gloire immortelle, ô vous que nous pleurons ! entendez notre voix ! c'est la voix du cœur.
« Chargée de la délicate mission de former nos âmes aux graves devoirs de la vie, et de
« les initier à toutes les connaissances nécessaires à la jeune fille, Sœur Sébastienne sut
« remplir pendant six ans cette tâche au milieu de nous, avec une intelligence rare et
« une douceur au-dessus de tout éloge ; travaux incessants, veilles prolongées, tout était
« mis en œuvre pour atteindre le but. Et plus tard, quand ses Supérieurs l'eurent
« obligée à compter avec ses forces épuisées, elle suivait nos travaux avec une sollicitude
« dont le ciel seul a le secret. Nos succès étaient sa joie, n'oubliant jamais d'en rapporter
« à Dieu toute la gloire. En toutes choses elle voilait les plus brillantes qualités de
« l'esprit et du cœur sous le manteau de la plus exquise modestie. Ses talents nous
« apparaissaient comme cette fleur qui semble interroger les brises de l'air avant d'en-
« trouvrir son calice, et leur parfum nous arrivait doublement embaumé.
« Son courage héroïque dans les souffrances qui ont marqué ses derniers jours ont
« achevé de nous la montrer comme une âme d'élite. Depuis deux ans elle avait vu
« sans frémir la mort s'avancer vers elle et la menacer ; depuis quinze jours elle l'att-
« endait de pied ferme. Appuyée d'une main sur la miséricorde de Dieu, et de
« l'autre sur sa vie toute de dévouement et de sacrifices, elle nous a donné l'exemple
« d'une angélique résignation. Vaillant soldat, elle n'a posé les armes que lorsque la
« mort les lui a arrachées. Son souvenir ne s'effacera jamais de nos cœurs.
« Incapables de donner à sa belle vie un éloge digne d'elle, nous déposons à ses
« pieds nos larmes et nos prières ; à son âme immortelle nous offrons la plus entière et
« la plus profonde reconnaissance ; et à son cœur, ce qu'elle a ambitionné avant tout, le
« serment inviolable de marcher sur ses traces dans les sentiers de la religion dont elle
« nous apprit à aimer les préceptes.

„Puisse cet humble tribut de notre filiale gratitude témoigner du respect et de l'amour
„que nous garderons toujours à sa mémoire.
„Puisse-t-il porter à ses vénérables Sœurs qui la pleurent si légitimement un baume
„de consolation à leur immense douleur.„

Ceux qui ont vu la marche triomphale de notre chère Sœur, vers la demeure des morts ne l'oublieront jamais.... Tous les rangs s'y trouvaient confondus et du haut du ciel, Jésus Notre-Seigneur dut applaudir à cet hommage rendu à la plus méritante et à la plus modeste de ses épouses!.....

Le 6 Mars 1882.

Sœur Pauline Bru.

Noviciat

Mathilde Bru naquit à St Géniès, canton de Salignac (Dordogne), le 29 Janvier 1850; elle fut la plus jeune de la famille, qui comptait six enfants, sur lesquels trois ont embrassé la vie religieuse. Les bénédictions du ciel, par cette élection, prouvent la foi toute chrétienne qui régnait au foyer domestique. Notre petite Mathilde, la plus jeune correspondit à la grâce de sa vocation en montrant de bonne heure la piété la plus tendre. Si la petite Mathilde se trouvait à dire au sein de la famille, il fallait la chercher à l'église le plus souvent.

Son caractère gaie et attrayant se démontra dès l'enfance; elle aimait à s'amuser et prenait part volontiers aux jeux de ses petites compagnes; vive naturellement, elle se serait emportée dans la contrariété, mais, par un prompt retour, sur elle-même, fruit d'un jugement solide, qui commençait à se dévoiler, bientôt elle se répatriait avec sa petite adversaire et cédait avec la douceur d'un agneau. Toute sa vie, elle a porté une croix bien dure pour la nature, fournie par un tempérament faible et excessivement délicat. Qui ne sait à combien de douleurs, et par suite de sacrifices est exposée une personne maladive?..... Notre chère Mathilde a eu le mérite d'une pareille constitution, sans jamais murmurer ni se plaindre.

Elle fréquenta la classe tenue par les Religieuses de sa commune, et se fit remarquer par sa docilité, son amour de l'ordre et de l'obéissance. A l'époque de sa première Communion, l'adolescente offrait l'aspect d'un ange par sa douce piété et son aimable modestie. Cette grande action fut accomplie avec l'esprit de foi qui la caractérisa sa vie durant.

Vers sa dix-septième année, ses parents la placèrent dans l'établissement dirigé par les Sœurs de St Vincent de Paul, à Sarlat. Là, elle fut l'ouvrière laborieuse et édifiante sous tous les rapports; sa modestie, sa ferveur lui méritèrent le beau titre d'Enfant de Marie, et jamais une faute grave ne ternit le cachet d'édification donné par sa sagesse et sa prudence.

Rentrée dans le monde, elle continua sa vie réglée et modeste. Sous le parfum de l'humilité et de la simplicité grandissait le beau lis de la chasteté; notre chère Mathilde brûlait du désir d'en offrir l'hommage au Roi des Vierges, dont elle souhaitait vivement de devenir l'épouse. Ses respectables parents firent un troisième sacrifice, et la jeune fille réalisa ses pieux désirs en faisant son entrée au Noviciat de Ste Marthe.

Durant son postulat elle eut tour à tour divers emplois qu'elle remplit avec abnégation et dévouement; admise à revêtir le saint habit de novice, elle reçut avec lui le nouveau nom de Sœur Marie Pauline, le 24 septembre 1873, fête de Notre Dame de la Merci. Son année de noviciat se passa dans la régularité et la ferveur, aussi, ses deux années d'épreuves expirées, rien ne s'opposa à l'émission de ses vœux; ce fut un an après sa vêture le 24 sept. 1874, que la docile novice fit un plus parfait sacrifice d'elle-même par sa consécration religieuse. Les liens mystérieux qui désormais l'unissaient à son Dieu ne devaient plus se rompre. La mort, elle-même ne fait que consommer cette union divine; la Vierge religieuse ne suit-elle pas l'Epoux partout où Il va?.....

La nouvelle professe fut envoyée au Dugue pour y diriger l'ouvroir. Cette tâche laborieuse elle l'a remplie souvent au-dessus de ses forces physiques.

Les jeunes personnes qui ont passé sous sa direction ont pu apprécier son mérite. Il ne suffisait pas à la maîtresse intelligente autant que modeste, de former des ouvrières habiles, son zèle lui dictait l'obligation d'enseigner la vertu, vrai chemin du Ciel.

Notre chère Sœur, à cet effet, savait se concilier le cœur de ses élèves, et profitait de l'affection acquise pour les porter à Dieu. Conseils charitables, exhortations pieuses, remontrances douces et fermes et surtout, exemples vertueux, sans affectation; tels furent ses armes pour combattre le vice et faire aimer et pratiquer la vertu.

La santé de Sœur Pauline allait déclinant après quatre ou cinq ans seulement de labeur. Prise au début d'un vomissement de sang, on craignit pour ses jours, mais, l'heure n'était pas venue, quoiqu'une plus grande fatigue dût jusqu'à la fin être son partage. Dans le but de la décharger d'un fardeau devenu trop lourd, par suite de sa faiblesse, les Supérieures l'envoyèrent à l'Orphelinat de Bergerac, comme aide, dans la mesure de ses forces. Son activité se soutint jusqu'au bout, ménageant son temps, qu'elle savait si bien employer; sa charité était admirable dans les soins qu'elle rendait sans répugnance à certaines petites filles; on la voyait prenant sur ses genoux ces pauvres enfants parfois bien dégoûtantes, comme aurait fait la mère dont elles étaient privées, les pansant, les nettoyant tout en les amusant par ses causeries enfantines, vrai cachet de la simplicité de son âme; aussi, ces pauvres petites filles reconnaissantes, aimaient la bonne Sœur, la suivaient partout et disaient naïvement, quand la charité publique leur offrait quelques mets ou douceurs peu ordinaires: « Garder mon gâteau, mon bonbon pour Sœur Pauline. »

Devenue plus souffrante à la fin de l'année 1881, elle fut retenue à la maison-mère. Il lui en coûta de laisser ses chères orphelines, mais, l'obéissance

avait parlé, son sacrifice fut aussi généreux qu'il était grand. Du mois d'octobre au mois d'avril, notre chère Sœur fut désolée par une toux continuelle; les nuits sans sommeil, devenaient de plus en plus pénibles; cependant elle ne laissait pas de se lever tous les jours et de vaquer à quelque ouvrage. « Le travail, disait-elle, est pour moi une distraction. » Elle l'unissait à la prière fréquente; combien n'avons-nous pas été édifiées souvent par son silence et son recueillement; mais, c'est surtout par la charité et l'esprit de foi que sa vertu brillait, excusant les défauts du prochain et voyant tout en Dieu. Notre malade désirait guérir et se faisait illusion sur son état. Hélas! ses rêves s'évanouissaient à mesure qu'ils étaient formés; la mort dévorait lentement sa victime! sa résignation et sa patience ont été de tous les jours, jusqu'au dernier moment, sérénité parfaite.

A la fin d'Avril ses forces s'épuisèrent complètement, mais son courage ne se démentit point. Appelée à faire le sacrifice de sa vie, elle l'offrit à Dieu avec foi et amour! L'approche du beau mois de Mai lui souriait; il lui semblait qu'avec son radieux soleil, allait reluire pour elle le printemps de la vie. Hélas! elle ne devait pas le revoir! Marie avait dessein de lui montrer un soleil plus resplendissant; Jésus, son divin Fils. Notre chère mourante, demanda la veille de son trépas, de belles fleurs, pour couronner la statue de la Ste Vierge au premier Mai; ce désir fut accueilli par la Reine des Anges, qui s'en contenta; et, ce fut elle qui lui porta la couronne à l'ouverture du mois, qui lui est consacré.

Sa mort qui fut digne d'envie, arriva le samedi 29 avril, à 8 heures du soir, après avoir reçu les derniers sacrements dans des sentiments de foi et de piété. Son dernier soupir fut calme et tranquille, comme l'avait été sa vie entière; pas un nuage d'inquiétude ne vint la troubler. L'ennemi du salut n'avait que faire, auprès d'une âme si étroitement unie à son Dieu par la pureté d'une conscience droite autant que délicate.

Notre chère Sœur n'avait que 33 ans et quelques mois; elle avait passé sur la terre le laps de temps de la vie du Sauveur en travaillant à s'enrichir de ses mérites.

Le 29 Avril 1882.

Sœur Elise Lagorce.

Noviciat.

Gabrielle Lagorce naquit d'une famille honorable et distinguée, à Jumilhac-le-Grand, le 5 Mars 1861. Elle n'avait pas trois ans lorsqu'elle perdit son père. A part cet incident toujours si grave et d'une bien grande importance pour l'avenir d'un enfant, elle coula jusqu'à l'âge de 15 ans, une vie paisible et heureuse, élevée sous le regard de Dieu, entourée des soins de sa pieuse mère et d'une grande tante qui l'aimait d'un amour presque maternel. Cette dernière, bien qu'ayant plus de 80 ans lui a survécu, mais notre chère petite Sœur a emporté dans la tombe le respect, l'affection, et la

reconnaissance que de tout temps, elle avait voués à sa seconde mère.

Les premières années de notre bonne Sœur n'offrent rien de particulier, son enfance avait été heureuse, le passé lui avait souri, l'avenir semblait se présenter à elle, sous d'aussi riantes couleurs. Dieu, cependant devait bientôt changer le cours de cette vie paisible. Dans cette enfant, dans cette jeune fille, étaient un grand cœur, une âme généreuse; Il se les réservait!... Il voulut, pour l'élever jusqu'au ciel, briser tous les liens qui pouvaient encore l'attacher à la terre; Il voulut l'épurer comme on épure l'or, en la faisant passer par le creuset des souffrances.

Le premier sacrifice que le bon Maître lui demanda, fut celui de sa tendre Mère, Gabrielle n'avait que quinze ans, lorsqu'elle la vit partir pour l'éternité; lorsqu'elle se vit enlever ce trésor, cette amie, qui, pour la jeune fille, ne se remplace pas. Avec sa mère, la pauvre Enfant vit s'envoler tout son bonheur passé!... Sa mère, en la quittant, ouvrit devant elle un horizon nouveau, un horizon dans lequel sa raison, son intelligence précoces lui faisaient entrevoir un avenir bien gros d'orages!.....

Dès lors, en effet il lui fallut quitter cette maison, où elle avait vécu si heureuse, cette maison qui lui rappelait de si chers souvenirs!... il lui fallut dire adieu aux lieux qui l'avaient vue naître, où, elle laissait désormais, tout ce qu'elle avait de plus cher, les restes de sa mère bien-aimée!..... Il lui fallut enfin se séparer de ses frères et voir ceux sur lesquels elle déversait tout son amour, s'éloigner d'elle. A ce nouveau coup, à cette douloureuse séparation, Gabrielle se sentit défaillir! elle ne se laissa point abattre cependant, et tournant son regard vers Celui qui console, en même temps qu'Il éprouve elle prononça un Fiat déchirant mais résigné!..... elle partit, pour aller habiter chez un oncle devenu son tuteur; là, l'attendait de cruelles épreuves, que nous passerons sous silence; Gabrielle les accepta avec courage et résignation, et se montra grande devant la souffrance.

Après quelques mois de séjour dans la famille de son tuteur, Gabrielle fut mère en pension à Latourblanche, où elle resta jusqu'à son entrée en communauté.

Une fois au milieu de ses bonnes Maîtresses et de ses chères compagnes, Gabrielle ne voulut plus les quitter; elle se trouvait si bien dans la maison de Dieu, à l'abri des injures de ce monde qu'elle redoutait par dessus tout! A l'approche des vacances, elle écrivit à son tuteur pour le supplier de les lui laisser passer au pensionnat; cette permission ne semblait pas devoir lui être accordée, alors elle s'adressa à Dieu. « Où serai-je dans un mois, ô mon Dieu! écrivit-elle, oh! laissez-moi ici, près de mes bonnes Mères! ayez pitié de ma faiblesse et ne m'exposez pas! Pardon, mon Dieu! seule ici-bas mon cœur a été brisé, brisé moralement! J'ai souffert, mon Jésus, et vous seul l'avez su! la croix est lourde pour ma faiblesse, mais, avec votre secours, je ne succomberai pas sous le faix! oh! mère, mère tant aimée! c'est toi toujours que je cherche; toi, que je voudrais pour me dire ce que je dois faire. Pourquoi suis-je si faible?.... Mon Jésus! vous êtes-là; Marie! ma Mère du Ciel! ma Mère de la terre me soutiennent; je ne dois pas trembler!.....

Pour cette fois enfin, Dieu sembla entendre sa prière; on laissa Gabrielle à Latourblanche, et pensionnaire où sous-maîtresse, elle y resta jusqu'au jour de son entrée au Noviciat de Ste Marthe; elle fut toujours pour ses jeunes compagnes un modèle de sagesse, d'application et de piété; toutes l'aimaient, la chérissaient: elle, aussi les aimait,

mais, il en était une qu'elle affectionnait particulièrement, et Dieu voulant l'éprouver encore, la sépara de cette amie, de cette Sœur, comme elle l'appelait; le cœur de la chère Enfant souffrit, mais une fois de plus, elle montra à son Dieu qu'elle l'aimait par dessus-tout: « Mon Dieu, disait-elle, vous m'enlevez plus qu'une amie, vous m'enlevez une Sœur, son souvenir sera toujours inséparable à mon cœur! Pourquoi faut-il que nous nous soyons rencontrées, si nous ne devons jamais nous revoir! mais non; je ne veux plus le prononcer ce mot; mon Dieu! vous ne voudrez pas que nos âmes si unies soient séparées pour toujours. Mon Dieu! si vous le voulez pourtant j'accepte votre volonté; qu'elle parte donc, mon amie, ma sœur, mais souffrez, mon Dieu! que je ne l'oublie jamais, que je l'aime toujours!"..... C'est ainsi que savait aimer notre petite Gabrielle, c'est ainsi surtout qu'elle savait sacrifier au bon plaisir de Dieu, jusqu'à ses plus chères affections. Dans son cahier d'impressions, nous retrouvons encore ces paroles: « A ton dernier moment, bonne Mère! faisant un énergique effort tu appelas ton Eugène et tu lui demandas s'il voulait remplir le vœu de ta vie, s'il voulait se donner à Dieu. Il ne put te répondre, mais c'est moi, c'est ta Gabrielle qui te dis aujourd'hui: Je suis à Dieu, je ne vis que pour Lui: ». Depuis longtemps, en effet, Gabrielle désirait se consacrer à Dieu, mais elle n'était pas libre encore; elle redoutait sa famille, elle était torturée par des craintes sérieuses. Elle était calme cependant, parlant très-peu de ses peines, on aurait ignoré complètement les souffrances de son âme, sans le cahier qu'on lui a trouvé, qui dévoile tout ce qui se passait en elle de luttes intérieures: « Seule mon Jésus! seule pour souffrir, écrivait-elle un jour, mais que dis-je?... n'êtes-vous pas avec moi! ne me tenez-vous pas lieu de tout!..... Je ne me plains pas, ô mon Dieu! mais je suis triste. Vous seul savez ce qui se passe dans mon âme, vous seul, connaissez mes craintes, mes terreurs!.... Veillez toujours sur moi, que je ne cesse pas d'être votre Enfant.

La Ste Eucharistie était pour elle sa plus grande consolation, elle la dédommageait de toutes ses peines; quand elle avait fait la Ste communion, disait-elle, elle pouvait tout accepter, elle était alors forte pour faire la volonté de Dieu.

Enfin, arriva le jour heureux pour elle de son entrée au Noviciat; dire quel fut son bonheur en apprenant qu'elle était admise, est impossible; le seul regret qu'elle eût fut de se séparer de ses chères maîtresses, qui pendant trois ans, lui avaient servi de mères.

Sans oublier ses chères Sœurs de Latourblanche, Gabrielle s'attacha bien vite à ses nouvelles Mères et compagnes. Au noviciat, elle fut comme à Latourblanche, la consolation de ses supérieures, le modèle et l'édification de ses compagnes. Dès-lors, son unique étude, sa seule occupation, furent de se rendre chaque jour moins indigne du titre d'épouse de Jésus, auquel elle aspirait. Son postulat touchait à son terme, Gabrielle fut admise à la prise d'habit; on l'appela, Sœur Marie Elise. Ce nom, s'il est possible doubla son bonheur, c'était celui que portait la Vénérée Fondatrice de la communauté de Latourblanche, Madame de la Croix; il n'en fallait pas davantage pour le rendre cher et précieux à notre bonne petite Sœur.

Depuis sa vêture, Sœur Elise ne soupirait plus qu'après l'instant, où elle pourrait se donner à Dieu sans réserve et pour toujours. Son état de santé ne lui permettait plus de remplir un emploi; il exigeait même des soins particuliers. La pauvre Enfant souffrait de ne pouvoir se rendre utile, de ne pouvoir aider ses Sœurs comme elle l'aurait voulu; elle recevait leurs soins avec

une grande reconnaissance : « Ah ! disait-elle à une de ses compagnes, ici, je ne peux rien faire pour prouver ma gratitude à nos bonnes Mères, mais au Ciel ! au Ciel ! quand j'y serai, je ne les oublierai pas. Oh ! comme je prierai pour notre chère Congrégation !....

Depuis la retraite de 1881, les forces de Sr Elise diminuaient chaque jour ; bien qu'elle ne le crût pas tout-à-fait, quelque chose lui disait, qu'elle n'avait pas longtemps à vivre : « J'ai parfois de tristes pressentiments, disait-elle, oui, de tristes pressentiments, si toutefois on peut les appeler tristes ; il me semble que j'ai la maladie de ma mère, que je vais aller la rejoindre. Ce sont peut-être des idées que je me fais, mais j'ai voulu le dire. Avant la fin du printemps, disait-elle une autre fois, je vous aurai quittées. Que la volonté de Dieu soit faite !... la seule grâce que je lui demande, c'est d'arriver à la profession.

Dans les derniers temps, une des plus grandes peines de Sr Elise, c'était de rester au lit jusque vers dix heures : « Cela me fait manquer trop de communions, disait-elle, j'ai tant besoin d'être fortifiée par les visites de Jésus. » Pour la tranquilliser, il fallut que notre Vénérée Mère promît de les lui faire toutes remplacer lorsqu'elle serait mieux. Les peines morales, la souffrance physique, avaient un peu assombri le caractère de notre petite Sœur, elle se reprochait vivement ce qu'elle appelait sa mauvaise humeur, et il lui arrivait souvent de dire à ses compagnes : « Je suis bien maussade, pardonnez-moi.

L'époque de la profession arriva, notre chère Novice fut admise à prononcer ses vœux. Le moment de la récompense était venu, elle commençait sur la terre, les noces que bientôt elle allait achever dans le ciel. Le 25 Mai fut pour elle, le plus beau jour de sa vie sur la terre, douze jours après, elle devait commencer sa vie bienheureuse dans l'éternité.

Pendant cinq ou six jours encore, Sœur Elise continua à se lever, puis vers le 1er Juin, elle s'alita ou plutôt elle ne quitta plus l'infirmerie ; le lit la fatiguant beaucoup, à cause de l'enflure des jambes, elle restait habituellement sur son fauteuil. A dater du jour de sa profession, elle ne fut plus la même ; sa physionomie redevint épanouie comme dans son enfance, et elle qui auparavant parlait à peine, devint expansive et gracieuse pour toutes ses sœurs et compagnes. Elle remerciait affectueusement des soins qu'on lui prodiguait, et témoignait souvent sa peine de donner de l'embarras. Pauvre petite Sœur, elle en donna bien peu cependant. Enfin le moment attendu par elle arriva le 6 Juin à 11 heures du soir, après une agonie de cinq heures, qui fut d'autant plus pénible qu'étant à la fleur de l'âge, elle avait plus à lutter contre la mort. Jusqu'à la fin, elle conserva sa connaissance entière ; elle exprimait sa reconnaissance avec de vifs sentiments de bonheur, et continua à édifier la communauté par son angélique soumission à la volonté de Dieu, elle rassembla ses forces pour dire hautement à ses compagnes, combien elle était heureuse de mourir en communauté, et combien elle prierait pour toutes.

C'était fini ! avec vous ô Jésus, elle avait bu au calice amer des souffrances, vous voulez qu'avec Vous, elle vint régner dans le ciel !.....

Le 6 Juin 1882.

Sœur Athanasie Claret.

Cubjac.

Marie Claret naquit à Sarlat, le 17 septembre 1847; ses parents honnêtes ouvriers de la localité, donnèrent à leurs enfants de vrais et solides principes religieux. Après avoir passé les premières années de l'enfance au foyer paternel, Marie fut envoyée en classe à Sarlat, chez une institutrice qui ne pouvait que continuer à fortifier dans cette jeune âme, les leçons que sa pieuse mère avait commencées à lui inculquer. La bonne petite Marie était un modèle pour toutes ses compagnes, qui avaient une sorte de vénération pour elle, chacune l'envoyait pour amie. Déjà, elle aimait beaucoup le bon Dieu, et pensait à se donner à Lui; Un jour, afin de mettre son projet à exécution, elle s'en alla suivie d'une de ses petites compagnes, assez loin dans la campagne, où là, à l'exemple de Ste Thérèse, dont elle avait lu la vie, elle voulait trouver quelque caverne propre au dessein qu'elle avait d'y vivre en ermite. La faim et la pensée de ses parents inquiets la fit renoncer à ce projet. Sa piété était douce et aimable; elle trouvait le moyen tous les soirs, à la sortie de la classe, de prendre le chemin qui conduisait à l'église, bien que ce ne fut ni le sien, ni celui de sa petite amie, ni le plus court; là, elle faisait le chemin de la croix, où elle disait son chapelet, selon le temps ou on se trouvait. Pendant le mois de mai, on disait tous les matins la messe à une chapelle miraculeuse appelée Bon-Rencontre; cette chapelle appartenant aux Sœurs de St Vincent de Paule, la messe s'y disait de très bonne heure, cinq heures ou 5 h½; la pieuse Enfant allait tous les matins prendre sa compagne pour s'y rendre. Que de fois elles arrivaient avant que la chapelle fut ouverte, elles attendaient là à la porte avec une patience remarquable pour de si jeunes Enfants. Jusqu'à ce que la messe fut dite, elle ne tolérait pas de conversation profane; il fallait où parler du bon Dieu, où garder le silence. Dans les jeux où ailleurs, jamais on ne l'a entendue dire un mot déplacé; c'était en un mot l'ange de la classe, non-seulement au dire de la maîtresse, mais de l'avis général de toutes les élèves.

Son amour pour Dieu, et son attrait pour tout ce qui touchait à la piété, la portèrent bien jeune encore à faire les démarches nécessaires pour entrer au Noviciat de Ste Marthe; cette communauté ayant principalement fixé l'attention de Marie, comme propre à alimenter sa dévotion et son dévouement pour les enfants et les malades des hôpitaux. Sa demande ayant été accueillie favorablement, elle arriva à Périgueux, le 13 juillet 1862, étant âgée seulement de 17 ans.

Sa ferveur, qu'on peut dire, angélique, augmenta sensiblement dans la maison du Seigneur; bonne pour toutes ses compagnes, elle eût bientôt gagné le cœur de chacune, elle profitait à propos de cette salutaire influence pour les porter à aimer et à servir Dieu, avec plus de ferveur et de zèle. Après quinze mois de séjour au noviciat, Marie Claret fut revêtue de l'habit de

Novice le 17 octobre 1865, et dix-huit mois après ses supérieures satisfaites de sa bonne volonté l'admirent à se lier irrévocablement à son céleste époux, pour lequel elle voulait vivre uniquement; ce beau jour luit pour elle le 19 Mars 1867, jour consacré à honorer St Joseph, que notre petite novice aimait particulièrement. Il n'y a pas de paroles pour dire la joie immense, le bonheur de cette âme, si désireuse depuis l'enfance de se donner à Dieu; elle était au comble de ses vœux!... il lui semblait que les sacrifices n'auraient plus pour elle que de la douceur, elle ne voyait, ne pensait qu'à sa félicité présente d'être l'épouse de Jésus, ce titre était tout pour elle.

Après sa profession, Sœur Athanasie fut successivement envoyée à l'orphelinat de Bergerac, à Vanscains, à St Avit, à Monpont et à Cubjac. Partout notre chère Sœur fut aimée et appréciée par les sœurs et aussi par les enfants confiés à sa direction; à l'orphelinat longtemps après son départ, les enfants parlaient encore de son inépuisable dévouement et de son ardente charité.

A voir son extérieur si doux et si calme, on ne se serait pas douté que la vivacité et l'ardeur étaient le fond de sa nature; elle avait à lutter beaucoup pour calmer son cœur souvent prêt à s'échapper; quand on lui manquait, elle le sentait très-vivement et son premier mouvement était de faire comprendre, soit par ses paroles, soit par son air blessé, l'impression pénible qu'elle ressentait; mais habituée à se vaincre, notre chère Sœur, réprimait bien vite sa nature, et la grâce prenant le dessus, le sourire reparaissait immédiatement, elle était alors pour la personne qui l'avait blessée aussi bonne et aussi gracieuse que pour celles qu'elle aimait le plus.

Comme la plus grande partie du genre humain, notre chère Sœur avait un très grand fond d'amour-propre, mais elle travaillait si bien à le dompter, qu'elle ne négligeait aucune occasion pour l'anéantir, aussi parfois feignait-elle de ne pas comprendre les traits blessants qui lui étaient adressés, bien que dans le cœur, elle en éprouvait une grande humiliation. Le cœur de notre chère Sœur était excessivement bon et porté à rendre service, elle ne voyait jamais souffrir, sans éprouver une véritable douleur; elle eut sacrifié volontiers ses instants de loisir, ses récréations et même la douceur qu'elle trouvait au pied des saints autels, pour faire du bien à son prochain, et le soulager dans ses peines et ses souffrances.

Son âme droite et simple allait à Dieu franchement et sans détour, le regard des créatures l'occupait peu, elle travaillait pour Dieu seul, aussi ne cherchait-elle que Lui pour témoin de ses actions; elle n'était pas communicative par nature, aussi n'était-ce que quand l'ennui ou la souffrance étaient trop vifs, qu'elle déversait un peu le trop plein de son cœur, dans celui de ses sœurs; ensuite cette satisfaction bien innocente, devenait pour elle une cause de remords, elle se reprochait ce vol fait à son céleste époux et ne se consolait qu'en prenant une forte résolution de ne plus chercher de consolation qu'en Dieu seul.

Depuis longtemps, notre bonne Sœur avait ressenti les premières atteintes du mal qui la consumait lentement; en 1874, les supérieurs espérant qu'un repos

complet pourrait enrayer le mal la firent venir au Noviciat. Elle y restat dix mois après ce temps, comme elle se trouvait infiniment mieux, elle fut heureuse d'aller de nouveau travailler à la vigne du Seigneur. Huit années la virent se dévouer avec son zèle accoutumé ; bien que très fatiguée habituellement elle s'occupait cependant toujours ; nommée Supérieure à la nouvelle fondation de Cubjac en 18 , elle remplit cette charge avec sagesse et dévouement, jusqu'au jour de son décès ; notre chère Sœur allait s'affaiblissant sensiblement, le médecin était étonné qu'elle vécut encore, elle seule se faisait illusion, ne souffrant pas de violentes douleurs, elle espérait que si son estomac pouvait s'arranger elle reprendrait des forces ; mais vaine espérance, la mort dévorait peu à peu sa victime et bientôt, elle allait la détruire complètement. La Supérieure lui ayant annoncé que sa fin pourrait bien ne pas être éloignée, elle fit appel à sa foi et fit généreusement le sacrifice de sa vie ; les quelques jours qu'elle vécut après furent employés par elle à se préparer encore au grand voyage de l'éternité. Notre chère malade reçut les derniers sacrements avec sa piété ordinaire, puis ayant remis son âme à Dieu, elle rendit en paix son dernier soupir le

18 Juillet 1882.

Sœur Marie Nathalie Bru

Cahuzac.

Juliette Bru, native de St Géniès, Dordogne, fut la seconde des six enfants de cette famille de bénédiction qui, dans la suite, devait donner à Dieu la moitié. Juliette plus âgée de plusieurs années que ses sœurs dût s'occuper d'elles, ce dont elle s'acquitta à la satisfaction de sa pieuse et bonne Mère, qui était heureuse de trouver en elle une aide et une auxiliaire dévouée. Parvenue à l'âge de l'adolescence, notre pieuse jeune fille fut mise à Sarlat chez les dames Blanches, pour se former aux travaux manuels ; elle y resta deux ans environ, s'appliquant de son mieux à la couture ; elle devint bientôt une bonne ouvrière, ce que voyant ses parents la retirèrent de pension. Juliette avait alors à St Géniès, un oncle veuf et sans enfant, qui ayant besoin de quelqu'un pour tenir un magasin qu'il avait dans l'endroit, demanda et obtint que sa nièce lui fut confiée. Douée de qualités solides et précieuses, Juliette se mit à l'œuvre de suite et de tout son cœur, elle réussit parfaitement à contenter son oncle, qui l'aimait à l'égal d'une fille, et qui aurait consenti volontiers à lui laisser toute sa fortune pour la garder près de lui ; elle réussit aussi dans la tenue du magasin, tout y était en ordre, tout prêt à point. Elle vécut ainsi un an, vivant au jour le jour, sans penser à l'avenir ; vint cependant pour elle le moment des luttes et des épreuves. Juliette considérait attentivement la vie

d'abnégation et de dévouement que menait des Religieuses Béatles, qui depuis peu s'étaient fixées à St Géniès, et en les voyant; sa vocation, que jusques-là, elle n'avait pas cherché à connaître se révéla à elle et l'embrasa tellement du désir de se consacrer à Dieu, qu'elle surmonta énergiquement les difficultés sans nombre qu'elle rencontra pour l'exécution de son pieux dessein. Aucune jeune fille de l'endroit n'avait eu encore cette idée, Juliette fut la première, aussi trouvat-elle des obstacles insurmontables pour une nature faible et pusillanime, elle n'étant pas de ce nombre, aussi remporta-t-elle la victoire, et ayant obtenu de ses parents la permission d'exécuter ses projets, elle entra au Noviciat de Ste Marthe, le 3 novembre 1854.

Une fois au comble de ses plus ardents désirs, Juliette se mit en devoir de travailler sérieusement à l'oeuvre de sa perfection, pour laquelle elle avait volontairement quitté une famille qui la chérissait; elle resta postulante dix-huit mois et fut après ce temps admise à revêtir les livrées de Jésus, le 1er avril 1856

Novice, Sœur Nathalie fut envoyée à la fondation de la communauté de Piégut pour prendre la direction de l'asile, elle se trouva assister à toutes les cérémonies d'installation, elle avait sa part de tous les souhaits de bienvenue qui étaient adressés aux sœurs; aussi conserva-t-elle toujours le meilleur souvenir de sa première sortie du noviciat. La ferveur et la bonne volonté de notre chère Novice s'accrurent avec ses obligations, elle était un modèle pour ses compagnes qui toutes enviaient son amour pour Jésus et son grand esprit de foi. Sa sortie fut cause qu'elle ne put faire profession que le 7 octobre 1857.

Après l'émission de ses vœux, Sœur Nathalie se rendit à St Avit, et de là à Bergerac pour y faire fonctionner l'asile; son séjour dans ces deux endroits dura quinze ans; ce fut dans cette dernière localité, que se sentant attirée à la vie austère du cloître, elle crut y être appelée; elle prie, consulta et se remit pour la décision entre les mains de ses Supérieurs, auxquels elle voulait obéir aveuglément. Une fois la chose réglée, notre chère sœur, malgré la peine qu'elle en ressentait, renonça tout-à-fait à ce projet, qui n'était qu'une tentation subtile du malin esprit. Plus tard, elle était heureuse lorsqu'elle pouvait parler de son cher Carmel de Bergerac, mais elle ne songeait plus à y entrer. Sur ces entrefaites, elle fut désignée pour aller faire une petite classe à St Aulaye, bien qu'il lui en coûtât de s'éloigner, elle comprit que sa vertu y gagnerait, et toujours joyeuse de faire la volonté du divin Maître elle se rendit promptement où l'appelait la sainte obéissance.

La Supérieure de la communauté de St Aulaye étant morte en 1873 ou 1874, Sœur Nathalie fut nommée pour la remplacer. Le séjour qu'elle fit dans cette localité ne passa pas inaperçu par les habitants qui crimaient et estimaient tant leur bonne Sœur Nathalie. Elle se faisait remarquer surtout par sa modestie, son affabilité envers tout le monde, sa compassion pour les pauvres et les malades, dont elle pensait les plaies les plus dégoûtantes, avec un courage, d'autant plus admirable que naturellement elle était excessivement délicate et impressionable.

Autant elle était bonne pour ses amis, autant elle était sévère pour elle-même, et son amour pour la Pauvreté était si grand, que souvent elle eut manqué du nécessaire, si les Sœurs qui vivaient avec elle, n'eussent eu soin d'y pourvoir en employant de petites ruses, à cet effet.

Sa ferveur était angélique; elle aurait toujours voulu parler de Dieu; souvent elle disait: ô Mes Sœurs, nous ne parlons pas assez du bon Dieu, surtout en récréation. Aussi comme elle était ingénieuse pour amener la conversation sur les choses célestes; une fleur, un oiseau, un insecte quelconque lui servait de prétexte pour louer Dieu. Tout son cœur était rempli. Son amour de la mortification n'avait d'égal que sa ferveur. La fraîcheur des cellules, en petite mission, inclinait ses sœurs au rhume et ses pénitences corporelles.

Appelée à remplir à Carcassonne les mêmes fonctions de Supérieure, elle dit adieu à son cher hospice de St Affrique, où elle avait passé neuf ans; bien qu'elle en coutât, elle était heureuse cependant d'avoir ce sacrifice à offrir à son céleste époux, pour lequel elle vivait uniquement. Elle fut appréciée et aimée dans cette nouvelle localité, comme elle l'avait été ailleurs, elle était affable, bienfaisante pour tout le monde; elle savait à propos dire un mot du bon Dieu aux malades que elle visitait souvent, auxquels elle apportait parfois quelques petites douceurs, et par ses entretiens, par ses soins assidus, elle faisait le plus grand bien à l'âme, était en exemple de vertu avec dévouement, aussi en apprenant sa mort tous les cœurs se serrèrent et les larmes qui coulèrent des yeux de la plus grande partie des habitants de Carcassonne furent une preuve des sentiments qu'on avait pour elle.

Une année seulement s'était écoulée depuis son arrivée à Carcassonne, lorsque des douleurs très violentes à la tête lui firent voir qu'elle y avait une maladie. Le médecin consulté à ce sujet eut la même idée, et lui ordonna conséquemment des remèdes appropriés sans doute à ce genre de maladie; elle souffrit ainsi pendant quelques semaines, lorsque se déclara un vif violent mal de tête, accompagné de délire, que les sœurs infirmières considérèrent sérieusement comme un danger; immédiatement nos chères Sœurs de Castelbonne furent mandées en toute hâte, arrivèrent avec le Docteur qui ne fut plus que confirmé en son désagréable pronostic; il comprit alors mais trop tard, que la première douleur était le début d'une maladie mortelle, nommée méningite qui, hélas! ne pardonne jamais. Le mal fit de rapides progrès, que les sœurs ne purent avertir notre chère Sœur Castelbonne. Pendant ce court espace de temps, notre malade se trouva à un dernier passage avec calme et connaissance entière de la gravité de son état. Sœur Regnet elle aurait voulu uniquement. Le mal fit de rapides progrès, malgré les soins dévoués de Sœur Dauriac elle expira doucement le

9 octobre 1882.

D'abnégation et De Dévouement que meurait Des Religieuses Ursules, qui depuis peu s'étaient fixées à St Génis, et en les voyant; sa vocation, que jusques là, elle n'avait pas cherché à connaître se révéla à elle et s'embrasa tellement Du Désir De se consacrer à Dieu, qu'elle surmonta énergiquement les difficultés sans nombre qu'elle rencontra pour l'exécution De son pieux dessein. Aucune jeune fille De Perpignan n'avait eu encore cette idée, Juliette fut la première, aussi trouva-t-elle des obstacles insurmontables pour une nature faible et pusillanime, elle n'était pas De ce nombre, aussi remporta-t-elle la victoire, et ayant obtenu De ses parents la permission d'exécuter ses projets, elle entra au Noviciat de Mrs Martin, le 3 novembre 1854.

Une fois au comble De ses plus ardents Désirs, Juliette se mit en Devoir De travailler sérieusement à l'œuvre De sa perfection, pour laquelle elle avait volontairement quitté une famille qui la chérissait; elle sut particulariser Dieu seul mais ce fut après ce temps donné à l'unité Des Cœurs De Jésus, le 1er avril 1856

Novice, Sœur Nathalie fut envoyée à la fondation De la communauté De Prigal pour prendre la Direction De l'école, elle se trouva assister à toutes les cérémonies D'installation, elle avait sa part De tous les souhaits De bienvenue qui étaient adressés aux sœurs; aussi conserva-t-elle toujours le meilleur souvenir De sa première sortie. Du noviciat. La ferveur et la bonne volonté De notre chère Novice s'accroissait avec ses obligations, elle était un modèle pour ses compagnes qui toutes enviaient son amour pour Jésus et son grand esprit De foi. Sa vêture fut aussi ce qu'elle fut, sa profession que le 7 octobre 1857.

Après l'émission De ses vœux, Sœur Nathalie se rendit à St Jean, et De là à Bergerac pour y faire fonctionner l'école; son séjour Dans ces Deux Endroits Dura quinze ans; ce fut Dans cette Dernière Localité, que se trouvait attirée à la vie austère Du cloître, elle crût y être appelée; elle pria, consulta et se remit pour la Décision entre les mains De ses Supérieures, auxquels elle voulait obéir aveuglément. Une fois la chose réglée, notre chère sœur, malgré la peine qu'elle en ressentait, renonça tout-à-fait à ce projet, qui n'était qu'une tentation subtile Du malin esprit. Plus tard, elle était heureuse lorsqu'elle pouvait parler De son cher Couvent De Bergerac, mais elle ne songeait plus à y entrer. Sur ces entrefaites, elle fut Désignée pour aller faire une petite classe à St Astier, bien qu'elle fut en contact De religieuses, elle comprit que sa vertu y gagnerait, et toujours joyeuse De faire la volonté Du Divin Maître elle se rendit promptement où l'appelait la sainte obéissance.

La Supérieure De la Communauté De St Astier était morte en 1873 ou 1874, Sœur Nathalie fut nommée pour la remplacer. Le séjour qu'elle fit Dans cette localité ne fut pas long pour les habitants qui commencèrent à estimer tant leur bonne Sœur Nathalie. Elle ne faisait remarquer surtout chez sa modestie, son affabilité envers tout le monde, sa complaisance pour les enfants et les malades, Dont elle prenait les plus Dégoûtantes, avec un courage, Dont seul Dieu Connaît le prix. Elle était admirable, quand malheureusement elle était exercée par des Difficultés et des impressions pénibles.

Autant elle était bonne pour ses sœurs, autant elle était sévère pour elle-même, et son amour pour la Pauvreté était si grand, que souvent elle eut manqué de nourriture, si les Sœurs qui vivaient avec elle, n'eussent eu soin d'y pourvoir en employant de petites ruses, à cet effet.

Sa ferveur était angélique ; elle aurait toujours voulu parler de Dieu ; souvent elle disait : « Mes Sœurs, nous ne parlons pas assez du bon Dieu, surtout en récréation ». Aussi comme elle était ingénieuse pour amener la conversation sur les choses célestes ; une fleur, un oiseau, un insecte quelconque lui servait de prétexte pour causer de Dieu, tant son cœur était rempli. Son amour de la mortification n'avait d'égal que sa ferveur. La braise mêlée des cellules, en petite mesure, imbibait ses pieds au mal de ses pénitences corporelles.

Appelée à remplir à Carcassonne les mêmes fonctions de Supérieure, elle fit retour à son cher Hospice de St Antoine, où elle avait passé neuf ans ; bien qu'elle en coûtât, elle était heureuse cependant d'avoir ce sacrifice à offrir à son céleste époux, pour lequel elle vivait uniquement. Elle fut appréciée et aimée dans cette nouvelle localité, comme elle l'avait été ailleurs, elle était affable, bienfaisante pour tout le monde ; elle savait à propos dire un mot de bon Dieu aux malades que elle visitait souvent, auxquels elle apportait, parfois quelques petites douceurs, et par ses attentions, par ses soins assidus, elle faisait le plus grand bien à l'âme, tâchait en soignant le corps avec dévouement, aussi en appreniant sa mort tous le pleurèrent et les larmes qui coulèrent des yeux de la plus grande partie des habitants de Carcassonne furent une preuve des sentiments qu'on avait pour elle.

Une année seulement s'était écoulée depuis son arrivée à Carcassonne, lorsque des douleurs très violentes à la tête lui firent voir qu'elle y avait une maladie. Le médecin consulté à ce sujet crut la même chose, et lui ordonna simplement des remèdes appropriés sans doute à ce genre de maladie ; elle souffrit ainsi pendant quelques semaines, lorsque se déclara un si violent mal de tête, accompagné de délire, que les sœurs présentes comprirent le commencement du danger ; immédiatement nos chères Sœurs de Castelnaudary mandées en toute hâte, arrivèrent avec le Docteur qui ne fut que confirmer son dévouement très prochain ; il comprit alors trop tard, que la fameuse douleur était le début d'une maladie nouvelle, nommée méningite qui, hélas ! ne pardonne jamais. Le mal fit de rapides progrès, que les Sœurs eurent encore entre elles tant de Martyre. Pendant ce court espace de temps, notre malade se trouva à ce dernier passage avec calme et soumission entière à la sainte volonté de celui pour lequel elle aurait voulu uniquement vivre. Le mardi, 24 octobre, la sainte vierge, probablement à deux heures du matin, rendit sa belle âme à son Divin Créateur.

24 octobre 1882.

Sœur Louise Quatremère.

Berg. Séminaire

Née à Louise Quatremère, en religion Sœur Louise, naquit à Bergerac, en 1828, d'une famille chrétienne.
Puissamment élevée par une mère dont elle se plaisait à respecter les exemples et les leçons, elle puisa dans une éducation forte et un heureux caractère, ce fond de foi et cette exacte piété qui ont été ses premières qualités, et aussi peut-être cette pointe de caractère, légèrement prime, qui a été l'une de ses imperfections.
A trois ans, elle manifestait le désir de se faire Sœur hospitalière, et le service des pauvres et le soin des malades alternaient cette jeune âme, plus que les douceurs et la tranquillité de la solitude, et tandis que, plus tard, elle se destinait au couvent des Carmélites de Limoges, Marie-Louise a fait de nécessité une entrée à l'hospice de Bergerac.
Ici commence cette vie religieuse qui ne devait pas démentir un instant. Dans les différents postes qu'elle a occupés, soit à Bergerac, à l'hospice ou au Petit Séminaire; soit à Belvès à l'hospice; soit à Périgueux, au Lycée ou à l'école Normale, Sœur Louise sait montré toujours la même, active, dévouée, exacte, réservée, sans faiblesse pour elle-même, comme pour les autres, ne se pardonnant rien, mais aussi reprenant les autres à propos avec une rare franchise dont le principe échappait à ceux qui ne connaissaient pas le fond de cette âme. C'était Marthe se fâchant auprès de Notre Seigneur contre sa sœur Marie.
Ses Supérieurs l'envoyèrent successivement dans plusieurs maisons; Sœur Louise accepta toujours avec simplicité. Toutefois, sans préjudice de l'obéissance, elle avait une préférence marquée pour le Petit Séminaire de Bergerac; c'est là qu'elle est restée le plus de temps; c'est là qu'elle voulait mourir.
Chargée de la lingerie, et plus tard de l'infirmerie, Sœur Louise a montré, outre le dévouement qu'elle mettait en tout, des aptitudes remarquables dans ces deux fonctions si différentes. On a dit que sous sa direction nos objets s'égaraient à la lingerie: comme infirmière on l'a vue oublier, jusqu'à entraîner des fautes, auprès des enfants sérieusement malades: mais aussi elle savait renvoyer à l'école ou en classe ceux dont la trop grande complaisance aimait plus au moins au service de la maison. L'œil ouvert de la sœur ne se trompait guère, et les enfants le savaient.
Une de ses qualités peu connue, sauf de ceux qui en bénéficiaient, était un tact rare de discrétion dans l'exercice de la charité. Industrieuse pour venir à leur aide, en mettant à contribution tous les jours et un nombre qui habitait Bergerac. Très habile de ses mains, elle aimait aussi à exercer d'agréables surprises en confectionnant en secret [illegible] Chapelle, des fleurs et des ornements [illegible] dans la matinée ou la veille

de la matière lui venait d'une source connue d'elle seule. Quelle joie innocente quand, un jour de fête, elle étalait aux yeux étonnés de tous, de beaux ouvrages artistement travaillés de ses mains !

Telle fut, pendant quatorze ans, la vie de Sœur Louise au Petit Séminaire. Vers la fin de l'année scolaire de 1882, elle sentit ses forces diminuer graduellement. Mais en dépit d'une faiblesse extrême et de cruelles douleurs, elle ne voulut rien omettre ni de ses exercices religieux, ni de ses fonctions. C'était pitié et en même temps édification de la voir se traîner péniblement le long des murs des corridors, pour se rendre à la chapelle, y entendre la sainte Messe, faire la sainte communion, et remonter ensuite en s'appuyant parfois sur le bras d'une de ses compagnes. Elle demandait au bon Dieu, disait-elle, deux grâces : tenir jusqu'au départ des élèves, et mourir après. Dieu lui accorda la première ; il retarda la seconde.

Elle tomba en effet au commencement du mois d'août, et a fait pour ne plus se relever. Alors commença une longue et très douloureuse agonie dont les singuliers accidents étonnèrent tout le monde et déconcertèrent même les médecins. — Nous n'y comprenons rien, disaient-ils. Un moment on constata une amélioration, et on crut à un rétablissement, grâce à une neuvaine à Notre Dame de Lourdes. Ce fut une accalmie de peu de durée. Cet état se prolongea pendant quatre mois avec des alternatives de crainte et d'espérance.

Malgré les souffrances qui lui arrachaient parfois des plaintes, bientôt réprimées, la pauvre infirme ne voulut pas laisser une communion de règle. Elle demandait elle-même cette faveur : — C'est mon jour, disait-elle, et elle continua ainsi jusqu'au jour où des vomissements fréquents ne lui permirent plus de recevoir sacramentellement son Dieu ; alors, humblement résignée, elle ne demanda plus, et recourut, à la communion spirituelle.

Dans cette longue lutte de la vie et de la mort, il y eut des moments pénibles, des crises de terreur. La malade se plaignit plusieurs fois d'être l'objet d'obsessions qu'elle ne comprenait pas et qu'elle attribuait au démon. Mais chose remarquable ! le calme revenait, aussitôt qu'un Prêtre, ou même les religieuses, ses compagnes, récitait quelques prières, et pendant tout le temps, souvent assez long, que duraient ces prières, elle oubliait son mal et semblait endormie dans une douce quiétude.

Les derniers moments furent relativement calmes. La connaissance ne l'a jamais complètement abandonnée. Quelques heures avant sa mort, elle témoignait par un imperceptible mouvement des lèvres qu'elle invoquait, au moins de cœur, les doux noms de Jésus, de Marie et de Joseph, qu'on lui suggérait et qu'elle avait tant de fois répétés dans le courant de sa maladie. Enfin elle rendit son âme à Dieu, sans secousse, sans mouvement convulsif, pendant qu'on récitait une dernière fois, les prières des agonisants. Sœur Louise a été une religieuse sérieuse, attachée à ses devoirs, pleine de foi et de dévouement. Qu'elle repose en paix dans le Seigneur !

Le 14 nov. 1882.

Sœur M. Célinie Lapeyrière
Novice de Ste Marthe.

Humble et cachée elle a vécu ; c'était une douce violette. Dans le mystérieux parfum nous a toute embaumés pendant le peu de jours qu'elle a passé parmi nous.

Née à Fossemagne le 6 Juin 1846, Célie Lapeyrière trouva sa première jeunesse dans cette petite localité. Toujours souffreteuse ; la Reine enfant trouvait dans les soins maternels tout ce que demandait son cœur aimant. Sa Mère : voilà son horizon. Elle était la troisième d'une famille honorable et distinguée ; une sœur plus jeune qu'elle de quelques années mourut à six ans, laissa éplorée pour Célie ; il semblait qu'elle ne fut pas consolée. Peut-être à l'aube de cette époque où elle le néant de cette pauvre vie, et connaît elle que Dieu, auprès de même soixante années sont bien peu de chose à la mesure de l'éternité ? Toujours est-il que sa jeune raison s'affermit de plus en plus, sa piété se développa et toujours sous l'œil maternelle, elle se montra enfant, ce qu'elle devait être plus tard, une privilégiée de Notre-Seigneur, elle dût s'attacher de bonne heure à son Divin Cœur, car cette dévotion devint plus tard son toutes les autres. D'ailleurs née dans le mois de Juin, il était juste que Notre-Seigneur lui donnât un amour plus vif de son Divin Cœur : ce fut le charme de sa vie religieuse !....

A la première instruction lui fut donné par une jeune institutrice dans la maison paternelle ; mais plus tard, le niveau de la fortune de ses parents ayant baissé, les deux sœurs furent mises en pension à Ste Marthe, à Périgueux. Une grande timidité éprouvée et en même temps d'une santé très délicate n'y put rester longtemps ; elle revint auprès de sa mère, pour ne la quitter qu'à son entrée en communauté.

Les amusements de son âge lui étaient désagréables et si quelquefois on la vit mêlée à des jeux chez elle, et dans des maisons amies, c'était bien rare et pour complaire à sa famille. Silencieuse, travailleuse, s'occupant activement du ménage pour aider et non pour nuire, elle se plaisait aussi à fréquenter la paroisse et Ste Marthe. Enfin un jour arriva, jour de grâce et de lumière : à Marthe avait déjà parlé à son cœur, et son cœur timide hésitait encore. Ceux qu'il fallait rendre une détermination qui coûtait tant à son cœur tendre, puis quitter sa mère chérie, son père qu'elle soignait avec une délicatesse infinie, ses sœurs qu'elle aimait tant, en un mot cette vie calme et paisible qui allait si bien à son tempérament faible et irrésolu. Un voyage qu'elle fit à Périgueux la fit enfin rendre une détermination. Mme de ses amies, religieuse à Ste Marthe depuis quelques années, l'avait invitée à venir, afin qu'elle vous pour entrer en communauté. Elle alla, pour une jeune qui était allée passer quelques moments avec elle. Mais, fut-il répondu ; comment voulez-vous que je, dise ! cette institutrice est si pénible à regarder. Je veux apprécier de tout mon cœur. Elle revint Cuba, encouragée par la Supérieure elle, encouragea tout chose et voilà notre jeune fille en communauté le 14 août 1873, elle avait alors 27 ans.

Son noviciat fut sérieux, ses compagnes avaient même besoin de la raisonner quelquefois, tant elle avait peur de mal faire. Mais sa piété, son dévouement, son bon esprit ne se démentirent jamais. Elle prit le saint habit le 7 avril 1874 et fit profession le 5 avril 1875.

Elle débuta dans l'apostolat au pensionnat de Tibériade. Maîtres et élèves, toutes aimèrent sa douce gravité, sa bonté indulgente et sa solide piété.

Ses supérieures la jugèrent apte à remplir l'emploi de directrice à la maison de Cahuzac, d'une véritable pépinière d'enfants, dont elle ne fut jamais se débarrasser. Dieu fait tout à qui sœur Céline a dû reconnaître de crainte, d'hésitations pour être à la hauteur de sa nouvelle fonction.

Tout alla bien dans cette petite communauté; les bons jeunes sœurs s'entendaient avec une merveilleuse harmonie, mais Dieu frappa un grand coup: sœur Céline eut les premiers symptômes d'une maladie qui ne pardonne jamais; une phthisie pulmonaire se déclara, d'abord sourde et cachée, plus tard avec toutes les marques de sa triste évidence.

Un repos de quelques jours au sein de sa chère famille lui fut prescrit par ses supérieures. Elle partit; mais là, Dieu lui envoya précisément la plus terrible. La veille de son départ, alors que tout sommeillait encore dans la maison paternelle un cri déchirant se fait entendre: Mon Dieu se meurt!.....

Sœur Céline volait auprès de la couche du vieillard: c'était bien vrai, la vie avait disparu!..... Moment déchirant..... elle aurait mieux aimé là.... elle depuis de longues années la main du ministre de Dieu ne s'était pas levée sur la tête du père de famille.....

Douleur sans consolation pour un cœur chrétien..... Et cependant l'infinie miséricorde de Dieu avait pu donner à ce cœur de parfait honnête homme selon le monde, une mesure de surnaturel. Ainsi fut célébrée une messe de Dieu, dans les jours qui suivirent ce triste événement.

« Dieu a formellement déclaré qu'il ne laisserait pas un verre d'eau donné sans récompense,
« à plus forte raison ne doit-il pas une récompense à celui qui donne, non des biens temporels, mais
« son propre sang, sa fille chérie à Jésus-Christ.
« Espérez donc et priez, je prie avec vous avec la ferme confiance qu'un jour vous verrez dans la
« gloire celui que vous pleurez sur la terre. »

Revenue à Cahuzac, sœur Céline vit sa maladie s'aggraver de jour en jour. Il fallut penser pour la maison mère. Mais ce retour, c'était l'approche de la mort, c'était l'abandon de sa chère œuvre d'orphelines encore à son berceau..... Elle le sentit vivement en son cœur en souffrit en silence. Enfin, elle fit le sacrifice de sa vie, et Dieu en moment son existence fut un long acte de conformité à la volonté de Dieu. Elle fut avec obéissance tout ce que on lui imposa.

Elle voulut revoir, mais intérieurement son cœur voyait à ses pieds la croix de la Vierge. Elle demanda à faire connaître les dernières recommandations mais supérieures jugèrent que cette entrevue était encore trop pour elle. Dieu son père au moment de quitter ce monde, la supplia de [illegible]

tellement qu'elle s'écria : « Je vous savais bien dit, je mourrai sans sacrements !..... » Il n'en fut point ainsi, grâce à Dieu. Elle put avec toute sa connaissance recevoir le Dieu qui allait bientôt devenir son Juge. Elle n'eut point d'appréhension ; elle qui avait tant tremblé dans sa vie, eut à ses derniers moments une douce et calme confiance et un désir brûlant de voir Dieu.

Sa mère et sa sœur étaient auprès d'elle, la veille de sa mort, Sœur Célina se montra affable comme toujours, mais le Divin Sauveur scrutait et son cœur et son esprit : elle priait beaucoup intérieurement, mais sans singularité extérieure, elle fut toujours sincère et dans la vie commune ; elle ne se distingua en rien. Elle avait eu le bonheur de recevoir le saint viatique le matin de sa mort 18 Janvier. Avant que la nuit, notre Sœur Célina entra dans son apparent sommeil, qui ne devait plus se quitter ; on comprit qu'elle allait mourir ; toutes les indulgences lui avaient été appliquées dans la journée. A 11 heures du soir, la respiration devint presque imperceptible, la mort était là, mais notre bien-aimée Sœur n'eut pas une convulsion. Elle alla se donner arrivait à la porte de son éternité, doucement appuyée sur son ange qui ayant été pendant sa vie le témoin des violences qu'elle avait dû se faire, pour une reconnaissante délicatesse lui épargna toute douleur à sa dernière heure.

Le 18 Janvier 1883.

Marie Célina Sœur Berthelme Sœur.

Noviciat.

Marie Célina naquit à Marsillargues le 2 février 1856. La sainte Vierge sous les auspices de laquelle elle vint au monde la marqua pour être sienne, en donnant la grâce de son Divin Fils. Ses parents, d'une position médiocre et peu appréciée, selon le monde, possédaient à la place de la fortune, le bien par excellence, la foi. Son père, qui avait contracté une seconde alliance, aimait beaucoup et sa dernière sœur, beaucoup plus âgée qu'elle, la regardait comme leur enfant à la mère, bonne et sainte femme donna à sa petite Marie les premières leçons de piété, dont elle devait, grâce à Dieu, se bien profiter. Elle grandit bien, très jeune elle fut gâtée non par sa mère et moins par son père, qui ne savait rien refuser à ses petites requêtes ; elle aimait les gâteaux à la folie, et bien que la gêne de nourriture gâtât son estomac, elle en faisait à peu près ses principaux aliments, ce qui contribua à le rendre souvent très difficile.

Bien jeune encore, elle fut envoyée à l'école, chez nos Sœurs qui faisaient alors la classe à l'hospice, elle y resta environ deux ans, rendant toujours, aux Dames de ses maîtresses, elle ne fut jamais grondée deux fois, elle était sage et appliquée malgré sa vivacité naturelle. A sa première communion, tout fut elle, comme pour les âmes bien privilégiées, le jour de Pâques d'une manière et toute entière à Jésus

les années de Dieu. Après sa sortie de classe, Marie entre dans sa famille plusieurs années, puis désirant se rendre utile et travailler au bien des âmes, elle se place, comme sous-maîtresse dans une de nos maisons, à la Miséricorde de Bergerac. Le contact avec les religieuses lui fit entrevoir la vie religieuse, comme seule capable de remplir ses vues de zèle et de dévouement. Après avoir réfléchi, prié, consulté, Marie demanda et obtint d'entrer comme postulante au noviciat de Ste Marthe à Périgueux le 10 juillet 1867.

Naturellement active, Marie s'employait volontiers à toutes sortes de travaux, elle égayait ses compagnes du noviciat par une gaieté, qui lui faisait trouver toujours quelque nouvelles distractions, dans les moments de récréations; aussi était elle aimée, malgré son caractère un peu original et dominatif, qu'elle travaillait à vaincre, mais qui cependant perçait assez fréquemment.

Un an et quelques mois s'étaient écoulés, Marie fut admise à se vêtir des livrées des serviteurs de Jésus, ce fut le 29 septembre, fête du saint protecteur de la céleste, St Michel. Comme novice, Sœur Berthelaire se mit avec une nouvelle ardeur à l'œuvre, seule nécessaire, de sa perfection religieuse; elle avait assurément beaucoup à faire avec sa nature si vive et si enjouée, portée aussi à la critique, il lui fallait sans cesse se maîtriser, se dompter, se humilier, mais si le travail était long et difficile, le courage et la bonne volonté ne lui manquaient pas; après une chute, car enfin, elle se relevait et recommençait sans se décourager; les âmes tâches et persistantes seules abandonnent le champ de bataille; ainsi n'était pas notre petite novice, qui, par ses paroles et son exemple relevait souvent le courage abattu de ses compagnes. Son année de noviciat s'écoula trop rapidement au gré de ses désirs; non qu'elle ne fut pas heureuse de devenir religieuse, mais parce qu'avec la profession arrivait le jour de quitter son cher noviciat. Le jour béni du 29 septembre 1869, la vit se consacrer entièrement et irrévocablement à Jésus-Christ, qu'elle ne fut pas son bonheur de se donner toute à Dieu, pour sauver et lui gagner des âmes.

Sœur Berthelaire fut envoyée peu de jours après, à la miséricorde de Belvès, pour y faire la classe, emploi qu'elle aimait et qu'elle remplit pendant trois ans à la satisfaction des parents et des élèves; de là, notre chère sœur alla continuer son apostolat à la Miséricorde de Bergerac, où elle fut appréciée également; elle savait conduire les enfants et leur faire faire des progrès satisfaisants; son séjour fut également de trois ans.

Pendant sa vie religieuse quelque travailler avec zèle et intelligence; ennoblie la communauté d'Eymet la posséda deux années, mais sa santé souffrait beaucoup à Dieu, elle fut respectée et envoyée pour la seconde fois à Belvès, espérant que le bon air et le soin de la sœur Berthelaire, remettrait sa santé chancelante. Malheureusement, il n'en fut pas ainsi; notre petite sœur aurait eu un bon tempérament, mais comme elle l'a avoué elle mène dans la vie à tous qui était trop vite, elle l'a usée

un peu par sa faute. Après sa classe, elle se trouvait souvent très fatiguée et sans appétit, au lieu de se forcer un peu, elle cessait de prendre sa nourriture habituelle, ce qui occasionna un affaiblissement général. Guérie ensuite, quelques années plus tard, elle comprit le mal qu'elle s'était fait, elle voulut se soigner, mais il n'était plus temps; la poitrine de délicate qu'elle était devint mauvaise et il ne fut plus possible que de traiter par toutes sortes de soins et de ménagements, de soutenir cette pauvre santé.
A la fin de l'année scolaire 1881, notre chère Sœur examinée par le médecin, fut reconnue incapable de remplir un emploi quelconque, ce qui la fit rester au noviciat, où elle pouvait s'occuper quelque peu à l'ouvrage manuel.
Sœur Berthelaire vécu ainsi dix-huit mois, qui lui semblaient dix-huit siècles, tant elle s'ennuyait; elle désirait tant vivre encore, à 27 ans, la carrière n'est qu'à moitié, elle désirait vivre pour travailler à la vigne du Seigneur, donner ses soins aux enfants qu'elle aimait, mais le Divin Maître en avait décidé autrement, il savait bien que notre chère malade ne verrait pas le printemps suivant; elle espérait cependant.....
Remèdes, précautions, rien n'était négligé dans le but de la rétablir; mais tout inutilement; la fièvre la minait sourdement et devait bientôt briser cette frêle existence.
Le mois d'août à cette époque une attaque de paralysie; qui la cloua sur son lit de souffrance, la pauvre femme désira voir une dernière fois sa fille chérie, désir bien partagé par Sœur Berthelaire; les Supérieures n'osèrent pas résister à ces désirs si légitimes; notre malade partit pour Montdidier où elle resta une dizaine de jours. A son retour, elle était beaucoup plus fatiguée, la fièvre la quittait à peine, la toux était beaucoup plus fréquente, l'état général mauvais; néanmoins elle allait et venait comme auparavant, ce ne fut que vers le 10 mars qu'elle s'alita tout d'un coup: c'en était fait, notre chère Sœur ne devait plus se relever; immédiatement ses sens baissèrent la voix, elle en fut heureuse, mais ne chanta pas à les entendre longtemps.
Peu à peu ses idées s'affaiblirent, elle ne s'occupait plus de rien, aucune crainte, aucune appréhension ne vinrent la troubler; elle eut cependant à mener commencer pour recevoir le saint viatique et le sacrement de l'extrême onction le veille de sa mort, qui arriva le 18 mars, dimanche des rameaux, deux mois jour pour jour après notre chère Sœur Rose, sa compagne de maladie.
Bien dans sa miséricorde infinie ne permit pas que son épouse fidèle vit arriver la mort, elle la bénéficia tant que ce fut une grâce d'en pas comprendre son état.

Le 18 Mars 1883.

Sœur Marie Quéru.

Miséricorde - Bétheune.

Tous les biens ne sont venus par elle, Marie est ma Mère, comment ne
reconnaîtrais-je pas ?
C'est tout les pensées que notre chère Sœur Marie Quéru remuait à l'infini dans

cesse et qui désirait bien en effet, les grâces nombreuses dont son âme fut comblée. Enfant privilégiée de Marie, il n'est pas une heure importante de sa vie qui ne fut signalée par un bienfait de cette bonne et tendre Mère ! Elle le dut sans doute à son esprit de prière, car les personnes qui l'ont connue enfant, aiment à redire sa candeur et son aimable piété.

Notre petite Sœur naquit à Lalinde le 30 Juin 1858, et reçut à son baptême le nom de Nathalie. Enfant unique de parents modestes et vertueux, elle était leur idole ! Dieu du reste s'était plu à la combler de ses dons ; vive, intelligente, notre petite fille savait faire plier tout son entourage à ses caprices enfantins. Jamais enfant, peut-être, ne fut plus choyée, plus gâtée. A six ans, à cet âge où d'ordinaire les enfants ont à peine conscience de leur existence, Nathalie sentit déjà naître dans son jeune cœur l'amour de Jésus ; elle voulait être religieuse, bien qu'elle n'en eût jamais vu. On voulut un jour lui faire changer les dispositions de son cœur, une personne amie lui dit : « Ton désir ne pourra se réaliser, tu n'as ni frère, ni sœur, tes parents ne te laisseront jamais partir. » « Eh ! bien dit-elle résolument, je vais prier la Sainte Vierge de m'envoyer une Sœur, qui me remplacera près de mes parents. » Et voilà notre charmante Enfant qui adresse chaque jour à Marie ses plus ferventes prières. Après quatre ans de supplications, la petite Sœur tant désirée arriva et causa une joie indicible à Nathalie, qui faisait part de son bonheur à tout le monde. Elle fut marraine de la petite fille ; elle n'avait pas encore fait sa première Communion et cependant elle disait naïvement : « Maintenant je pourrai entrer au couvent. »

La petite communauté de Lalinde était à peine fondée, Nathalie allait à l'école laïque, ses parents en la retirant craignaient d'être ingrats envers la pieuse institutrice qui l'avait élevée ; mais à l'époque de sa première communion, elle supplia tant ses parents, pria avec tant de ferveur la très Sainte Vierge, qu'ils durent céder à ses instances, et au moment de la retraite préparatoire, elle alla se jeter dans les bras de la Supérieure, la priant de la préparer à cet acte si important.

Elle revêtit ensuite les livrées de Marie Immaculée et nous arrivait au noviciat à l'âge de 17 ans ; elle venait avec joie se donner à Jésus, par les mains de Marie !.. En voyant cette frêle jeune fille, on ne se serait pas doute des obstacles qu'elle avait dû surmonter pour suivre sa vocation ; nous pourrions signaler ce moment de sa vie comme étant pour elle un des plus héroïques. Rien ne lui coûtait pour être fidèle à Dieu ; pénitences corporelles, nuits passées en prières, suppliques à la Sainte Vierge, tout était employé, pour obtenir du ciel ce qu'elle souhaitait. Elle dut s'enfuir en quelque sorte de la maison paternelle. Ne pouvant obtenir le consentement de ses parents, elle les pria de la mettre en pension à Ste Marthe de Périgueux. Mais lorsqu'elle eût entrevu les portes du noviciat, elle s'écria : « J'ai choisi le lieu de mon repos et je n'en veux point d'autre. » Il fallut l'admettre bon gré, malgré.

La jeune prétendante se mit avec ferveur aux saints exercices du noviciat. Il en coûta à sa nature fière et gâtée de courber son front sous le joug de l'obéissance et de la bonté, elle tenait surtout à son propre jugement, et l'on dû souvent rabaisser sa vanité

a sœur même, dans les derniers moments de sa vie, le plus grand sujet de ses regrets et de ses remords ! Mais avec le secours de Marie, sa maîtresse des novices, poursuivait toujours à désirer ces petites tentations.

Elle prit le saint habit le 4 octobre 1877, et fut nommée Sœur Marie, non n'ayant son cœur et objet de ses vifs désirs. Elle fut employée au vestiaire. Notre jeune novice au contact des sœurs anciennes acquit le grand talent de se faire respecter et aimer de ses élèves ; elle conserva toute sa vie cette autorité douce et religieuse, qui est l'âme de la discipline et qui assure le succès dans l'éducation.

Sa profession religieuse eut lieu le 15 octobre 1878. Sœur Marie fut envoyée aussitôt après à la miséricorde de Bergerac ; sa santé donnait quelques inquiétudes, les supérieures crurent que l'air natal lui serait favorable. Elle fut comme au pensionnat de Périgueux une maîtresse sévère, sa jeunesse y faisait sentir dans le devoir, plus d'une fois de petites corrections. Vient à Notre Sœur Marie, tenons nous parfaitement et montrons nous de valeur !!!

Cependant la maladie de poitrine dont elle était menacée fit de rapides progrès vers le mois de Mai 1881, Sœur Marie maintenait cette fidélement à son poste. Malgré les soins qui lui furent prodigués, son état s'aggrava de plus en plus ; on mais d'avoir au songeait à la mettre au repos complet ; mais le zèle de notre petite Sœur ne put s'en accommoder et elle demanda avec instance d'être employée au soin des âmes. Elle fut envoyée à la miséricorde de Belvès, ce qui fut pour elle une grande joie. Belvès possède le Vénérable sanctuaire de Carpetou et elle était heureuse de travailler à la vigne du Seigneur ; sous l'égide tutélaire de la très sainte Vierge. Sa foi, sa ferveur, sa dévotion étaient si grandes que elle se crut guérie, pendant quelques heures ; mais ce ne fut qu'un vif momentané, elle eut la présentation de sa fête nocturne dans une chambre voisine au cimetière au commencement de l'année. Elle m'en confirma les moins sa chère, mais le mal faisait de si rapides progrès que notre Vénérée Supérieure crut devoir lui envoyer un aide. Depuis lors notre petite Sœur ne quitta plus le confessionnal ; la croix de la agonie commençait pour elle ; elle pendant bien grande, elle avait à peine 25 ans !.....

Sa vie sainte envers Marie fut un holocauste continuel de ses défaillances, elle disait souvent son Benedicamus a ! si on m'avait dit que très sainte Vierge de mourir jeune, si je ne devais pas être toujours une fervente religieuse, ou si je devais être infidèle à ma vocation intime.

Sœur Marie s'affaiblissait ; le vendredi 16 mars, elle eut une pneumonie avec ; la suppression entrait dans ce moment, elle lui rendait les bras en s'écriant : Seigneur ! le ciel !.....

Le samedi on lui donna l'extrême-onction. Notre Supérieure vint avec une novice lui dire adieu de la part de ses sœurs, elle s'informa de son état et de son grand désir de la voir. Sa face était du marbre lui répondait pour exprimer sa reconnaissance de nouveau ses yeux se fermèrent, elle n'avait voulu les faire que momentanément, sans pouvoir exprimer sa pensée. Elle dit à Sœur Angélique de Notre Dame Sœur Emilienne, bientôt je ne pourrai plus boire, ni manger, et si quelque la mort avec effroi, vous avez voulu me garder, quelle peine je vous causer !!!

Le samedi elle reçut à 8 heures ; sa tête toute agitée, mais bien malade, pathétique elle répondait de Dieu à une sœur : je ne meurs, mais j'ai besoin de voir Mère Angèle, je guérirai !!!!

La nuit fut bonne, toute au bonheur de revoir notre Vénéré Mère, notre perte sans cesse à se ranimer. Le lendemain 19 mars, notre Mère voulut leur faire prononcer ses vœux. Leur jumerie fut transformée en oratoire. Pour une faveur particulière de la Divine Providence, le Père qui avait guidé ses pas dans les sentiers de la vertu, arrivait un instant avant ; on lui commençait sa visite, lorsque de ses mains lui dit : « Jeanne ne vous oublie, tous vos amis se sont donnés rendez-vous pour vous voir et assister à votre fête. » Elle la regarda, d'un air pénétré elle ajouta : « Pourquoi me parler des créatures, elles me sont indifférentes, pour moi, je ne vois que le ciel. » regardant sa sœur fixement : « Qu'y vois ? » n'est-ce pas ? La sœur répliqua : Nous faisons violence au ciel pour vous garder, mais si N. S. veut vous à ses pieds, vous y allez, je crois, tout doucement dans les bras de Marie. » Je le crois moi aussi. » Depuis, elle laissa comprendre qu'elle s'attendait à une fête prochaine. Elle commença ses vœux d'une voix ferme et distincte. La journée fut assez bonne, mais vers 9 heures du soir, tout espoir fut perdu ; on envoya chercher le Prêtre pour lui appliquer les dernières indulgences et lui renouveler la bénédiction. Apercevant M. le curé, elle lui fit signe d'approcher, le remercia du bien qu'il avait voulu lui faire et lui montra le ciel, comme rendez-vous. Le Père ecclésiastique lui dit en se retirant : « Courage, ma Sœur, vous nous aiderez beaucoup. » Son humilité s'alarma de ces quelques mots ; reprenant aussitôt la parole qu'elle avait perdue « Pas de compliments, ce n'est pas l'heure » et se tournant vers notre Vénéré Mère : « N'est-il vrai, ma Mère, je ne mérite pas l'estime des créatures, je ne suis qu'une misérable, » Son père et sa mère étaient à ses côtés, elle leur fit ses adieux, leur dit tout son bonheur de mourir religieuse, et promettre à son père, dont elle avait obtenu la conversion un an auparavant, de rester fervent chrétien jusqu'à la fin de sa vie.

La grande lutte allait commencer. Le Démon, jaloux de cette âme si dévouée envers Marie, chercha à la troubler. Sa physionomie changea subitement ; elle fit une affreuse grimace : « Non, non, mon Dieu, je suis toute à vous. » L'angoisse dura une demi-heure. « Tout ce que j'ai fait, dit-elle, est mal pour le ciel ; tous mes actes ont été entachés d'orgueil et de vanité, je n'ai rien fait pour Dieu ! Oh ! ma Mère, je meurs jeune, on va me croire une sainte ! non, je ne suis qu'une misérable ! dites-le bien à tout le monde ; j'ai agi par hypocrisie, par vanité, faites prier pour moi. Oh ! l'humilité, l'humilité, je n'en ai pas eu, et le bon Dieu m'a-t-il pardonné ! Je n'ai pas toujours bien jugé mes supérieures ; j'ai quelquefois mal interprété leur bonté pour moi, je leur en fait de la peine. »

Notre Vénéré Mère la rassura et lui fit renouveler un acte par lequel elle remettait son cœur à Marie, on jetait sur son lit de mort un voile bénit, qu'elle même réclamait, mais une sœur mit sur elle, un scapulaire du Sacré-Cœur, prononçant ces mots : « Oh ! le Cœur de Jésus est là. » Le calme revint instantanément ; se tournant vers notre Mère, elle lui dit : « Le motif de ma confiance, c'est mon amour envers la très sainte Vierge ! depuis, malgré mon indignité, n'ai-je pas eu le bonheur de faire mes vœux perpétuels ce matin ! Je suis sauvée ! » Marie avait triomphé dans son enfant. Le Démon avait été mis en fuite ; il n'osa plus approcher de sa couche funèbre. A ce moment quelques chers Postulants arrivèrent ; elle les voulut voir et consoler son enfant ! elle ne nous en a rien dit ; son agonie devint sereine ; elle étendit les bras vers un objet inconnu, elle sourit avec ravissement, on lui offrit une Statue de la Ste Vierge ; on la voyait, elle la tint dans ses mains,

la porta à ses lèvres ; la mit ensuite sur son cœur, demanda de ne plus la quitter et de l'emporter même dans son cercueil. Puis, se tournant vers notre Vénérée Mère, elle l'embrassa avec affection, la remercia de tout le bien qu'elle lui avait fait. « Oui, ma bonne Mère, dit-elle, je prierai pour vous de tout mon cœur ! je prierai pour la Congrégation, pour cette chère maison de Bétharram. Mais si votre tour, ne m'oubliez pas ; lorsque je serai morte mettez-vous toutes à genoux près de mon lit et priez. » Se tournant vers une des jeunes sœurs : « Probablement vous aidera à m'habiller, laissez-moi, je vous prie, mes dispositions. » Un moment après, elle ajouta : « Adieu, ma Mère, adieu ! mes sœurs !... maintenant j'entre en agonie. » Elle entrelaça son chapelet dans ses doigts, joignit les mains et demeura comme absorbée ; elle dit encore « je souffre, mais mon Jésus le veut !... » Ce furent ses dernières paroles. Son souffle se ralentit peu à peu, quelques minutes après elle rendait paisiblement son âme à son Dieu, dans les bras de Marie. Son dernier soupir fut à peine remarqué, ses mains restèrent croisées. Il était une heure du matin, son agonie avait duré trois heures.

La mort semble respecter sa dépouille mortelle, elle n'empruntait sur sa physionomie qu'une douce majesté. Sur son lit, entourée de fleurs, pressant dans ses bras une statue de Marie, elle semblait paisiblement endormie, on aurait dit qu'elle souriait !....

Puisse notre chère Sœur Marie, du haut du ciel, où elle nous attend, j'espère, prier pour nous, et nous obtenir un ardent amour envers Marie Immaculée !....

Le 20 Mars 1888.

Sœur Bessine.

Hospice Ribérac.

Cécile Bessine naquit à Mussidan (Dordogne) en 1807. De pauvres mais chrétiens parents, qui élevèrent leur enfant dans de vrais et solides principes religieux, aussi la petite enfant profita si bien des leçons et des exemples qu'elle avait constamment sous les yeux, qu'elle fit, malgré son jeune âge une édification continuelle pour la ville et la maison de Mussidan où elle demeura jusqu'à l'époque, où sonnait l'appel de Dieu, elle y répondit promptement, et entra à l'hospice de Ribérac en 1831, elle avait alors 24 ans.

Après un noviciat de deux années, noviciat des plus laborieux et des mieux employés, Sœur Bessine fit sa profession religieuse avec une joie et un bonheur difficiles à dépeindre, elle voulait tout de suite à Dieu entièrement, le soigner dans les malades, dans les pauvres, soulager les misères humaines par sa charité. La chère Sœur avait de quoi faire, car alors, aussi bien qu'aujourd'hui, les recettes distribuées des biens de la fondation étaient nombreux. A cette époque, les religieuses ne faisaient que deux vœux, celui de Charité et de Stabilité au service des pauvres. Ce ne fut qu'après la fusion des différentes communautés du Périgord, en une seule congrégation, que notre bonne Sœur Bessine, qui ne se croyait pas entièrement religieuse, puisque elle conservait avec la faculté de disposer de ses mouvements, celle aussi de faire sa volonté, puisque rien ne l'enchaînait à cette

des Supérieurs. Cette obéissance si méritoire, si belle devant Dieu, qui constitue à elle seule l'essence de la vie religieuse, était laissée de côté, chaque Sœur agissait à son gré, ce qui détruisait l'harmonie que présente de nos jours une Communauté bien réglée. Notre chère Sœur comprenant quel immense avantage il serait pour elle de se livrer corps et âme à Dieu, avec l'autorisation des Supérieurs, les trois vœux de Chasteté, pauvreté, obéissance; il faut dire à sa louange qu'elle les a observés avec une parfaite fidélité jusqu'à sa mort.

D'une nature très vive, notre bonne Sœur Besnier embrassa avec ardeur tous les devoirs d'une servante hospitalière; l'activité, fruit de son caractère, était son élément, elle ne perdait jamais une minute; occupée soit aux malades qu'elle aimait et qu'elle soignait avec un dévouement qui n'avait d'égal que son exemplaire charité, soit à la sacristie qu'elle tenait avec une exquise propreté; soit aux autres emplois de la maison, toujours on la trouvait aimable et souriante, ce qui lui attirait les sympathies générales.

Gaie par nature, elle savait animer les récréations par de bons mots, par des récits attrayants qu'elle racontait volontiers aux jeunes Sœurs pour les distraire un peu après une journée souvent pleine de préoccupations et d'ennuis de toutes sortes. A la voir causer si aimablement, on aurait dit qu'elle n'avait que vingt ans, tant elle y mettait de grâce et d'entrain. Si elle était exacte à se rendre à la récréation commune, elle l'était doublement pour les exercices de piété, elle ne les manquait jamais, fallut-il y employer la récréation; elle savait du reste si bien combiner et tout organiser que rarement elle était prise à l'improviste.

Elle observait scrupuleusement son vœu d'obéissance, bien qu'il dut lui en coûter, ayant habituellement à vivre avec des Supérieures beaucoup plus jeunes qu'elle. Depuis la mort de la sainte et vénérée Mère Maxime, qu'elle aimait et qu'elle appréciait selon son mérite, elle changea cinq fois de Supérieure et pour toute, sans distinction, elle avait la déférence et le respect dus à l'autorité. Elle eût été désolée de la gêner en quoi que ce fût.

Malgré les peines et les ennuis qu'elle eût souvent dans son emploi d'hospitalière, elle aimait passionnément son cher hôpital de Pibrac, aussi voulait-elle mourir là où elle avait souffert; elle voulait mourir en servant les pauvres qu'elle aimait d'une affection vraiment maternelle.

Avant de l'appeler à Lui, le Divin Maître a voulu la purifier et lui faire mériter une couronne plus brillante en lui envoyant une maladie des plus cruelles. Pendant six mois notre bonne Sœur Besnier endura des douleurs atroces, elle n'avait de repos et d'interruption ni jour ni nuit. Les deux derniers mois surtout le mal devint intolérable. Au commencement du carême les souffrances augmentèrent encore, Dieu lui fit subir la torture de la pénitence quadragésimale. Le matin de Pâques, alors que les cloches étaient pleines de la mort, notre chère Sœur rendit son âme épurée par la souffrance. Le ciel lui soit ouvert, nous l'espérons, ce jour même, 25 Mars 1883. ———

Sœur Josite Doublet.

Novicial.

Jeanne Doublet naquit aux Salles (Gironde) le 17 juillet 1856 ; son enfance et sa jeunesse se passèrent au sein de sa famille jusqu'à ce qu'étant d'âge de gagner quelque chose, elle se loua à Sarlat chez une Dame âgée, veuve et infirme qui demandait des soins continuels. Jeanne montra alors jusqu'où elle pouvait aller son dévouement ; la nuit comme le jour elle était là, attentive au chevet de sa malade, épiant tous ses mouvements, tous ses regards pour aller au devant de ses moindres désirs. Rien ne la rebutait ni la continuité des soins pénibles et souvent répugnants à la nature, ni la fatigue qui entraîne toujours, avec elle, une longue maladie ou plutôt une douloureuse infirmité ; elle a été pendant tout le temps que vécut cette Dame une garde-malade bonne, dévouée, sûre, compatissante et prudente.

Après la mort de sa maîtresse Jeanne habitua à une vie de dévouement pensa à continuer dans la vie religieuse le même genre de vie ; elle demanda à entrer à Périgueux, au novicial, en ayant obtenu l'autorisation elle y arriva le 4 décembre 1879, pleine de bonne volonté et bien décidée de devenir une sainte religieuse.

Elle fut à Ste Marthe ce qu'elle avait été à Sarlat ; son caractère était sombre, il paraissait même sauvage, elle parlait peu, aimait la solitude, choisissait et préférait ce qui la séparait des autres ; on la voyait rarement aux récréations toujours occupée, elle cherchait les endroits les plus bas, où il n'y a pas à paraître, mais seulement à se dévouer et à travailler uniquement pour Dieu. La tristesse était habituellement peinte sur son visage, on aurait pu croire en la voyant qu'elle s'ennuyait en communauté, il n'en était rien cependant, elle aimait sa vocation et aurait sacrifié sa vie plutôt que de quitter le novicial. Mais quelle parlait très peu et que rarement, elle laissa pénétrer dans l'intime de son âme, on devinait au fond de cette âme impénétrable aux regards humains, une vertu solide et capable de résister au choc des tentations. La nuit, au lieu de se livrer au sommeil, on l'entendait pousser d'ardents soupirs vers Dieu des prières enflammées qui montraient que Dieu seul était l'objet de ses pensées et de son amour. Elle était réellement pieuse et sa plus grande consolation était d'aller répandre son cœur au pied du tabernacle ; aussi était-elle bien privée quand son emploi était un obstacle à l'accomplissement de ses exercices de piété et cela arrivait souvent, car étant infirmière il n'était pas rare de voir arriver l'heure du coucher sans qu'elle ait pu aller à la chapelle seulement un quart d'heure ; malgré la peine que cela en éprouvait, elle ne s'en plaignait jamais. Ce qui la faisait le plus souffrir, c'était, si quelques sœurs venaient lui aider dans son emploi, alors les larmes la gagnaient ; elle souffrait plus de cela que de tout le travail et la fatigue qu'elle trouvait à rendre

Une excessive timidité contribuait encore à la faire paraître triste et sauvage, elle craignait toujours de ne pas bien faire et cette crainte exagérée la paralisait au point de la rendre tout-à-fait gauche.

Seize mois après son entrée au noviciat, les Supérieurs lui trouvant une vocation solide et les aptitudes nécessaires à la vie de Communauté admirent Jeanne à la vêture ; ce fut le 7 avril 1881 que notre postulante devint novice sous le nom de Sœur Jovite.

Novice elle ne démentit pas sa vie dévouée et charitable ; pendant toute son année elle soigna une pauvre malade, qui absorbait tout son temps elle n'avait jamais une minute de relâche, elle fut néanmoins toujours patiente et bonne pour elle. Son année de noviciat terminée elle fut admise sur sa demande à prononcer ses vœux temporaires ; mais là encore sa vertu fut mise à l'épreuve. Habituellement la cérémonie se fait fin mars, ou avant le 10 avril, cette année 1882, par des circonstances particulières le mois de mai était arrivé et notre novice était toujours dans l'attente. La seule compagne qui lui restait des quatre qui avaient pris l'habit avec elle (les trois autres étaient revenues dans le monde) était très malade ; espérant qu'elle irait mieux, la cérémonie fut retardée jusqu'au 25 mai.

Notre fervente novice se prépara à cet acte solennel avec toute l'ardeur de son amour pour Dieu, ce fut avec une joie indicible qu'elle se liât pour toujours à son céleste Epoux.

Après l'émission de ses vœux, Sœur Jovite fut gardée au noviciat pour continuer son emploi d'infirmière qu'elle remplissait aussi bien que sa mauvaise mémoire le lui permettait ; elle oubliait constamment, ce qui augmentait sa préoccupation et sa tristesse. Quinze jours s'étaient à peine écoulés quand Sr Elise Lagorce, sa compagne de profession quitta cette vallée de larmes, pour aller recevoir au ciel le prix de ses souffrances. Cette mort affecta beaucoup Sr Jovite, elle était persuadée qu'elle aussi la suivrait prochainement ; elle ne se trompait pas. Dieu, sans doute, lui donna le pressentiment de sa courte existence.

Au mois de mars 1883, après avoir soigné plusieurs Sœurs très fatiguées, dont une surtout avait une fièvre typhoïde des mieux caractérisée, notre Sœur tomba elle-même, frappée de la même épidémie. Elle resta malade deux mois, pendant lesquels elle ne laissa pas échapper une plainte, une impatience, pas le plus simple désir. Une de ses Sœurs, prévenue du danger vint la voir, elle la reçut avec plaisir, mais ne demanda ni de la garder, ni de la voir revenir. Elle parlait fort peu et avait l'air indifférent à tout. Un soir la trouvant beaucoup plus mal, on lui fit donner l'Extrême-onction et le St Viatique ; elle vécut cependant une quinzaine après ; sa fin fut si calme que les Sœurs qui la veillaient s'aperçurent à peine de son dernier soupir ; ce fut le 8 mai 1883.

Sœur M. Théodosie Pouget.

St Pardoux-la-Rivière.

« Enfant de Marie ! Epouse de Jésus-Christ ! »
répétait avec confiance et amour, sur son lit de mort, notre chère Sœur Théodosie. Tels sont les titres à la miséricorde du souverain Juge qu'elle invoquait au moment de paraître devant Lui.

Elle semblait se parer de ses doux titres comme d'un vêtement distinctif propre à la faire reconnaître de l'Epoux des âmes chastes, de la Reine des Vierges, ou comme de joyaux précieux reçus du divin Epoux et de sa Sainte Mère pour orner sa couronne. Ces deux titres, que complètent ceux de mère des enfants, de servante des pauvres, résument en effet la vie, hélas ! trop courte de notre chère Sœur. — C'était une âme de colombe tout imprégnée de charité, de pureté, de douceur et de tendre piété.....

Marie Pouget naquit à Bergerac le 12 septembre 1848, dans une famille vertueuse et chrétienne. Elle était la cinquième des huit enfants de Mr et de Mme Jacques Pouget.

A peine fut-elle au monde, la petite fut, selon la pieuse coutume de sa mère, élevée dans ses bras pour être offerte à Dieu, comme le plus tendre hommage que pût rendre une mère au Créateur.

L'enfant reçut au baptême, le nom de Marie qu'elle porta avec tant d'honneur. La religion y ajouta plus tard celui de Théodosie dont elle réalisa si bien la mystérieuse signification... — La première éducation de Marie fut une éducation forte et chrétienne. Prière et travail, furent les premières leçons et les premiers exemples qu'elle reçut. Entourée de soins et d'affection, elle fut comme ses frères et sœurs, l'objet d'une vigilance qu'éclairaient la raison et la foi. On ne tolérait dans sa famille ni le caprice, ni la vanité, ni le mensonge, ni l'indocilité. Ses parents savaient user de leur autorité selon les desseins providentiels ; obtenir de leurs enfants une soumission toute cordiale, leur rendre aimable la vie de famille où ceux-ci trouvèrent toujours leur plus douce société.

A l'âge de huit à neuf ans, Marie fut mise, avec sa Sœur Marguerite, en pension à notre Communauté du Bourg de la Madeleine. Elle n'avait pas dix ans lorsqu'elle y fit sa première Communion avec une ferveur tout angélique. Mère Victoire Malbec et Sœur Louise Lachaud la préparèrent à cette grande action sous la direction de Mr l'abbé Carles, (le R. Père Carles, l'historien du Saint Suaire, alors Vicaire au faubourg de la Madeleine)

On ne se lassait pas d'admirer la piété précoce de cette enfant, sa délicatesse de conscience poussée jusqu'au scrupule, cette aimable candeur qui la distinguait entre toutes ses compagnes.

Les occupations du commerce et les soins qu'exigeait d'elle sa nom-

-breuse famille obligeait Mme Pouget à retirer ses filles de pension alors que Marie avait à peine 13 ans. Elle voulait les former de bonne heure au ménage; leur faire partager en quelque sorte ses sollicitudes maternelles. Marie devait apprendre de sa mère à pratiquer l'obéissance et le dévouement sous toutes leurs formes. Celle-ci exigeait de ses filles qu'elles prévinssent leurs frères de leurs attentions délicates, qu'elles leur fissent de toutes choses la plus belle part. — « Être généreuse, se dévouer, c'est le rôle de la femme disait-elle souvent. » Aussi était-ce pour notre chère Sœur un besoin de se dépenser et de se dévouer pour les autres; aussi avait-elle une sorte de déférence envers sa sœur et ses frères aînés; et pour les plus jeunes, la plus tendre sollicitude. Elle a gardé jusqu'au dernier soupir ces mêmes sentiments. La veille de sa mort, ses souvenirs se reportaient avec consolation sur les années de son enfance et elle rappelait à sa sœur Elisa cette tendresse, ce dévouement, paternels et maternels, ces doux liens d'amitié qui unissaient frères et sœurs, et qu'elle les supplia de ne jamais briser.

Pour compléter l'instruction de ses filles, Mme Pouget leur faisait donner quelques leçons particulières auxquelles Marie apportait une grande application, mais il fallait à notre jeune enfant autre chose que développer son intelligence: elle sentait le besoin d'une direction, de conseils, d'abri pour sa vertu et elle les chercha à l'ombre de quelques communautés!

Pendant que le monde lui souriait déjà et qu'elle sentait naître en elle de l'attrait pour ses plaisirs frivoles, elle s'essayait à le fuir en faisant de fréquentes visites au Carmel où elle se sentait d'abord appelée; à l'Orphelinat où Sœur Félicité, sa cousine, lui apprit par son exemple à unir amour à Notre-Seigneur dans la vie active; à la Miséricorde où elle s'enrôla dans la Congrégation des Enfants de Marie. C'est le 4 Août 1805, l'avant veille de la Consécration de l'Église Notre-Dame que Monseigneur Dubois reçut la Consécration à Marie et celle de sept élèves du Pensionnat, dans la Chapelle de la Miséricorde, toutes deux pour recevoir les saintes reliques qui furent transportées deux jours après dans la belle basilique de Marie Immaculée.

Pour mieux imiter la modestie de la Sainte-Vierge, notre Marie qui avait du goût pour la toilette renonça dès lors à tout ajustement mondain, à toute attache naturelle pour ne plaire qu'à Notre-Seigneur. Elle obtint de sa mère la permission de consacrer à une de ses compagnes, orpheline recueillie, les économies que lui procurait ce dernier sacrifice. Ce fut par la seule occasion qu'elle suivit de pratiquer la charité.

Le mariage de sa sœur avait failli être une occasion pour l'engager dans le monde; ce fut précisément ce jour-là que Notre-Seigneur jaloux de ce cœur tout, le voulut pour ses divines amabilités. Marie resta pour toujours à lui.

Monsieur l'Abbé Desbouy la dirigea avec une rare prudence dans cette nouvelle voie qui s'ouvrait devant elle. C'était le commencement de son noviciat. Pour guérir la sainte enfant des scrupules dont elle était souvent le sage directeur lui imposa une neuvaine de communions dans laquelle elle obtint

une seule fois le confessionnal. Elle obéit humblement et elle trouva dans l'obéissance et surtout dans la réception quotidienne de la sainte Eucharistie des lumières qui ne s'obscurcirent plus, une douce paix que rien désormais ne put troubler entièrement. En effet, si elle conserva toujours une extrême délicatesse de conscience, si elle ressentit des craintes exagérées, si elle fut souvent encore le jouet d'une imagination prompte à s'enflammer, elle n'alla plus jusqu'à croire avoir perdu la grâce de Dieu et ses épreuves intérieures supportées avec humilité la rapprochèrent de N.-S. au lieu de l'éloigner.

Le guide de son âme et la Directrice de sa Congrégation n'étaient pas les seuls qui s'occupaient de former cette belle âme à la vie religieuse. Les épreuves les plus salutaires lui furent imposées par sa mère qui, fut sa première maîtresse des novices.

D'abord Mme Pouget témoigna, comme toute sa famille, un grand déplaisir de la vocation de sa fille, bien que au fond sa foi la lui fit regarder comme une faveur du Ciel. Ce n'était pas une petite peine pour le cœur si sensible de Marie de perdre ceux de ses bons parents. — En outre, sa mère s'attachait à briser constamment sa volonté, tantôt en lui imposant un travail répugnant, tantôt en la privant d'assister à quelques exercices religieux qu'elle aurait fait à cœur ; d'autres fois, en exigeant qu'elle se levât de très bonne heure, en hiver, pour entendre la sainte Messe. La jeune fille obéissait toujours. Mais ses larmes trahissaient parfois ses contrariétés ou ses répugnances ; alors la mère ne manquait pas de lui dire avec une pointe d'ironie : « Et tu veux être Religieuse ?... quelle parfaite religieuse !... » La contrainte et l'attente ébranchèrent la santé de la pauvre enfant. Le médecin consulté sur son état, ayant appris quelle cause morale influait sur le physique de la jeune malade n'hésita pas, quoique protestant, à prescrire le régime de la Communauté. Mais alors a commencé des combats d'une autre sorte. Il fallait lutter contre la tendresse d'un père chéri, très digne de l'être ; qui ne pouvait se résigner à voir s'éloigner de lui l'enfant qui était sa plus douce consolation. Enfin la volonté de Dieu l'emporta sur l'amour naturel et maternel. La douce fermeté de Marie, ses larmes et ses ferventes prières triomphèrent de tous les obstacles ; avec l'assentiment de ses parents elle entra au noviciat le 17 novembre 1867 et fut revêtue de l'habit religieux le 29 sept. 1868.

Postulante et novice, Marie s'appliqua à perfectionner en son âme les dons de nature et de grâce dont le Seigneur l'avait comblée. — Au noviciat, mieux encore que dans la famille, elle fut pour ses compagnes un modèle de simplicité, d'obéissance, de régularité, de piété. — Elle rivalisait de générosité avec les plus ferventes, elle conserva toujours pour toutes les sentiments les plus fraternels. Elle avait en sa Maîtresse des novices, Sr Emmanuel, une confiance que l'éloignement et le temps n'ont jamais affaiblie. Les Supérieures sont vraiment été pour cette belle âme les représentantes de Dieu.

Marie fit à la Communauté de Montreuil une partie de son noviciat pratique ; elle sut y gagner l'affection de tous pour qui elle conserva toujours elle-même les sentiments de la plus respectueuse reconnaissance.

Pendant le cours de son noviciat, elle y contracta la petite

vérole dont les suites compromirent gravement sa santé et lui inspirèrent de vives craintes sur la réalisation de ses plus chers désirs. Mais cette épreuve servit à élever son âme au-dessus des préoccupations auxquelles elle était par trop sujette. Un bon acte d'abandon à la volonté de Notre-Seigneur ne contribua pas peu à lui rendre le calme et la santé. Elle put donc se consacrer irrévocablement à Notre-Seigneur et elle fit ses vœux, dans l'allégresse de son âme le 23 septembre 1869. — L'Enfant de Marie était devenue l'Epouse de Jésus-Christ.

Après sa profession, notre chère sœur fut chargée à Verteillac d'une petite classe, sous la direction de Sœur Béatrix qu'elle suivit au Port-Ste-Foy en septembre 1870. — Dans chacune de ses résidences, elle s'est montrée la religieuse intérieure, prudente, délicate, dévouée au prochain et à sa comté. L'œuvre du Port-Ste-Foy lui était spécialement chère. Elle aimait d'un amour de prédilection ces âmes d'enfants et de pauvres malades que le souffle de l'hérésie s'efforçait de ternir. — Auprès des uns et des autres, elle exerçait son zèle avec foi, prudence et charité. Souvent dans le cours des cinq ans qu'elle resta au Port, elle fut obligée pour faire des commissions de traverser le pont qui sépare le Port de Ste-Foy-la-Grande. Mais les occupations extérieures ne lui firent jamais rien perdre de sa modestie religieuse.

La proximité de Bergerac lui valait quelques visites de ses parents. Son père, surtout, aimait à revoir sous l'habit religieux l'enfant de sa tendresse. De même notre chère Sœur fut quelquefois appelée à Bergerac pour porter des consolations à sa famille, des soins à sa mère malade. Elle savait remplir ses devoirs d'affectueuse charité selon toutes les règles des convenances religieuses, pratiquer l'obéissance en prenant les conseils de l'une des Supérieures de nos Communautés de Bergerac et rentrer dans sa propre Communauté aussitôt que sa Supérieure l'y rappelait. — Elle était en ce point, comme en beaucoup d'autres d'une sévère ponctualité : son cœur eût-il saigné, elle ne faiblissait pas.

En octobre 1875, notre chère Sœur Théodosie fit partie de la fondation de St-Pardoux-la-Rivière. Il fallait une âme de cette éminente piété pour donner une grande idée de l'état religieux à cette froide population de St-Pardoux, qui, depuis la grande révolution, n'avait donné à l'Eglise, ni une vocation sacerdotale, ni une vocation religieuse. Sœur Théodosie acquit tout de suite l'estime et les sympathies de tous. Aussi sa mort a-t-elle été un deuil général. Tout était humble et pauvre dans ces débuts de fondation. Rien ne pouvait être mieux du goût de notre chère Sœur dont le courage soutenait celui de ses compagnes d'exil. La maison était très exiguë, sans cœur ni jardin, dépourvue des premières ressources. Ste Théodosie sut y trouver des facilités pour la surveillance des enfants, et même de la place pour les Oratoires. Ingénieuse à créer des ressources de rien, elle se donnait à tous les genres d'occupations. Les plus basses étaient celles qu'elle semblait préférer : le ménage, la cuisine, le raccommodage

du linge, rien ne semblait lui déplaire, bien qu'elle fût très habile dans l'exécution des travaux les plus délicats, pour l'ornementation de l'Eglise, etc. Mais ce qu'elle aimait surtout c'était sa classe, c'étaient ces pauvres enfants de la campagne, ses petits loups, comme elle les appelait, qu'elle changeait par ses soins en dociles agneaux; c'étaient ces grandes filles, réunies le dimanche autour d'elle qui restaient des heures suspendues à ses lèvres brûlantes de charité, sous le charme de son regard voilé de modestie; c'étaient ces pauvres malades qu'elle exhortait si bien à la résignation, à la confiance. Elle aimait à s'appeler la Sœur des petits. Ce qu'elle n'aimait pas, c'étaient les visites, à perdre le temps elle se trouvait fort mal à l'aise dans un salon, bien qu'elle y fut accueillie avec de vives sympathies et peut-être à cause de ces démonstrations fort innocentes, elle y souffrait visiblement. Elle savait aussi esquiver poliment les visites inutiles et parfois même débarrasser sa Supérieure de celles qui lui auraient dérobé un temps précieux.

En quittant le monde, notre chère Sœur en avait détaché son cœur. Aussi s'efforça-t-elle pendant le cours de son noviciat et de ses quinze ans de vie religieuse de se défaire plus parfaitement de tout ce qui aurait pu tant soit peu incliner sa nature vers les usages du monde et les commodités de la vie. Elle fut toujours d'une excessive délicatesse de conscience à l'endroit des vœux de religion, dont la chaîne lui était aussi douce qu'elle est glorieuse pour l'âme consacrée. En elle tout était reluisant de piété, de modestie religieuse et de sainte pauvreté. — Généreuse envers ses sœurs, elle se refusait à elle-même toutes les douceurs qui ne lui étaient pas imposées par l'obéissance ou le soin raisonnable de sa santé. Les vêtements les plus rapiécés étaient ceux qu'elle préférait. Elle aimait tendrement les pauvres. Sa foi lui découvrait vraiment en eux Notre Seigneur Jésus-Christ.

Une de ses pieuses pratiques était de demander à sa Supérieure la permission de faire la part de Notre Seigneur des meilleurs morceaux de la table. Quelle sainte joie elle éprouvait à les secourir, soit de cette façon, soit en raccommodant leurs vêtements, soit en se faisant mendiante pour soulager leur misère. Dans le courant des vacances 1877, le typhus fit des ravages à St Pardoux. Une de ses victimes fut une petite sœur converse, ange de vertu. — St Sabine Eyrénée.

L'exiguïté du local, par suite le manque d'air, les fatigues exceptionnelles endurées pendant ce temps d'épidémie, surtout l'impression produite par la mort de St Sabine développèrent en notre chère sœur les germes d'une maladie de cœur qui devait la conduire au tombeau. Elle continua cependant à se dévouer aux œuvres dans la mesure de ses forces, exerçant auprès des enfants, des malades et des pauvres son apostolat de bon exemple et de charité. — Mais la douleur qu'elle ressentit de la mort de son père et d'autres peines inséparables de la condition humaine aggravèrent beaucoup cet état de souffrance et de langueur.

Nos Vénérées Mères, espérant qu'un changement d'air pourrait être favorable à sa santé, l'envoyèrent après la retraite de 1880 à l'hôpital de Bergerac, où elle fut chargée de la dépense. — A Pâques 1881, elle fut rappelée à la Maison-Mère et occupée à la classe gratuite, sous la direction de St Cécile. Elle se prépara, en même temps, à passer, pour la direction des Ecoles maternelles

des examens, qu'elle subit avec honneur.

Rentrée à St Pardoux en novembre 1881, dans de meilleures conditions de santé, elle répondit encore au désir de notre vénérée Mère et aux exigences du temps en préparant un nouvel examen pour l'obtention du brevet de capacité désormais exigé par l'Etat. - L'étude la reposait de la classe; elle s'y livrait avec calme et esprit de foi. Toujours soumise à l'autorité, elle savait faire le sacrifice d'une leçon pour voler auprès d'un malade. - Elle comptait sur Dieu, seul maître du succès; elle était surtout à son service. Aussi ses études ne lui firent-elles rien perdre de son attrait pour les petites choses et pour la régularité. Ses exercices de piété n'en souffrirent jamais; son cahier d'examen particulier fut tenu avec la même ponctualité; et chaque samedi sa récollection et ses comptes hebdomadaires précédèrent ou suivirent sa confession.

Plus elle approchait du terme, plus elle approchait vraiment du divin Epoux par l'exercice de la charité dont elle eut à faire pendant toute sa vie religieuse les actes les plus parfaits. - Il faut savoir compter avec la faiblesse humaine pour comprendre qu'une vertu si pure pût être méconnue de celles qui auraient dû l'apprécier le mieux. Un grand de la perfection et une excessive délicatesse de conscience inspiraient à Ste Théodosie des avis charitables qui furent souvent mal interprétés. - Son amour de la règle, sa déférence envers ses supérieurs, l'estime qu'ils ne pouvaient manquer d'avoir pour elle excitèrent de pitoyables jalousies dont sa délicate susceptibilité eut à souffrir jusqu'à ses derniers jours. - Mais sa vertu devait forcer l'admiration même de ses contradicteurs sur ce théâtre où l'on ne feint pas - le lit de mort. -

Le soir du 9 mai 1883, pendant qu'elle s'occupait de l'ornementation de l'autel pour la cérémonie de l'Adoration qui devait être célébrée le 11, à la paroisse, notre chère Sœur fut prise de malaise et de fièvre. Dans la nuit survint un crachement de sang qui donna à ses sœurs les plus vives inquiétudes. Le médecin appelé aussitôt fit craindre une phtisie galopante. Notre chère Sœur était bien frappée à mort. Mais elle n'avait pas attendu cette heure pour s'y préparer. Ses derniers jours sur la terre ne furent qu'une parfaite réminiscence de sa belle vie. Elle voulut se disposer à passer à celle de l'éternité par de fréquentes et courtes confessions, par des communions ferventes, par une plus grande pureté de conscience, une plus intime union avec Notre-Seigneur. Elle se plaisait dans la solitude de sa cellule, occupée à le prier, ou pieusement distraite en contemplant dans les jardins les rosiers en fleurs. Quoiqu'elle vit ses sœurs avec plaisir, jamais on n'eut besoin de la distraire autrement. Elle souffrait avec peine qu'une Sœur restât auprès d'elle pendant l'exercice du Mois de Marie, et il fallut quelquefois céder à ses instances et la laisser seule occupée à se préparer à sa communion du lendemain. Elle communiait chaque fois avec une ferveur tout angélique et la plus douce résignation à la volonté de Dieu. Représentant, après quelques jours de soins et de repos, le danger sembla, sinon conjuré, du moins différé.

Vers la fin de mai, notre chère malade se levait pendant quelques heures de la journée ; elle voulut encore contribuer à l'ornementation du reposoir de la Fête-Dieu en imitant des fleurs de laurier rose qu'elle ne put terminer. C'étaient comme les derniers reflets d'une lampe qui semble se ranimer pour mourir. De son lit, elle suivait du regard tous les préparatifs des processions.

Pendant la semaine de l'octave, on faisait des oriflammes en l'honneur du Sacré-Cœur. Quelle inscription mettrons-nous sur celle-ci, lui dit sa supérieure ? Et sans attendre sa réponse elle ajouta : « Je vais mettre « Reconnaissance, parce qu'Il va vous guérir. — Moi — je préférerais « Abandon » ! dit notre chère malade. Telle était la disposition habituelle de son âme : Confiance, abandon au Sacré-Cœur. Le 3 juin, dimanche dans l'octave de la fête du Sacré-Cœur, elle se leva pour la dernière fois, afin d'entendre passer Notre Seigneur, car elle n'avait plus assez de force pour regarder la procession. — Le 4, un horrible accès de fièvre lui fit perdre connaissance ; dans cet état de prostration elle reçut l'Extrême-Onction et l'indulgence *In articulo mortis* qu'elle avait désirée. On pensait que le déclin de la fièvre amènerait sa fin. Mais le 5 elle sembla se ranimer encore ; le 6 et le 7, le cerveau ébranlé par cette fièvre intense reprit et coordonna ses idées ; elle put s'entretenir avec notre Vénérée Mère Angèle et sa famille accourue pour la voir. — Le 8 au matin, vendredi, le Docteur trouva le cœur tout à fait dépris, mais la malade avait repris l'usage de ses facultés. Elle en profita pour demander la sainte Communion. — Bien qu'elle eût communié trois fois dans le cours de sa maladie. Monsieur le Curé, qui l'avait toujours entourée des soins de sa paternelle charité, s'empressa de lui porter encore le saint Viatique. Elle s'endormit ensuite et se réveilla plus forte et plus lucide ; elle ne vivait plus, elle se survivait comme pour révéler tous les sentiments de sa belle âme. Elle se mit dès lors à exprimer sa reconnaissance à Mr le Curé, à ses Médecins, à sa famille, à ses Sœurs. — Le Docteur Millet très froid et peu crédule disait : « Elle ne divague pas : ce qu'elle dit est l'expression des sentiments qu'elle n'eût pas osé manifester. Elle parlait surtout du bon Dieu. Son lit était devenu comme une chaire d'où elle prêchait sa miséricorde, sa justice, son amour. Elle était entendue de toutes les parties de la maison et même du dehors. La cellule dut, pendant ces derniers jours, rester ouverte aux personnes pieuses et aux anciennes élèves qui réclamaient la faveur de la voir une dernière fois. Notre chère mourante s'occupait surtout de ces dernières ; elle les faisait approcher de son lit pour leur adresser de pieuses exhortations, particulièrement à celles que leur légèreté ou l'amour de leur indépendance tenait éloignées de la Congrégation des Enfants de Marie. Elle avait pour chacune un mot gracieux : « Le bon Dieu vous a donné un bon petit cœur, leur disait-elle, qu'attendez-vous pour le consacrer à la Très Sainte Vierge ? » Comme on se recommandait à ses prières, elle répondit en articulant bien chaque syllabe : « Je ne compte pas sur mes pauvres petits mérites, mais sur les mérites infinis de Notre Seigneur Jésus-Christ. » — Et une autre fois : « Je ne crains pas la mort ; mais (avec un geste très significatif) ce grand brasier du purgatoire qui me fait peur ! »

Le soir de ce vendredi, elle tomba, à l'entrée de la nuit, dans une grande angoisse. Était-ce une révolte de la nature qui a horreur de la mort, ou les derniers efforts de Satan pour ravir cette âme à Jésus-Christ ?... Toujours est-il que notre chère Sœur, ordinairement si calme, fut toup à coup agitée, bouleversée ; des gémissements plaintifs s'exhalaient de sa poitrine : « Courage, pauvre enfant, lui dit une sœur, que craignez-vous ? N'êtes vous pas à Jésus-Christ ? A quel autre que Lui peut appartenir votre âme. — Souvenez-vous que vous êtes Enfant de Marie, Epouse de Jésus. » On approcha de son l'eau bénite et le buis bénit, dont le Prêtre s'était servi, le matin, au moment de la communion. — Elle saisit vivement le rameau bénit et s'aspergea elle-même d'eau bénite en traçant sur son corps un grand signe de croix. Dès lors ses agitations cessèrent, elle offrit au bon Dieu le sacrifice de sa vie, elle pria pour sa chère Communauté et répéta plusieurs fois : « Je suis Enfant de Marie, Epouse de Jésus-Christ, je m'en vais avec confiance !.... »

Cependant cette communion du vendredi faite si précipitamment (parce qu'on avait craint que la vie lui échappât avant que ce désir suprême ne fût rempli) lui avait laissé quelque inquiétude ; elle avait répété plusieurs fois dans la journée : « J'ai communié ce matin sans préparation. » Pour calmer ses scrupules, Mr le Curé lui renouvela la sainte absolution, ce qu'il faisait très fréquemment. Le samedi matin, 9, elle exprima le même regret et le désir de communier encore. Pour prévenir tout nouveau trouble, le charitable Pasteur lui dit : « Ma fille, prenez bien votre temps, cette fois : je vais dire mon office à la chapelle, vous me ferez avertir quand vous serez prête. » — On orna, comme de coutume, la pauvre cellule de fleurs et quelques instants après, Notre Seigneur revenait visiter sa fidèle Epouse. — Une Sœur lui annonça, comme une bonne nouvelle que la Sainte Vierge viendrait assurément la chercher ce jour-là, samedi. Elle parut peu goûter cette idée. La journée se passa encore en pieux colloques, en touchantes exhortations, en affectueux entretiens avec sa sœur Elisa, à qui elle donnait des marques de sa tendresse et recommandait le soin de sa mère. — Toujours elle-même, elle sut allier jusqu'au dernier soupir l'amour de ses parents et celui de sa vocation.

Sur le soir, elle se fit apporter une boîte contenant des papiers précieux qu'elle remit à sa Supérieure et son livre de prières dans lequel elle prit une image, dont elle lut les sentiments à haute voix. C'était le Memento d'un pieux enfant décédé, à St Pardoux, depuis peu d'années et dont elle avait admiré la candeur et la piété à l'heure de la mort. Toutes les personnes qui l'entouraient s'étonnaient qu'une mourante pût lire à haute et intelligible voix à la faible lueur du crépuscule. Ce n'est pas la seule occasion où l'on se prit à dire : « Quel état surnaturel ! »

Vers 9 heures du soir, le médecin constata que le muguet s'était ajouté à ses autres souffrances. Il ne croyait peut-être pas que notre chère Sœur prît garde à ses paroles. Mais au lieu de s'en attrister, elle sembla s'en réjouir ; elle dit presque gaiement à une de ses compagnes qui entrait dans sa chambre : « J'ai le muguet : » Le muguet n'était-ce pas la fin ?

La nuit fut douloureuse. Vers trois heures du matin, deux de ses frères

arrivèrent de Bergerac. Malgré l'oppression qui montait et les sueurs de la mort qui inondaient son visage, elle leur témoigna sa joie de les revoir. Après quelques heures de repos qu'ils étaient allés prendre à l'hôtel, elle les fit demander et s'entretint avec chacun d'eux de ses dernières intentions. Elle demanda même du papier pour écrire quelque recommandation. Elle s'informa de la date du jour et écrivit au crayon 10 juin 1883. — C'est l'anniversaire de la mort de notre père, dit-elle. Elle écrivit encore: « Je soussignée . . . . . Elle voulut continuer, mais ses yeux se voilèrent; le crayon tomba de ses mains. — Elle conclusa néanmoins à parler avec une lucidité qui tenait du surnaturel. Du reste, ses volontés dernières avaient été d'avance consignées dans un testament qui témoigne de son esprit vraiment religieux et de son amour pour les membres souffrants de Jésus-Christ.

En ce moment sa poitrine était haletante, sa bouche ouverte cherchait à aspirer l'air qui lui manquait; une sueur froide découlait de sa tête et de ses membres glacés; elle parlait et priait encore. Peu à peu, elle se calma et reprit une physionomie plus naturelle. La famille et une partie de la Communauté profitèrent de ce moment pour entendre la messe et communier pour elle. Pendant ce temps notre chère agonisante se préparait à sa dernière communion sur la terre. Elle avait les idées aussi nettes pour prévoir et vaincre toutes les difficultés. Depuis huit jours elle ne prenait que des liquides, et sa gorge endolorie devait se refuser à tout autre aliment; elle se fit donc donner, par la sœur qui la gardait, un petit gâteau, après de bien s'assurer qu'elle pouvait avaler les saintes Espèces.

Tranquille de ce côté, elle pria la Sœur de faire venir sa Supérieure à qui elle demanda humblement la permission de communier une dernière fois. Aussitôt un prêtre accourt: on hésite à jeter un drap blanc sur le lit de la mourante, de crainte de lui enlever le dernier souffle de vie qui lui reste; on la consulte; elle montre du doigt ce qui paraît une tache à ses yeux mourants; mais elle ajoute: « Ne me consultez pas, je ne veux plus rien faire que par obéissance: »

Revenues de la messe, les enfants se pressent avec la famille autour de la sainte Religieuse, qui leur a enseigné à bien vivre et leur enseigne maintenant à bien mourir. Elles assistent à cette communion suprême. Les trois dernières communions faites en de telles dispositions les trois derniers jours d'une sainte vie c'était déjà le ciel entr'ouvert! — Après celle-ci, la pauvre mourante eut le courage d'édifier encore. Elle accueillit d'un regard gracieux quelques visiteurs, fit une bonne recommandation à une de nos chères Enfants de Marie; elle témoigna encore son affection à ses frères, à ses sœurs en religion, et exprima sa reconnaissance à tous pour les soins qu'on lui donnait. « Ne vous fatiguez pas à parler, lui dit une sœur, pensez à Notre Seigneur qui est venu dans votre cœur. — Ah! oui, dit-elle humblement, le silence est une si bonne chose, surtout à pareil moment: » Alors elle prit son crucifix, suspendu à son cou, le baisa avec amour, et tournant l'image des Sacrés Cœurs vers sa poitrine, elle dit très distinctement, à fin, ces deux Cœurs sur mon cœur!: » Elle inclina la tête sur le côté gauche et expira doucement dans cette amoureuse étreinte. Elle s'était paisiblement endormie

Dans la prière et l'action de grâces. C'était un Dimanche, 10 juin 1883, vers dix heures du matin.

Inutile d'ajouter que l'affluence fut grande autour de sa dépouille mortelle ; que ses funérailles furent un triomphe ; que sa mort a été un deuil pour chaque famille de St-Paulour ; que sa mémoire répandra longtemps dans la paroisse un parfum d'édification et que ses sœurs en religion garderont à jamais le souvenir de ses vertus.

(Son corps repose au cimetière de Bergerac dans le caveau des Communautés.)

Le 10 juin 1883.

Sœur Thérèse Bonnet

Sarlat

Native de Sarlat, notre bonne Sœur Thérèse y passa toute sa vie, soit dans sa famille qu'elle édifia constamment, soit dans la vie religieuse, dont elle fut un membre actif et dévoué. Depuis sa plus tendre enfance jusqu'à sa mort, notre chère Sœur ne se démentit jamais dans la pratique de la vertu.

Douée d'une grande et solide piété, elle ne trouvait pas de plus douce jouissance que d'aller au pied du tabernacle répandre son âme devant le Roi Divin, qui fait ses délices de habiter parmi les enfants des hommes. Avec quelle ardeur, notre bonne Sœur lui exposait ses besoins, comme elle était fervente quand il s'agissait de demander la conversion d'un pauvre pécheur, la guérison d'un malade ou toute autre grâce pressante. Elle ne se lassait jamais de prier ! Et si la Charité m'était appelée près des malades, volontiers ses entretiens avec son Sauveur eurent duré la plus grande partie de la journée. Notre Seigneur était sa vie, son tout, son unique consolateur ; elle le quittait toujours à regret.

Combien de personnes du monde et de pauvres affligés ont senti l'efficacité des prières qu'elle n'omettait jamais de faire pour ceux qui en réclamaient le secours. Aussi s'adressait-on fréquemment à elle, sûr qu'on était, d'avoir en cette bonne Sœur une puissante médiatrice auprès de Dieu.

Notre pieuse Sœur allait avec empressement près des mourants pour les assister à cette heure suprême ; elle savait par sa douceur et sa bonté faire naître le calme et la résignation là, où quelques instants auparavant régnait le trouble et le désespoir. Elle arrivait toujours à ce moment décisif, elle sollicitait avec un accent si pénétré, que souvent des âmes endurcies revenaient à Dieu pour son entremise : elle était si zélée pour le salut des âmes que

ses Sœurs disaient qu'elle aurait eu le courage de marcher sur des charbons ardents, pour les ramener dans le chemin du ciel. La gloire de Dieu et la sanctification des âmes étaient son unique but.

L'amour de Jésus était trop profondément enraciné dans son cœur pour que celui du prochain n'y eût pas aussi une large place ; l'un ne va pas sans l'autre. Ses Sœurs en Jésus-Christ, les malades, les pauvres étaient surtout l'objet de ses plus chères affections. Bonne, affable, dévouée pour tous, jamais elle ne savait refuser un service, si pénible fut-il.
Il n'était pas étonnant qu'on s'adressât si facilement à elle en toutes circonstances : elle avait toujours une parole aimable et bienveillante à adresser.

La charité ne saurait exister longtemps sans sa compagne fidèle, l'humilité. Il fallait la voir, soin des malades, soignant leurs plaies avec bonheur ; ne se rebutant jamais de ce qu'il y avait de plus répugnant pour la nature ; non-seulement, elle acceptait le travail, mais elle allait au-devant, sollicitant avec instance d'être chargée de ce qu'il y avait de plus pénible et de plus obscur.

Vraie Sœur de charité par son emploi, elle l'était encore bien plus dans l'intérieur du cœur. Son humilité lui faisait choisir de préférence la dernière place partout, à moins que sa Supérieure ne l'obligeât à prendre celle que son âge lui assignait. Il eut fallu la suivre pas à pas, pour connaître tous les actes d'humilité et de dévouement qui ont rempli cette longue existence ; toute consacrée à Dieu et à ses membres souffrants, les pauvres. Le divin Maître les a comptés et récompensés.

Il serait difficile de parler de son admirable patience, particulièrement pendant le cours de sa dernière maladie. En proie à de cuisantes douleurs, elle ne fit jamais paraître la plus légère impatience ; son visage était si calme et si serein qu'à la voir ainsi, on n'aurait jamais soupçonné tout ce qu'elle souffrait. Notre chère Sœur s'entretenait de la mort avec une douce joie, et en parlait comme d'un voyage d'agrément. Chaque Sœur venait, tour à tour, lui donner ses commissions pour le ciel, elle se chargeait de toutes avec prière de s'en acquitter de son mieux, aussitôt qu'elle verrait son Dieu dans l'éternel séjour des élus. On ne pouvait s'empêcher de verser des larmes d'attendrissement en considérant cette chère mourante faire ainsi les préparatifs pour l'éternité.

Notre bonne Sœur Thérèse conserva jusqu'à la fin sa présence d'esprit et sa pleine connaissance, cette lucidité était employée à renouveler fréquemment le sacrifice de sa vie, auquel elle ajoutait celui de sa famille, éloignant toutes visites, tout-respect qui ne tendit pas uniquement à la plus grande perfection, et au salut de leur âme. Elle-même demanda les prières des agonisants auxquelles elle

répondait avec plus de courage que les Sœurs présentes. Ensuite, elle demanda pardon à haute et intelligible voix, à toute la Communauté réunie autour de son lit, de la mauvaise édification qu'elle avait pu leur donner, et de la peine qu'elle avait pu causer.

Toujours calme et joyeuse, elle exhala doucement son dernier soupir le dimanche

17 Juin 1883.

Mère Du Goulas

Périgueux - Noviciat.

Le mercredi 20 Juin 1883, à 5 heures du soir, notre sainte et vénérée Mère Dussoulas rendait paisiblement son âme à Dieu, après trois jours de maladie.

Sa mort douce et calme a été l'écho de sa vie entière. Supérieure générale de la Congrégation de Sainte Marthe pendant dix-huit ans, elle était assistante depuis huit ans quand le divin Maître l'a enlevée à l'amour et à la vénération de sa famille religieuse.

20 Juin 1883.

Voir sa notice page 202 du second volume des notices.

Sœur Eléonore Maury.

hôpital de Bergerac.

Thérèse Maury, née à Domme en 1832 de parents solidement chrétiens, suça avec le lait maternel, l'amour de la piété. Bien jeune, elle aimait à suivre sa pieuse mère à l'église et se formait ainsi, à son insu, à la pratique de la vertu.

Son enfance se passa à Domme où elle allait en classe chez nos Sœurs de Sainte Marthe. Sortie de l'école, elle apprit le fait de lingerie qu'elle exerça avec succès pendant quelques temps.

Bien pieuse et très édifiante Thérèse fut reçue dans la Congrégation des Enfants de Marie. Ce fut pour elle une inaltérable joie; elle aimait tant sa Mère du Ciel, qu'elle eût sacrifié volontiers toutes les satisfactions du monde pour son titre glorieux d'enfant privilégiée de cette bonne et tendre Mère. Ses fêtes étaient célébrées par elle avec la

plus grande ferveur et son mois béni renouvelait chaque année sa douce et tendre piété envers cette Reine bien aimée.

Sa vie s'écoula ainsi jusqu'à 28 ans. D'un caractère faible et indécis, elle ne savait prendre aucune détermination. Sa vieille mère, dont elle était l'unique consolation, était pour beaucoup dans son hésitation ; cependant, aidée de la grâce et du secours de Marie, elle prit enfin une généreuse résolution et entra au Noviciat de Sainte Marthe le 24 février 1860.

Après dix-huit mois de postulat, Eléonore revêtit l'habit de novice le 2 octobre 1861, et fut appelée Sœur Marie Eléonore.

Novice, Sœur Eléonore continua à être pieuse et douce, parfois un peu distraite la faisait remarquer de ses compagnes, mais cela ne l'empêchait pas de travailler avec zèle aux ouvrages manuels pour lesquels elle avait un talent et un attrait particuliers.

Elle fit profession l'année suivante le 3 octobre 1862 ; aussitôt après, on l'envoya à Périgueux où le soin des pauvres et des malades lui fut confié. Si Eléonore resta peu de temps dans cette communauté, comme elle n'était pas connue à cet emploi et qu'à Périgueux on désirait beaucoup Sr Hélène Dupuy, notre nouvelle professe fut désignée pour fonder un ouvroir à Domme, sa ville natale : Elle s'y rendit en 1863 et commença cette œuvre qui convenait mieux à ses aptitudes. En peu de temps, elle la fit prospérer de façon qu'elle fut être soutenue sans elle, après y avoir déployé une grande activité, un zèle soutenu pendant trois ans.

Successivement envoyée depuis à Port Ste Foy, au Dépôt de mendicité à Périgueux, à l'hospice de Brantôme et à l'hôpital de Bergerac, qui fut sa dernière étape, partout notre chère Sœur, se fit remarquer par sa charité ; cette vertu brillait en elle avec un grand éclat. Jamais elle ne disait un mot malveillant ou simplement déplaisant ; elle prenait le parti des absents attaqués ou s'abstenait de parler, si sa position ou son âge ne le lui permettait pas. Son silence montrait alors ce qu'elle pensait de ce genre de conversations.

Notre bonne Sœur avait un attrait très particulier pour entendre la parole de Dieu ; les sermons les plus longs, se fussent-ils répétés plusieurs fois par jour, ne la fatiguèrent jamais ; aussi l'époque des retraites annuelles étaient, non-seulement un repos de corps, mais aussi un grand repos d'esprit ; elle en aurait suivi plusieurs de suite, si ses supérieures et ses emplois le lui eussent permis.

Sa santé, habituellement très délicate, devint tout à fait mauvaise après quatre ans de séjour à Bergerac ; une longue et douloureuse maladie la tint pendant un an aux prises avec la souffrance ; sa patience ne se démentit pas, jusqu'à la fin, elle fut

pour toute sa sœur un sujet continuel d'édification.

La mort ne la pas surprise ; elle y pensait souvent et se préparait à ce moment avec un grand esprit de foi, de piété et de résignation chrétienne. Elle jouissait de sa pleine connaissance lorsqu'on lui administra le sacrement de l'Extrême-Onction. Elle vécut plusieurs jours après ce qui lui procura la douce consolation de recevoir son Dieu plusieurs fois. Elle eut le bonheur de rendre le dernier soupir quelques instants seulement après avoir reçu le Saint Viatique ; ainsi munie des paix de vie, notre chère sœur aura, nous l'espérons, trouvé un Juge favorable. Ce fut le 6 octobre à 8 heures ½ du matin qu'elle nous quitta pour un monde meilleur.

Le 6 octobre 1883.

Sœur Agnès Sepière

Comté d'Egmont.

Marie Sepière naquit en 1806, dans les environs de Damme, de parents aisés et recommandables, (assez proches parents du vénérable Vicaire Général de ce nom) qui l'élevèrent chrétiennement. Elle puisa, pour ainsi dire, la piété avec le lait. De bonne heure, elle sentit au fond du cœur une voix secrète l'appeler à la vie religieuse. Docile à cette voix, Marie entra au noviciat des Sœurs de Sainte-Marthe d'Egmont, en novembre 1825. Heureuse d'être enfin dans l'arche sainte, la nouvelle prétendante se fit remarquer par l'aménité de son caractère, son obéissance et sa charité.

Le 2 Août 1826, Marie Sepière fut admise à la prise d'habit et reçut le nom de la vierge et martyre Sainte-Agnès. Son année de probation fut féconde en actes de vertus ; les pauvres et les enfants de la classe indigente furent l'objet de son zèle. Pour plaire au Suprême époux des vierges, elle s'exerça surtout à la pratique du saint renoncement que la vénérée fondatrice avait mis en vigueur par ses leçons et ses exemples. Bien préparée avant à l'émission de ses saints engagements, elle fut admise à la profession religieuse en qualité de humble Sœur Converse, le 2 septembre 1828.

Dès lors surtout, sa vie fut vraiment religieuse. Dans ses humbles emplois de cuisinière ou d'infirmière des pauvres, on a toujours remarqué son union intime à Dieu, sa douceur, sa charité envers tous.

Envoyée, tour à tour, à Villebramble de Belœil, à Saint Cyprien, à Leignon et à Castelbouvis, elle sut, dans ces